This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BEV

Dha-

1. Japan - Descr. and trav., 187- 19

O.D.

LE

JAPON CONTEMPORAIN

(NOTES ET IMPRESSIONS)

LE

JAPON CONTEMPORAIN

(NOTES ET IMPRESSIONS)

PAR

JEAN DHASP

PRÉFACE DE CHARLES EDMOND

Ouvrage orné d'une carte.

PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

7, rue Saint-Benoît

MAY & MOTTEROZ, DIRECTEURS

1893

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
130620B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1941 L

PRÉFACE

Non, ce n'est point un rêve; c'est une surprise sans pareille!

Ce Jean Dhasp que j'avais cru avoir si bien tué, dont j'avais pratiqué l'autopsie, fouillé les entrailles, disséqué le cœur, découpé en fines tranches la substance cérébrale, le tout afin d'acquérir l'irréfutable certitude de sa mort, ce même aventurier de haute lignée me gratifiait soudain de ses nouvelles, toutes fraîches à coup sûr, datées pour ainsi dire d'hier, parfaitement authentiques et fort intéressantes, puisqu'elles contiennent le récit détaillé de ses pérégrinations à travers l'Extrême-Orient.

Dès les premières pages, j'ai retrouvé ce charmant esprit, fin observateur, humoriste

OPPOR 16 MAY 1941

parfois sceptique, mais toujours souriant, que j'avais pu apprécier durant les années qui ont précédé son mariage avec Georgina Ravyl.

J'aurais bien désiré me rendre compte des procédés en vertu desquels Jean Dhasp a réussi à soulever la dalle de sa tombe et rentrer dans le monde des vivants. Il est certain qu'en sa qualité de prince, issu d'une illustre famille souveraine, il a dû s'y prendre autrement que ne l'eût fait un vulgaire croquant, Rocambole, par exemple. Mais la crainte de passer pour un indiscret aux yeux de ce seigneur pointilleux quand même sur le chapitre de l'étiquette m'a arrêté tout court au premier pas dans la voie des investigations. J'ai pensé dès lors me conformer mieux à la lettre du protocole en remettant l'assouvissement de ma curiosité au retour du prince de son voyage à Bangkok et à son passage par Paris. Grâce à d'anciens rapports affectueux, il éprouverait sans doute un plaisir tout particulier à me dévoiler de son propre mouvement le secret

de sa résurrection. Il ne me restait donc qu'à user de patience, chose d'autant plus facile que, pour tromper les ennuis de l'attente, je n'avais qu'à ouvrir le volume de Jean Dhasp, publié avec un soin tout particulier par l'honorable Maison May et Motteroz.

L'idée d'une visite chez la race jaune hantait déjà depuis longtemps mon cerveau. Je la réalise enfin aujourd'hui et à ma grande joie, sans rompre avec aucune de mes vieilles habitudes, sans bouger de mon cabinet de travail à Bellevue. Le récit du prince me fait vivre au milieu de ces curieuses populations asiatiques; nul trait saillant de leur physionomie, nulle particularité de leur caractère ne m'échappent; bref, j'apprends à connaître hommes, choses, nature, mieux sans doute que je l'eusse fait moi-même si je les avais observés sur place. Ma paresse en sait un gré infini à l'auteur, et je saisis le seul moyen à ma portée de lui en témoigner ma gratitude, en recommandant à tous les esprits cultivés, curieux des choses exo-

tiques, la lecture de son livre si riche en informations exactes autant que nouvelles, et par tant de côtés d'un si haut intérêt pour la France.

Bellevue, octobre 1893.

CHARLES EDMOND.

LE
JAPON CONTEMPORAIN
(NOTES ET IMPRESSIONS)

PREMIÈRE PARTIE

LA MER INTÉRIEURE. — KOBÉ. — OSAKA.

Novembre.

Neuf heures du matin; le paquebot, venant de Shanghai, va doubler la pointe de Shimonoséki pour entrer dans la mer intérieure du Japon.

Là-bas, à l'arrière, très doucement estompée, la petite île de Rokouren, si jolie avec son phare blanc et sa bordure de camélias hauts de dix à douze mètres. A droite, la longue bande des maisons de Shimonoséki, en saillie sur la rive.

Il fait un temps superbe; le soleil est chaud, l'air frais et le ciel idéalement bleu.

Sur le pont, les passagers braquent leurs jumelles dans toutes les directions, avides de voir ce Japon tant vanté. Leurs exclamations admiratives se croisent :

— C'est ravissant ! — Voyez ces montagnes qui disparaissent dans une brume rose ! — Et ce village, là, tout près, avec ses maisonnettes blanches bien alignées ! Et cet îlot de verdure, à côté ! C'est plus beau que le lac de Genève !

Votre enchantement, mesdames et messieurs, durera jusqu'au soir. Économisez donc vos épithètes si vous ne voulez pas vous trouver bientôt à court. D'un bout à l'autre, sur une longueur de deux cents milles, la mer intérieure est une merveille : dans l'atmosphère d'une rare limpidité, les moindres détails du paysage apparaissent, se dessinant avec une netteté parfaite et un relief étonnant. Sur les rives, de nombreux villages, groupés dans des criques que peuple une flottille de jonques. Sur les collines boisées s'étalent, comme sur la palette de Courbet, les nuances les plus variées du vert. Devant nous une mer d'huile d'une transparence azurée, aux reflets chatoyants sous les rayons du soleil, se confond tout au loin, et par une étroite échappée, avec la ligne blanche du ciel.

Je m'étends avec volupté sur ma chaise longue et m'abandonne, les yeux grands ou-

verts, à ce délicieux demi-sommeil où la pensée se complaît et flâne paresseusement... Il fait bon vivre !

*
* *

Kobé est une jolie ville en amphithéâtre qui a pris, en quelques années, un développement remarquable. Son importance commerciale égalera bientôt celle de Yokohama et la dépassera même, quand la construction de la ligne ferrée aboutissant à Shimonoséki sera terminée. La rade est magnifique, très animée et fort bien protégée par ses défenses naturelles.

La concession étrangère, soigneusement entretenue, occupe, sur le quai aménagé en promenade publique, un espace malheureusement restreint et tout à fait en disproportion avec l'accroissement progressif du mouvement commercial. Le *lawn-tennis*, le canotage et, pendant l'été, les bains de mer, voilà les rares distractions des Européens sur ce coin de terre japonaise. Encore les baigneurs ont-ils éprouvé, cette année, une émotion qui a gâté leur saison. Un requin était en rade. On l'avait vu, rasant la surface de l'eau, *quærens quem devoret*. Des embarcations sont armées et sillonnent la baie en tous sens. Peine perdue. L'astucieux animal, aussi malin que le fameux serpent de la rue Lacépède, se dérobe tant que dure la chasse et

reparaît le ventre au soleil, dès qu'on ne le cherche plus. Trois semaines se passent. Un matin on l'aperçoit... Enfin! C'était une épave flottant au gré de la marée.

A deux kilomètres se trouvent les cascades. Les étrangers allant les visiter, les indigènes en concluent que c'est une chose fort curieuse. Aussi en parlent-ils comme les Marseillais de la Cannebière. Montez dans une *jinrikisha* (pousse-pousse) sans rien dire à votre *kouroumaya* (coureur), de lui-même il vous conduira de ce côté. On s'attend à contempler une chute imposante, un petit Niagara... Après dix minutes de zigzags par un étroit sentier à pente raide, on aperçoit une crevasse d'où s'échappe, à une hauteur de vingt mètres, comme d'une gargouille de cathédrale, un mince filet d'eau.

Le Japon est plein de mystifications de ce genre.

L'occupation la plus intéressante est la visite des magasins. Celui de Etchigoya ou d'Harichin est un extraordinaire fouillis de vieilleries séculaires : mont-de-piété où sont venus s'échouer pêle-mêle, dans un désordre inénarrable, les vestiges d'un autre âge ; capharnaüm étrange, sordide et poussiéreux, étincelant et splendide, où le regard, surpris et attiré, cherche la mystérieuse amulette, le talisman redoutable que

Raphaël de Valentin, au dire de Balzac, trouva près du pont des Arts.

Armures ternies et souillées, casques mangés de rouille, idoles noircies par la fumée des baguettes odorantes, *kango* (chaises à porteurs) laqués et dorés, cages ambulantes où, dans la soie multicolore, gazouillèrent de mignonnes créatures roses et blanches ; ivoires plus jaunes que le crâne d'un fakir ; sculptures en plein bois fines et hardies ; bronzes dérobés aux temples ; sabres au fourreau de magnolia, dont la lame formée de feuilles d'acier pliées et repliées *quatre millions de fois*, est plus dure que le platine et tranche le métal aussi facilement qu'une tête humaine.

Six mois ne suffiraient pas à dresser l'inventaire de ce curieux bric-à-brac, boutique de fripier et musée merveilleux, plein de choses sans valeur et de chefs-d'œuvre, entassement d'objets disparates qui donne la claire vision de générations éteintes et d'un monde disparu.

*
* *

Une heure de chemin de fer le long de la mer et me voici à Osaka, centre de toutes les transactions commerciales, où se trouvent la fonderie de canons, l'hôtel de la Monnaie, les grands ateliers de tissage et les plus grosses

fortunes du Japon. Sa position à l'embouchure d'un fleuve dont les quatre ou cinq bras la traversent n'a pas manqué de la faire surnommer par les voyageurs la Venise japonaise. Il n'a pas toujours été permis de parler et même de chanter à son aise dans cet ancien fief du *taïkoun* ou *chogoun*, le maire de ce palais impérial de Kioto, où s'étiolait dans une morne solitude, impuissant et adoré, le *Tenchi*, Fils du Ciel *(Mikado)*.

Les hautes murailles et les larges fossés d'un château fort, voilà ce qui reste du régime qui, pendant plus de mille ans, exerça sur tout un peuple la domination la plus absolue.

Dans les quartiers populeux que sillonnent les canaux, la plupart des maisons sont construites sur pilotis, le premier étage avançant sur le fleuve. C'est très pittoresque, mais bien malsain. Chaque année, à la saison chaude, les habitants meurent du choléra comme des mouches aux premiers froids. Souvent le feu, ce grand balayeur public du Japon, où les maisons flambent plus vite que des bottes de paille, nettoie tout une partie de la ville. Quelques jours après, il n'y paraît plus. Le quartier, remis à neuf, a pris un petit air de fête. L'épidémie et les incendies peuvent revenir, ils trouveront à qui parler.

On sent que l'argent surabonde dans cette

grande cité industrielle et marchande. Les habitants sont renommés dans tout le Japon pour leurs goûts dépensiers et leur amour de la bonne chère. C'est la ville de la ploutocratie, des plaisirs fastueux et matériels, bien différente en cela de Kioto, sa voisine, qui a gardé des traditions d'élégance et de distinction dignes de son rang d'ancienne capitale.

Un proverbe très caractéristique définit bien les mœurs de ces deux villes :

« Osaka se ruine par la table et Kioto par la parure. »

Le grand temple d'Osaka est une bâtisse de quatrième ordre, respectable, parce qu'il est très vieux, mais trop respecté, car il tombe en ruines. Que de mendiants à la porte !

Mon *jinriki* (coureur) m'arrête devant un jardin assez gentiment planté.

Au fond, une maison de belle apparence, construite et aménagée à l'européenne ; dans la grande salle du milieu, un groupe compact de curieux. Que diable regardent-ils ? Un phonographe. J'écoute... Rien qu'un grésillement fort désagréable au tympan. C'est tout ce que produit l'instrument avarié. Les Japonais paraissent ravis.

Ne déjeunez jamais à l'hôtel Européen. Vous y seriez empoisonné d'abord, écorché ensuite.

C'est vous dire dans quel état je prends le train pour Kioto, non sans avoir fait la visite habituelle au grand marchand de *Curios,* Yamada.

KIOTO.

La ligne s'engage entre deux chaînes de montagnes et, pendant une bonne heure, parcourt une vaste plaine admirablement cultivée en riz et en colza. Au loin, couvrant la vallée et s'étageant sur la colline qui se dresse à l'horizon, une agglomération de cases que marquent, çà et là, de points noirs, les toits des temples surélevés.

Fort intéressante, l'ancienne résidence mikadonale. Ses rues droites, propres, bien ensablées, ont une physionomie toute particulière.

A certaines heures de la journée il plane comme un silence sur cette grande ville, autrefois la première d'un Empire dont elle n'est plus que la capitale religieuse. On est ici à mille lieues de Tokio, de Yokohama ou même d'Osaka. C'est la tranquille province japonaise que les traités ont, à peu près, jusqu'à ce jour, préservée de la transformation qu'entraîne fatalement le contact permanent des Occidentaux. Les manifestations de la vie moderne la touchent

sans la pénétrer encore. Le chemin de fer y passe, les étrangers la visitent : elle reste ce qu'elle était, ville de productions artistiques sans rivales, conservatrice des secrets qui ont fait des Japonais les premiers décorateurs du monde, gardienne des rites et des coutumes, comme le sont, des précieux emblèmes du culte, les tabernacles de ses temples.

Ah ! mon Dieu, que vois-je ! un bataillon scolaire ! et mixte encore ! Nous sommes dépassés !

Ils sont bien trois cents bambins et bambines, de six à dix ans, marchant au pas, longs *kimono* traînant sur les talons, bâtons sur l'épaule, la mine comiquement sérieuse, les plus petits conduits par leurs mères, marchant au pas, elles aussi, la pointe des pieds en dedans et faisant claquer leurs sabots. Trois grands gaillards d'une vingtaine d'années, guêtrés, en uniforme à brandebourgs, guident la marche, soufflant à tout rompre dans des trompettes de cavalerie...

La rivière, qui coupe la ville en deux, rendrait, en été, des points au Mançanarès, dont Dumas père eut un jour pitié. On y fait sécher le linge.

Au moment des fortes chaleurs, toute la population se transporte dans ce lit desséché. C'est l'époque des *souzoumi*. Et tous les soirs le *Kamogawa* est entièrement couvert de boutiquettes chargées de lanternes, où les familles

viennent prendre leur rafraîchissement favori, le *youki* (glace pilée additionnée de cassonade), avec l'indispensable accompagnement de danse et de musique.

Mais au commencement de l'automne, le ruisseau devient torrent et le torrent un fleuve impétueux, emportant dans son cours, que rien n'arrête, digues, récoltes, maisons et habitants.

Ne pensez pas que le Kamogawa soit ou inutile ou malfaisant. Ses eaux ont deux vertus : elles servent aux teintureries les plus florissantes du Japon et donnent, dit-on, aux filles de Kioto, cette blancheur de teint qui les fait considérer comme les plus belles de leur pays.

Kioto n'en est pas réduit, pour avoir de l'eau, à attendre la saison des pluies et les inondations désastreuses. Un canal large de trois mètres, d'une profondeur moyenne d'un mètre, plein d'une eau vive et limpide, dessert la cité dans toute sa longueur. D'importants travaux, terminés récemment, mettent en communication la rivière et l'immense lac Biwa au moyen d'une percée à travers les montagnes. Il faut rendre aux ingénieurs japonais ce qui leur appartient. Ils ont eu l'idée de cette très remarquable entreprise et l'ont menée à bonne fin avec une habileté inattendue et sans l'aide des Euro-

péens. « Vous avez la tour Eiffel, me dit modestement l'un d'eux, mais nous avons ce canal. »

Quatre heures. — A peine ai-je le temps de monter au temple de *Kiomidzou* qui domine la ville. Quel beau coucher de soleil ! Au-dessous de moi, Kioto ne m'apparaît plus que confusément, perdu dans une buée opaline, et là-bas, à l'ouest, derrière les hautes collines, d'une invraisemblable couleur gris perle teintée de rose, l'horizon s'empourpre des lueurs d'un colossal incendie. Lentement le ciel s'assombrit; de plus en plus, sur la masse des maisons, les vapeurs s'épaississent. Dans ce demi-silence qui précède la tombée du jour, sous les grands arbres de la montagne Sainte, à l'instant où les prêtres se prosternent dans le recueillement des sanctuaires que l'obscurité gagne, les gongs sacrés résonnent. Sous le martellement du bélier s'échappent, d'abord largement espacées, de plus en plus rapides, enfin pressantes comme un appel, des notes graves et profondes ; les vibrations puissamment s'étendent, répercutées au loin. Ce n'est bientôt plus qu'un harmonieux murmure qui s'éteint dans le bruissement du feuillage. Il semble que, dans la nue, s'élève et passe la prière d'un peuple...

UNE REPRÉSENTATION DANS UN THÉATRE POPULAIRE.

Dans le quartier des théâtres, un monde de promeneurs gais, peu bruyants, comme toutes les foules japonaises. Guirlandes de lanternes tendues d'un côté de la rue à l'autre. (Prenez garde à l'huile!) A chaque pas, des boutiques volantes, fourneaux économiques qui, pour un demi-sou, servent à boire et à manger; des étalages de jouets, la joie des enfants, la tranquillité des parents; de petits acrobates désossés, coiffés de casques en plumes de coq, marchent sur les mains et font la roue; des cirques de lutteurs où des individus gras à lard, en caleçon de bain, cherchent, non pas à se renverser, mais simplement à s'expulser d'un cercle de trois mètres de diamètre; exhibition de chats à trois pattes, de serpents à deux têtes, de lapins blancs, de fœtus abominables et d'un malheureux albinos.

— Mais c'est la foire au pain d'épice!

— A peu près, moins le pain et la statue de Philippe-Auguste.

Un, deux, trois... six théâtres. Je choisis le plus resplendissant de lanternes et d'affiches polychromes.

Dans le vestibule, des centaines de *gueta* (sabots) entassés. Le gardien du vestiaire gagne bien son quart de centime par personne.

Très primitif, le théâtre. Construction en bois, couloirs étroits, salle comble et pas de pompiers, un parterre et une galerie rectangulaires, le tout assez mal éclairé. Un silence profond. Sur la scène, une femme et deux enfants. (Au Japon comme en Chine, les rôles féminins sont presque toujours tenus par des hommes.) Avec cette voix de théâtre, contrefaite et si désagréable, particulière aux Asiatiques, la mère se lamente. Les petits en font autant et, sur un ton monocorde, débitent une longue jérémiade.

Arrivée de personnages vêtus de robes à grands ramages et porteurs de boîtes superposées qu'on place cérémonieusement au milieu de la scène. Il doit y avoir là-dedans de bien bonnes choses! L'un des enfants renverse la pile des récipients, acte excusable, surtout s'il a faim, mais sacrilège horrible sans doute! Consternation générale, qui se traduit chez les acteurs par une immobilité complète. Enfin, le plus âgé des visiteurs, vieillard respectable et doux, tire lentement son poignard, méthodiquement le plonge dans la gorge du bambin et, d'une allure paisible, s'en retourne comme il est venu, remportant ses boîtes.

La mère, accroupie, n'a pas encore bougé. Restée seule, elle prend un temps, regarde bien le public. Attention ! voici la scène du désespoir maternel !

Pour que les assistants ne perdent rien des jeux de physionomie, un garçon de salle, armé d'un long bambou, promène, à deux pouces du nez de l'artiste, un lumignon fumeux. Alors commence la mimique traditionnelle, chaque sentiment ayant, dans le théâtre japonais, ses manifestations invariables. La comédienne tord la bouche dans un rictus douloureux, roule les yeux, gémit, pleure, grimace, se contorsionne, le corps secoué par de violents hoquets ; tout à coup, elle se lève, va, vient, vocifère, et avec des gestes étudiés, toujours suivie de son lumignon, se jette sur le corps inanimé de son enfant. Les spectateurs applaudissent, trouvant on ne peut plus naturel que la brave dame finisse par où elle aurait dû commencer. Pendant ce temps, deux individus, juchés sur un tréteau, pincent de la guitare et psalmodient.

L'un ponctue sa musique d'exclamations tour à tour rauques et nasillardes ; l'autre contracte affreusement ses lèvres, plisse les yeux et fait entendre une sorte de mélopée pleine d'intonations bizarres, heurtées, incohérentes.

Dans un deuxième théâtre, les rôles sont

remplis exclusivement par des femmes. A en juger par les rires du public, la pièce est comique.

Les trois personnages en scène (deux hommes et une femme) pleurent à chaudes larmes. Au bout de deux minutes les deux hommes (oh ! les hommes !) paraissent se consoler de leur malheur et rient aux éclats. Leur compagne continue à pousser de petits cris entrecoupés de sanglots. O femme, ta douleur sera donc éternelle ! Et, dans la salle, les rires redoublent. L'hilarité me gagne ; je subis déjà l'influence de ce pays où l'on rit si facilement sans trop savoir pourquoi.

LES TEMPLES. — LES PALAIS DU MIKADO ET DES CHOGOUN.

L'automne est bien le printemps du Japon. Le ciel est pur, le soleil chaudement caressant. Depuis le matin je cours de tous côtés. Mes *jinriki,* si entraînés qu'ils soient, suent à grosses gouttes et n'en peuvent plus. Pauvres gens que l'arrivée des Européens et l'esprit d'imitation de leurs concitoyens ont transformés en bêtes de somme ! De leur plein gré d'ailleurs, la profession étant lucrative et n'exigeant que des poumons et des jambes solides. Mais que d'inconvénients à côté des bénéfices ! Il n'est pas

d'homme, même robuste, qui résiste trois ans aux fatigues de ce dur métier. Varices, refroidissements, fluxions de poitrine, pleurésie et phtisie incurable, voilà ce qu'avec leur petit pécule amassent rapidement les coureurs les plus ingambes et les mieux découplés.

Il y a quinze années que cela dure ; dans cinq ans, la *jinrikiska* (chez nous c'est la bicyclette) aura détérioré une bonne partie de la population japonaise.

Ainsi ne soit-il pas, et continuons notre promenade. Majestueuses allées bordées d'arbres gigantesques et de grands lampadaires en pierre ou en bronze, coins pleins d'ombre et de mystérieux silence, longues files de pèlerins des deux sexes pourvus des accessoires classiques : grands bâtons à bout recourbé[1], gourdes en sautoir, gros chapelets au cou et guêtres aux jambes. Édifices sacrés avec leur toiture basse, écrasée, d'un style lourd, contourné, et malgré cela original. Vastes salles à colonnes massives d'une seule pièce, où devant les mêmes idoles dorées, flanquées des mêmes fleurs de lotus, cigognes et brûle-parfums, des bonzes

1. Ce bâton (*le shakujo*) est muni à son extrémité supérieure de deux anneaux en métal qui, en s'entre-choquant, produisent une sonnerie destinée à détourner les insectes du passage des pèlerins. On sait que le bouddhisme défend expressément de tuer les animaux.

au crâne luisant, avec des mines de chiens de cloutiers, frappent sur des tambours de bois en forme de grelot... vide comme leur cerveau.

Ils ont tambouriné ainsi hier, ils continuent aujourd'hui et toujours, toujours, *usque ad mortem*. Derrière eux, les fidèles passent rapides, marmottant leurs invocations, et laissent tomber dans l'inévitable tronc (dont le premier modèle fut, pour toutes les églises, le tonneau des Danaïdes) leur maigre offrande ou quelques pieux grimoires achetés aux vendeurs de prières.

Au seuil de chaque enceinte, à droite et à gauche de portiques d'un dessin sobre et grandiose, se tiennent les gardiens du temple. Ils sont effrayants avec leur face grimaçante et leurs membres convulsés dans une attitude de sauvage menace.

A ces farouches cerbères, les visiteurs ne jettent guère, en guise de gâteaux de miel, que des boulettes de papier mâché, dont ils sont du reste constellés. Ce n'est point par irrévérence, bien au contraire. Toute personne qui, lançant une boulette à travers la grille, est assez heureuse pour atteindre la statue, a les plus grandes chances de voir se réaliser dans l'année le souhait qu'elle a formé. Ce qui n'est pas plus bête que d'attribuer une vertu miraculeuse au fil de la chemise de saint Joseph.

J'ai remarqué que partout où la toile métallique est très fine, quelques pèlerins ont pris soin de la démailler, pratiquant ainsi d'assez larges ouvertures...

*
* *

Un bonze me fait un signe. Je m'empresse de le suivre après avoir chaussé mes bottines d'une paire de pantoufles, comme dans les mosquées, avec cette différence qu'ici cette précaution a simplement pour but de préserver le plancher des clous de nos souliers.

L'ancien Japon ne construisait qu'en bois, et dans l'assemblage et l'ajustement des pièces qui composent un temple n'entre pas le plus petit morceau de fer. Dans les couloirs, la charpente et les cloisons, sous le poids de notre marche, semblent osciller et crient. Mon guide me fait remarquer qu'on croirait entendre des petits poulets. A certains endroits, le plafond est maculé de taches noirâtres. « Ce sont, m'affirme le bonze, des taches de sang... » des petits poulets, évidemment. Sur les *karakami* (cloisons intérieures), des peintures et des dessins vieux de deux siècles et dans un état de conservation relative. Et voilà tout! Ah! j'oubliais la chambre de prières du Mikado que rien, sauf un tapis juste assez large pour s'y accroupir, ne dis-

tingue des autres compartiments. Chaque temple contient une chambre semblable pour la même destination.

Qui travaille prie, dit le proverbe. Si la réciproque est vraie, il n'est pas d'activité comparable à celle de l'empereur du Japon, sous l'ancien régime.

Du jour de son intronisation jusqu'à l'immobilité finale, il priait, priait sans cesse, séparé des êtres et des choses par l'infranchissable muraille qu'élevait, autour de sa personne, le respect idolâtre de ses sujets.

Du riz bien blanc, du poisson et du thé, c'était toute la liste civile de ce demi-dieu couronné. Les mortels, ses cousins, sont plus exigeants.

Dans son immense palais aux longs couloirs sombres, pas le moindre luxe. Tout y est d'une simplicité primitive ; les murs sont blanchis à la chaux et les peintures ornementales ne valent pas quatre sous le mètre carré. Dans une chambre d'aspect funèbre, du plafond tombent trois ou quatre épaisseurs de rideaux de soie blanche en forme de dais.

Qu'est-ce ? Un trône ou un sarcophage ?

L'un et l'autre.

Il fait bien noir ici pour le Fils d'Amaterasou, la déesse Soleil. Je comprends qu'il ait changé d'air et d'existence, le Mikado. Il devait en

avoir assez de cet asile du recueillement, et du

« Pauvre enfant vêtu de noir
Qui lui ressemblait comme un frère, »

et du jardin aux arbres biséculaires, réduits par une torture savante et quotidienne, eux, les géants de la nature, à la proportion de plantes naines ; et aussi de la pièce d'eau pleine de poissons rouges où se balance bêtement un sampan monumental.

*
* *

De là passez au palais de Nijo, demeure des anciens *chogoun*, vous serez ébloui. De l'or partout ! C'est toujours la *tchaya* japonaise, tapissée de nattes finement tressées, mais sur les cloisons peintes par Kano, des tigres, des fleurs, des oiseaux sur fond d'or.

Au-dessus des portes, au lieu des quatre pauvres bambous des cellules mikadonales, ce sont de merveilleuses pièces de bois ajouré, des paons, des faisans plus grands que nature, un fouillis de branches fleuries taillées en pleine matière, et, sur tout cela, ce luxe de couleurs riches et sobres dont les Japonais, les vieux, possédaient le secret. Les plafonds à caissons laqués d'or avec entre-croisement de cuivres ciselés, le fini et l'élégance des moindres détails,

bois, cuivre, or, fer ou laque, l'amoncellement de petits riens qui sont des bijoux et qu'on trouve à profusion dans la porte du moindre retiro, dans l'inévitable étagère, toutes ces richesses n'enlèvent rien au caractère de simplicité sévère et si distinguée de ces pièces absolument dépourvues de meubles...

Que vous dirai-je encore? Il faut voir, admirer et (je m'en aperçois un peu tard) ne pas écrire.

Pendant deux heures, je parcours les salles que borde un couloir circulaire. C'est partout la même disposition, le même ensemble simple et somptueux, avec la variété infinie des arabesques, des broderies sur bois et sur métal. Ici le chrysanthème impérial fleurit microscopique, tandis que de tous côtés s'étalent en or les trois feuilles de rose trémière, armoiries des *Tokoungawa*.

UNE PROCESSION. — LES DANSEUSES DE KIOTO.

Mai.

Les maisons sont pavoisées, toute la ville est dehors, en promenade dans la poussière. Il est midi, les pièces d'artifice éclatent, et des fusées,

des pétards, des bombes, sortent, en papier colorié, que le vent gonfle et emporte, un coq, un canard, un dieu, un monstre, un guerrier, une femme ; parfois de longues traînées de fumée noirâtre dessinent un gigantesque poulpe. C'est jour de fête, l'anniversaire du Mikado.

Il y a comme cela, au Japon, une vingtaine de fois par an, de grandes fêtes nationales qu'une population toujours avide d'amusements, de musarderies en plein air, célèbre, avec une gaieté inaltérable : fêtes des garçons, des filles, des pruniers, des pêchers, et surtout des cerisiers, des chrysanthèmes, des érables, etc.

Et je ne parle ni des cérémonies religieuses, shintoïstes et bouddhistes, ni des fêtes locales, qui sont innombrables.

Dis-moi comment tu t'amuses, je te dirai qui tu es. A le juger par ses fêtes, où il n'est pas de plaisir coûteux, où chacun s'en donne à cœur-joie, sans contrainte, le peuple japonais paraît doué du plus heureux naturel.

Une demi-heure de *jin* le long de la rivière, et j'arrive au bout de la ville, près du temple où se forme une procession dont on m'a dit merveille. Dans une vaste clairière ombragée de grands arbres, la foule circule, mange, bavarde et attend. Çà et là, des marchands forains dont toute la pacotille, étalée en un

guiné d'un voile rejeté sur le dos, aux amples tuniques en forme de chasubles et de surplis, que borde du haut en bas un large ruban d'or.

De vigoureux porteurs assujettissent sur leurs épaules les lourds bâtons qui soutiennent des tabernacles à dessins de dentelle ; au fond brillent l'or et le cuivre des objets sacrés. La plupart des suivants ont un aspect misérable ; affublés de mauvaises robes blanches et coiffés à l'antique, ils tiennent des oriflammes et se placent à la file indienne, à droite et à gauche des personnages qu'ils escortent. Assemblage de splendeurs et d'oripeaux, image fidèle du temps féodal : le seigneur, le prêtre et le vilain.

Ils sont loin, déjà ; sur le pont de bois jeté d'une rive à l'autre, leur théorie se déroule interminable, et de cette multitude bigarrée le soleil fait jaillir des éclairs, noyant dans sa blonde lumière tous les détails choquants et disparates. Au milieu de ce ravissant paysage, oasis de verdure que coupe, tout là-bas, au dernier plan, la ligne sinueuse des montagnes, c'est une chevauchée d'hommes d'armes et de religieux, étendards et banderoles au vent, c'est la résurrection subite, émouvante d'un passé qui, ce soir, retournera à la tombe (lisez : au vestiaire), pour n'en plus sortir peut-être...

*
* *

Deux heures, et je n'ai pas encore déjeuné! Pour la première fois, les œufs sur le plat, les pommes de terre à l'eau et le rosbif de l'hôtel me paraissent succulents. J'occupe mon après-midi à courir les magasins. Que de jolies choses, hélas inabordables! et avec quels gros soupirs de regret je vois défiler devant moi et remettre en place bronzes, broderies, laques, faïences et porcelaines, incrustations d'or et d'argent sur fer... Figurez-vous... Non, ne vous figurez rien, je ne veux pas raviver la plaie de mon cœur en vous parlant de ces merveilleux produits du travail humain. On ne peut d'ailleurs les bien apprécier que le carnet de Rothschild à la main et non pas un pauvre petit porte-monnaie de touriste qui a disparu honteusement, en présence de tous ces chefs-d'œuvre, dans les profondeurs de ma poche.

— Ce soir, vous serez consolé, me dit l'ami qui m'accompagne; mais cette fois encore vous n'aurez que le plaisir des yeux.

*
* *

Dans une grande salle rectangulaire, éclairée à l'électricité et tapissée de nattes fines et blanches, je vis s'avancer lentement le groupe

le plus charmant qu'ait jamais enfanté l'effervescente imagination d'un orientaliste.

Longues robes traînantes, brillantes de chamarrures d'or et d'argent, larges *obi* (ceintures) de nuances exquises, nouées entre les épaules en larges boucles retombant comme deux ailes du plus gracieux effet, coiffures compliquées, garnies à profusion de fleurs et de pendeloques que le moindre mouvement fait trembler sur leurs tiges flexibles, le tout s'harmonisant par je ne sais quel miracle d'optique ; c'est bien la parure la plus gaie et la plus somptueuse à la fois qu'on puisse rêver pour ces petits êtres, poudrés et maquillés avec art, véritables poupées de luxe, mignonnes, mièvres et frivoles, qui babillent, rient, trottent, se dandinent comme une volée de perruches, mais les plus jolies du monde.

Le *chamisen* (sorte de guitare à trois cordes) résonne sous le *batchi* des musiciennes. En même temps, leur chant s'élève, inégal, heurté, tour à tour suraigu et grave, coupé par instants de hoquets inattendus où la voix expire, mélopée confuse, incompréhensible, qui parfois éclate sur un rythme de fanfare vif et rapide ou, tout à coup ralentie et chevrotante, se traîne comme une lamentation.

Et sous la blanche clarté des lampes, dans un remous chatoyant d'or et de soie, les *maïko*

se succèdent, mimant le chant avec une grâce précieuse et séduisante, jouant de l'éventail, de l'ombrelle et de l'écharpe, adorables dans leurs voltes brusques, à la façon des oiseaux qui sautillent, ou dans leurs poses savamment étudiées, pleines de langueur mignarde où le corps tout entier s'abandonne à d'invisibles caresses.

Tableau enchanteur, féerique vision qui ne parle ni à l'esprit ni aux sens, mais dont l'œil invinciblement charmé se pénètre pour en fixer à jamais le frais souvenir...

Quel coup de fortune pour les Folies-Bergère si l'exportation des danseuses était permise! Mais l'interdiction est formelle, et ce n'est pas encore demain que les Parisiens verront la *mikagouwa* interprétée par un corps de ballet venu de Kioto en droite ligne.

Les danseuses japonaises sont des filles de quatorze à vingt ans, orphelines pour la plupart ou achetées toutes jeunes par d'anciennes danseuses dont elles deviennent la propriété exclusive et qui, naturellement, les exploitent de leur mieux.

Ici ce sont les danseuses dont l'existence n'est pas irréprochable qu'on exhibe; à celles-là s'attachait autrefois une sorte de disqualification très préjudiciable à leur bonne renommée artistique. Leurs études terminées, elles sont, après

examen, reçues *maïko* (*guecha* est un terme générique appliqué à toutes les danseuses, mais qui désigne plus spécialement le grade le plus élevé de la hiérarchie chorégraphique et musicale. Les *maïko*, une fois *guecha*, ne dansent plus que rarement et se cantonnent dans leur rôle de musiciennes et de chanteuses). Elles sont habillées aux frais de leur propriétaire et, par jour, gagnent de vingt à quatre-vingt-dix sen. Il va sans dire que les séances privées ont un tarif assez élevé, calculé d'après le nombre des bougies brûlées au cours de la soirée.

Détail amusant : le Mont-de-Piété où s'approvisionnent de toilettes les danseuses dépourvues de costumes suffisamment riches s'appelle le... bagne (en japonais *tchoëki*).

LE LAC BIWA. — OTSOU. — LE TEMPLE D'ICHIYAMA. LES RAPIDES DE KIOTO.

En route pour le lac Biwa. Par ce temps clair, c'est, m'a-t-on dit, une promenade fort agréable. De Kioto à Otsou, une heure de chemin de fer en compagnie d'Anglais et d'Anglaises qui m'ont tout l'air d'appartenir à l'Armée du Salut. Je constate cependant qu'ils n'ont fait aucun effort

pour me convertir, en quoi ils ont eu tort, car, par cette fraîche matinée de novembre, je me sentais on ne peut mieux disposé à m'engager dans une chaude discussion.

C'est d'abord la vraie campagne japonaise que nous traversons, semée de petites collines rondes ou pointues que couvrent des pins noirs ou des bambous, enserrant entre elles de petites vallées.

Puis les montagnes s'élèvent, se découpant plus hardies et moins vertes. Plus de rizières ; par moments, le panorama est fort beau, presque imposant. Les décorateurs de paravents ne viendront jamais ici.

On vous montre ici la maison où fut conduite S. A. I. le Cesarewitch, en mai 1891, après l'attentat dirigé contre sa personne par le policeman japonais spécialement chargé de veiller sur ses jours. Le meurtrier n'était pas un vulgaire assassin, mais un soldat inintelligent et fanatisé, intimement convaincu que le fils du Tsar n'était venu dans son pays que pour étudier les moyens de s'en emparer.

*
* *

Otsou. — A peine ai-je pris place dans l'un des *kourouma* qui m'assaillent, je suis emporté aux grandes allures sans avoir formulé le moindre désir. Laissons courir, je suis en terre

classique et je ferai, *daï-djobou* (n'ayez aucune crainte), la tournée réglementaire. Nous passons un village assez éloigné de la gare et voici, devant moi, le grand lac Biwa. Le paysage est joli ; sous le ciel un peu couvert, les eaux irisées que percent les joncs et les lotus ont des tons très doux. Mais c'est un étang, ce lac ! Très découpé par les saillies d'un terrain tourmenté, il faut le dominer pour embrasser d'un coup d'œil ses mille lagunes contournant le bas des montagnes, et de la route plate où je cours je ne distingue pas grand'chose. Pas de doute, je vais à un temple. Les deux rangées de cryptomérias qui m'abritent ne sont-ils pas des poteaux indicateurs? Mais à quel temple?

— Ichiyama, me crie mon trotteur qui, sans ralentir sa marche, s'est dépouillé de tous ses vêtements, hormis l'indispensable.

La route monte, elle s'adosse maintenant aux rochers et surplombe le lac de plus en plus. Enfin, je m'arrête. Un vaste portique, étrange et lourde charpente, commande une avenue tournant au pied du rocher; de grosses lanternes de cuivre à la panse ajourée se balancent en grinçant. Je m'engage dans l'allée herbeuse, bordée d'érables. Des escaliers grossièrement taillés dans la pierre escaladent le plateau; mais au fond de la passe, dans l'ombre verte, des degrés larges

et réguliers, moussus maintenant, montent en pente douce, gardant, dans ce coin silencieux et calme, quelque chose du caractère pittoresque et presque mystérieux des processions sacrées qui pieusement les ont gravis.

Prenons ce chemin dont la dernière étape est sans doute le ciel. Une première plate-forme, non, plutôt la crête d'une colossale verrue du règne minéral dont les aspérités blanches et nues se dressent à chaque pas. Je grimpe encore, au milieu des petits cris d'effroi des nombreux pèlerins et pèlerines dont la chaussure-échasse est non seulement peu pratique, mais dangereuse pour ces sortes d'excursions. Voici une *tchaya*. Des paysans sont là buvant du thé et, la face souriante, regardent avec cette admiration pour la nature qui au point de vue artistique met le peuple japonais bien au-dessus même de nos classes moyennes la splendide feuille d'album étalée devant eux. La nappe d'eau est immense; à droite et à gauche on la retrouve, s'argentant dans le lointain, déchirée (et combien cela est joli!) ici par le pied d'une colline qui s'avance en pointe, là par un îlot fleuri qui émerge. Au fond, le cadre bleuté des grandes montagnes...

— Et le temple? me direz-vous.

Juste au-dessous de moi un *steam-lunch* lutte

contre un courant rapide qui va s'engouffrer dans le monument des monuments modernes du Japon, le canal de Kioto.

— Mais le temple?

Voyez ce pavillon si élégant : sur la masse de bois fouillé, la toiture en chaume fin s'abaisse pour se relever en pointes aux quatre coins, reliés par des chaînes à l'extrémité d'une flèche centrale élancée et svelte comme un ornement de pagode siamoise.

Un dernier coup d'œil. Tout ce paysage est calme, grand, simple. N'est-ce pas pour rendre quelques-unes de ses œuvres plus majestueuses que la nature a répandu à profusion au Japon les beautés minuscules, tourmentées et étranges?

Tiens, je n'ai pas parlé du temple! Ma foi, c'est tout ce qu'on peut en dire...

La légende raconte que six cents ans avant l'ère chrétienne, un tremblement de terre d'une violence inouïe fit surgir d'un seul bloc le Fujiyama et creusa du même coup l'immense excavation que remplit le lac Biwa. Cependant les annales qui remontent à plus de dix-huit cents ans ne mentionnent la grande montagne que depuis environ un millier d'années.

*
* *

La descente des rapides du Kamogawa n'est pas sans intérêt. En deux heures, de Kioto, on

atteint en voiture le point où la rivière, resserrée entre deux montagnes, devient un véritable torrent. Notre embarcation file avec une rapidité d'oiseau, heurtant de son fond plat et flexible les roches qui émergent. Des deux côtés, des cimes escarpées, sauvages, déchirées par les éboulements des masses énormes qui, précipitées dans la rivière, en ont, à certains endroits, presque obstrué le cours. Le bateau nous dépose à l'entrée d'un faubourg de Kioto; là, le Kamogawa contourne une colline renommée dans tout l'Empire par la splendeur de ses cerisiers et de ses érables, que, suivant une tradition séculaire, toute la population vient admirer au printemps et à l'automne.

LES DANSES « MIAKODORI » DE KIOTO. UNE VISITE AUX TEMPLES DE NARA.

Avril.

Que la religion est aimable au Japon! Voici que pour la fête d'un temple on a trié sur le volet des danseuses et des musiciennes la fine fleur des *Maïko* et des *Guecha*. Pendant quinze jours, le tout Kioto, select ou pas, sans compter nombre de touristes, se pressera pour admirer

les *miakodori,* les fameuses danses sacrées que je vais voir au grand trot de mon *djinriki.*

Les distances sont longues, et à cette heure la ville est sombre. Dans les rues, les petites portes grillagées de bois sont closes ; une lanterne carrée, en papier blanc, sur laquelle un pinceau indiscret a tracé le nom de l'habitant, jette devant chacune des maisonnettes une lueur douce, et cela fait dans la perspective des longues avenues rectilignes comme deux chapelets lumineux s'égrenant à perte de vue. Plus loin, des ballons rouges éclairent notre chemin, lucioles suspectes dans la nuit tombante. Ici, les portes, pourvues d'une planchette indicatrice, sont entre-bâillées ; ce sont des maisons hospitalières qui s'ouvrent sous l'œil bienveillant de la police. Là, de petits restaurants où de nombreuses familles dégustent dans un jacassement interminable des tassettes de thé. Nous arrivons.

Pas très japonais d'aspect, le temple de Terpsichore. Au pied de l'escalier, des centaines de *gueta* (ces petits sabots-échasses qui font tant de bruit sur les dalles) attestent la présence d'une foule d'indigènes. L'antichambre est plein ; on fait queue. Il paraît qu'on procède par fournées. La représentation dure une grande demi-heure, après quoi les spectateurs font place aux nouveaux arrivants. A notre tour.

La partie surélevée de la salle, où me porte la poussée du public, représente le « balcon ». Au-dessous, un parterre de Japonais accroupis et tassés les uns contre les autres ; devant nous, une grande toile masquant la scène ; à droite et à gauche, sur les bas-côtés, masquées également, des galeries pour l'orchestre. Partout la lumière électrique. Un coup de sifflet : au rideau ! Un décor d'intérieur japonais aperçu à travers les draperies transparentes lentement relevées. Sur les côtés sont alignées les musiciennes, dans la position classique, assises sur leurs talons, vêtues de costumes, à gauche, riches et sombres, à droite, chatoyants et clairs ; elles sont artistement fardées, et si exactement semblables d'attitude, de coiffures entremêlées de fleurs, qu'on dirait autant de poupées. Elles jouent du *chamisen,* du tam-tam, ou d'un petit tambourin qu'elles tiennent à la hauteur de l'épaule ; chacun de leurs mouvements rythmés, scandés mécaniquement, complète l'illusion de machinettes bien montées. Leur chant est un petit cri strident, une sorte de miaulement de chatte amoureuse perdant l'équilibre sur un toit. Il semble que le grand art consiste, dans la circonstance, à s'écarter de tout ce qui pourrait rappeler le naturel.

Voyez maintenant les danseuses qui en

longues théories traversent le parterre pour se rendre sur la scène. Ce n'est pas une marche, encore moins une danse, ce dandinement du corps, ces lentes contorsions de pieds, de bras, de cous. Tantôt elles avancent, reculent, se croisent, reviennent et tournent sur elles-mêmes, ou bien elles se forment deux par deux en groupes, l'une se baissant et l'autre paraissant coiffer sa compagne, toutes exécutant avec un ensemble irréprochable les mêmes gestes. Rien de plus monotone, de plus déconcertant, souvent de plus disgracieux, pour nous qui ne pénétrons pas le sens de cette mimique, d'ailleurs très obscure pour les indigènes. Les lettrés seuls, et encore, donneraient la clef de ces minauderies perpétuées à travers les âges. L'œil seul s'intéresse à cet ensemble brillant de robes dont le rouge d'en bas se dégrade savamment jusqu'au bleu tendre du haut, brodées et rebrodées de fleurs et d'oiseaux, voire de paysages entiers avec rivières, montagnes et torrents, scintillantes d'or sous le feu de la rampe. Toutes semblables ; même coiffure couronnée de fleurs de cerisier : seulement la théorie de droite a des éventails en fleurs, celle de gauche en feuillage tressé. C'est d'une richesse délicieuse et intraduisible.

Les changements de décor s'en mêlent. Le

paravent du fond disparaît, les draperies se relèvent, et toutes nos *maiko* gravissent quelques marches dans le feuillage. Puis l'estrade fait place à une plage ; au fond la mer, sur laquelle se profilent les pins verts du premier plan, et dans le ciel sombre une multitude de petites lampes accrochées en guise d'étoiles. Tout cela s'évanouit, et c'est dans un féerique bosquet de cerisiers que les danseuses évoluent, les mains pleines de fleurs ; sur un petit lac quelques barques, et sur la rive, microscopiques, des maisons de thé. Un feu de bengale rouge s'allume qui embrase l'horizon comme un coucher de soleil. Et on en a mis partout, de ces fleurs de cerisier. Voici qu'il s'en suspend des gerbes au-dessus des chanteuses et des joueuses de *chamisen* dans leurs logettes des bas-côtés. On applaudit. C'est fini. Les trente-deux danseuses traversent de nouveau le parterre pour sortir. Ce sont des enfants, toutes mignonnes, et jolies de la beauté japonaise ; le teint uniformément blanchi jusqu'au cou, l'obliquité des yeux accentuée par un trait, et les lèvres rougies au milieu seulement, pour faire la bouche toute petite et ronde. Les traits fins et les mains minuscules, avec, dans leur physionomie, cette fixité artificielle, ce sérieux dont elles ne se sont pas départies un seul instant.

Toujours des poupées !

Pendant la représentation, on nous a très aimablement servi des gâteaux en pâte de riz. Touristes, mes amis, n'en mangez point, si vous ne voulez pas, une heure durant, avoir les maxillaires collées l'une à l'autre.

*
* *

En route maintenant pour Nara. Deux heures de chemin de fer de Kioto, à travers une région remarquablement cultivée et remplie de petits villages qui défilent de minute en minute devant la portière du wagon. Une longue rue bordée de maisons en assez mauvais état, c'est tout ce qui reste de la première des résidences mikanales, qu'on ne visite plus aujourd'hui que pour ses temples, les plus anciens du Japon.

Passons vite. Voici au bout du village le portique de la tradition shintoïste. Il coupe de ses lignes harmonieuses l'entrée d'un parc immense, vestibule du *lucus* antique, l'asile inviolable pour tout ce qui a plumes, pattes, poil ou ailes. Les dieux ici paraissent en villégiature au milieu des grands arbres, de la verdure et des sources. Le long de la belle avenue qui conduit aux temples, des maisons de thé. Autour de chacune d'elles, un troupeau de cerfs et de biches apprivoisés au point d'en être ridicules. Les

pauvres bêtes ont perdu dans leur triste existence de basse-cour leur élégance de maintien et d'allure. Elles trottinent au-devant des visiteurs, hochant la tête de bas en haut à la façon des mendiants indigènes. La forêt est là à deux pas, avec ses fourrés épais et ses pousses savoureuses. Elles n'y vont pas, se vautrant lamentables dans la poussière du chemin, au risque de se faire écraser par les *djinrikishas* qui passent, implorant d'un regard morne une miette d'un détestable gâteau. Ce sont des moutons avec des défroques de sylvains.

Mais si l'on va plus loin, si vous dépassez cette enceinte, vous êtes bientôt dans le bois profond, rempli d'ombre et de mystère. Dans les hautes futaies dont les rameaux pressés défient les rayons du soleil, tout à coup une trouée lumineuse : c'est, au détour du chemin, une clairière inondée de clarté... et voici que les oiseaux, qu'on entendait à peine, chantent à plein gosier, comme s'ils voulaient répondre joyeusement à ce sourire de la nature majestueuse et recueillie. Au-dessus de moi, un léger bruit ; perché sur une branche, un grand singe gris me regarde. Il ronge une racine qu'il tient à deux mains ; ses yeux clignotants, curieux, semblent me dire que l'existence est bonne dans le séjour des dieux tutélaires et qu'il ne troque-

rait pas son sort contre celui des bipèdes ses cousins... Peut-être a-t-il raison... Attendons la métempsychose.

*
* *

Hâtons le pas, l'heure du déjeuner a sonné; nous sommes bien passés devant un restaurant à l'entrée du bois, mais on nous a parlé d'une charmante petite maison de thé tout en haut de la colline, avec vue superbe, et cela nous a séduits d'avance. Après une discussion entre nos traîneurs, il a été décidé que le plus pratique serait de suivre la grande avenue pour gagner notre salle à manger suspendue, et nous y courons.

C'est toujours la même chose, et c'est toujours imposant ces hautes futaies de cryptomérias, aux énormes troncs verdis et moussus, soudés parfois par groupes de trois et quatre, toujours des cascades, et la transparente lueur verte qu'entretient l'humidité de ce pays, si pluvieux, hélas !

La route est bordée d'une double et triple haie de lampadaires de pierre ou de bronze, quelques-uns hauts de trois ou quatre mètres, présents ou *ex-voto* des grands du Japon disparus.

Nous rencontrons quelques temples, et tous se ressemblent au Japon. Nous en faisons rapide-

ment le tour. Ici une prêtresse vêtue de rouge ; une coiffure blanche rappelant le nœud alsacien retombe sur ses tempes, et elle se balance pour la danse sacrée. A côté, dans une galerie rectangulaire, des centaines et des centaines de petites lanternes de bronze, pendues au plafond, quelques-unes fort bien ciselées, d'autres tombant de vétusté.

Les coureurs suent et soufflent à la montée, et nous mettons pied à terre parfois pour les soulager quand nous cahotons par trop sur les larges dalles dont le chemin est semé. Mais leur amour-propre est en jeu, et ils nous obligent à remonter.

Tout en haut, à travers les branches noires, nous apercevons un pavillon rouge et blanc flottant au bout d'un mât, enseigne de la maison de thé. Ce n'est pas trop tôt. Mais cela vaut la peine. Que nous serons bien dans ce grand jardin tout fleuri, où court, sur du sable doré, une eau claire que paraissent apprécier les poissons rouges ! Les servantes vont et viennent, actives. — « *Konitchiwa dégosarimasu* (bonjour). Mettez-vous là dans cette petite maisonnette, dont vous ouvrirez les cloisons de papier, vous serez en plein air. »

Dans la pièce, un beau tam-tam, débris d'un temple sans doute, et sur les parois de papier

nous admirons, collés à plat en guise de peinture, des éventails détachés de leur monture et semés en tous sens sur un fond neutre. Ce genre d'ornementation est commun au Japon, mais ici ce sont des peintures d'éventails de cour, sur fond d'or, vieux et de grande beauté. Il y en a une quarantaine.

— Allons, jeune *mousmé,* la carte, et sers-nous rapidement, nous sommes pressés et nous avons faim. Apporte-nous de la bière.

— *Arimassen* (il n'y en a pas).

— Ah! Du pain?

— Arimassen.

— Du poulet?

— Arimassen.

— Mais alors?

— On vous fera cuire du riz, et on va vous pêcher un poisson.

— Un poisson rouge! merci bien. Si encore c'étaient des écrevisses!

Nous nous regardons mélancoliquement. Impossible d'attendre; nous avons encore le fameux grand Bouddha à voir, et l'heure du train est proche.

Charmante, la maisonnette; mais l'ami complaisant qui nous a renseignés, aurait pu nous prévenir qu'il ne faut pas s'embarquer sans biscuit. Il n'y a qu'un parti à prendre :

retourner à la première auberge sans perdre de temps.

Les bonnes rient, l'hôtelier rit, nos coureurs rient. Allons tant mieux! Mais nous, dont l'estomac est à jeun, nous ne rions guère.

De pierre en pierre, de racine en racine, projetés à droite, à gauche, oscillant en toutes directions, nous atteignons le bas de la côte par les chemins de traverse nombreux, assourdis par les cris stridents que poussent nos hommes pour s'exciter.

L'aubergiste d'en bas fera de son mieux pour nous servir rapidement, seulement il y a beaucoup de monde, et ses petites pièces sont toutes occupées ; il ne lui reste que ce coin-ci.

Puisqu'il le faut, installons-nous en attendant mieux ; quand voici venir à nous un respectable Européen entre deux âges, culotte courte et costume de flanelle blanche, l'air très agité. Il mange une sandwich avec voracité.

— Je ne souffrirai pas, bredouille-t-il en anglais, non, je ne puis tolérer que ces dames — (car trois dames nous accompagnent) — soient aussi mal installées. Je suis bicycliste... Et d'abord quelle heure est-il? Je viens de Kobé, et personne n'a encore fait le chemin aussi rapidement que moi. Mon concurrent Baker a mis, la semaine dernière, dix-sept minutes quinze secondes de

plus à faire ce trajet. Si ces dames veulent accepter la pièce que j'occupais, le couvert est mis.

Il insiste, nous acceptons. Oh ! merveille, un poulet froid trône sur la table. Déjà la fourchette est levée... la cloison du fond glisse discrètement, et l'homme blanc apparaît.

— Mesdames, pardon, c'est moi le bicycliste ; et... — d'un geste rapide saisissant le plat, — ceci est mon poulet.

Nous nous excusons de notre méprise, fort désappointés.

Une omelette, du poisson grillé, un beefsteak aux tomates, hum hum ! du café douteux, le tout préparé, servi et absorbé en grande hâte.

Nous sortons. — L'homme en flanelle est là. « Messieurs, je suis bicycliste, veuillez accepter ma carte. » Et comme je lui tends les nôtres, il salue à plusieurs reprises. Nous remontons dans nos *djin,* et, derrière nous, l'aimable bavard répète encore : « Kobé, Nara... trajet rapide, dix-sept minutes quinze secondes... ami Baker... bicycliste. »

*
* *

Le grand Bouddha de Nara est une colossale masse de bronze vert-de-grisé, de soixante pieds de haut ; son œil seul mesure plus de quatre pieds de long. Accroupi sur un lotus autrefois

doré, il faut plusieurs minutes pour en faire le tour. Ses dimensions paraissent encore plus formidables, enfermé qu'il est dans un temple; mais la vue d'ensemble est défectueuse, car on ne peut l'examiner que de bas en haut, l'éloignement étant impossible.

Derrière lui, un dossier de bois doré et découpé, formant auréole autour de ce buste énorme et portant en bordure une sorte de chapelet circulaire de dieux et de déesses, qui, bien que d'une haute taille, paraissent petits à côté du grand Bouddha, dont ils sont les humbles satellites.

A ses côtés deux statues de bois doré de grandes dimensions, déesses à la coiffure compliquée, et, signe particulier, de très légères moustaches, trônent dans la pénombre.

Toutes ces divinités lèvent la main droite, largement ouverte, présentant la paume, le pouce et l'index se rejoignant pour commander le silence, geste caractéristique de la secte dont elles sont les idoles. Devant un gigantesque autel, de belles vieilles broderies et quelques ornements du culte, brûle-parfums, lanternes, vases sacrés, très anciens et très beaux.

Nous nous approchons pour voir de plus près, et très obligeamment le bonze gardien nous ouvre la barrière de l'autel. Nous savons ce que cela

veut dire ; l'un de nous lui remet une offrande qu'il empoche avec dextérité. En échange, il nous donne un long grimoire, énumérant sans doute toutes les vertus du temple, et... deux boîtes de poudre dentifrice. Concurrence imprévue pour les RR. PP. Bénédictins.

A signaler en sortant du temple, ce qui, à mon avis, vaut tous les Bouddha du monde (c'est pour moi la merveille de Nara), un grand lampadaire haut de trois mètres, dont la lanterne est à six pans, ornés chacun d'un motif différent, d'une pureté de dessin et d'une ciselure incomparables.

Ce lampadaire est du VIIIe siècle.

Il est peu d'œuvres nouvelles qui égalent celle-là ; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'ancien art japonnais.

En regagnant la gare, nous passons sous un arbre si vieux que ses branches, étayées de place en place, couvrent horizontalement toute la superficie d'une cour de pagode.

Un salut respectueux à ce vieillard à béquilles, ancêtre chancelant et vénéré de ces reliques millénaires, si disloquées, si irrémédiablement vermoulues qu'une secousse suffirait, semble-t-il, à les réduire en poussière... cette fin de toutes choses.

LES ÉTA.

A quelques lieues de Kobé se trouvent deux petits villages qui m'ont bien intéressé. Rien cependant ne les distingue des autres ; ils ne sont ni plus beaux ni plus laids, et c'est avec la plus parfaite indifférence qu'un voyageur les traversera. Je voulais voir leurs habitants.

Il existe au Japon toute une catégorie d'individus qui, méprisés de tous, traînent depuis des siècles, à travers la société, une vie misérable. Ce sont les Éta, dont le nombre s'élève pour tout le Japon à près de trois cent mille. Leur origine remonte, dit-on, au VIIe siècle. Ils auraient été ramenés de Corée par la fameuse impératrice Jingou.

Une autre version les fait autochtones ; on prétend même aussi, sans probabilité aucune, ai-je besoin de le dire? qu'ils sont formés des débris de la XIIIe tribu d'Israël.

Quoi qu'il en soit, c'étaient de véritables parias moins considérés que des animaux. Ceux-ci, au moins, peuvent appartenir à quelqu'un et ont droit à une certaine protection. Les métiers les plus répugnants étaient assignés à ces pauvres gens : bourreaux, équarrisseurs, etc.

Au XIe siècle, le grand Yoritomo, un vert galant comme notre roi Henri, s'arrêta un jour dans une ferme où il eut quelques bontés pour une servante. Quinze ou seize ans après, un jeune Japonais, qui lui ressemblait comme un fils, se présenta devant lui, réclamant des moyens d'existence. Yoritomo réfléchit un moment, puis : « Je te nomme *Etagachira* (chef des Éta), » lui dit-il. L'histoire est authentique. Voilà comment cette foule d'êtres déshérités dut un semblant d'organisation politique à une fille de ferme.

Le jeune *Etagachira* prit le nom de Danzaémon, et, depuis cette époque jusqu'à nos jours, sa charge et son nom ont été transmis héréditairement, de mâle en mâle. Le descendant actuel de ce bâtard est un des hommes les plus riches du Japon, seulement son autorité n'est plus que nominale depuis 1875, date à laquelle le gouvernement du Mikado donna par ordonnance aux Éta l'égalité civile. Mais la défaveur séculaire existe encore contre eux, à tel point qu'il n'y a pas plus de deux ans, un décret impérial rappelait aux Japonais l'ordonnance humanitaire de 1875, sans pour cela obtenir la disparition du préjugé, qui rend encore impossible les mariages mixtes.

Le théâtre, le roman ont exploité la situation

attristante de ces malheureux, et on entend souvent conter les aventures émouvantes de jeunes Éta, dont la naissance souille, comme une tache originelle, les dons les plus brillants de la nature.

NAGASAKI.

Si vous voulez vous approvisionner en faïences et porcelaines, et si vous désirez, mesdames, avoir à très bon compte de belles épingles à cheveux et de magnifiques montures d'éventail en écaille blonde ou brune, je vous engage fort à aller à Nagasaki. De Kobé, rien de plus facile. Quarante heures à peine de navigation pour atteindre l'île de Kiou-Siou, et encore une bonne partie du trajet se fait dans cette ravissante mer intérieure, un vrai paradis. Dans quelque temps, on voyagera plus aisément, car, à partir de Shimonoseki, un chemin de fer conduira dans le premier port où, il y a plus de deux siècles, abordèrent les Européens.

C'était la bonne époque pour les commerçants. Les Japonais, ignorant encore leur richesse argentifère, échangeaient leur or contre un poids égal du métal blanc. Mais, faciles à duper, ils n'en restaient pas moins très défiants à l'égard de ces étrangers, qu'ils regardaient aussi curieu-

sement que s'ils fussent tombés de la lune. Les Hollandais, tout cousus d'or, furent confinés dans la petite île de Décima, que vous voyez en face, reliée à la terre ferme par une jetée. Car il est bon de vous dire que nous sommes arrivés, après avoir parcouru pendant plusieurs milles un bras de mer allongé en chenal sinueux entre deux pentes boisées.

La ville est fort joliment étagée sur le flanc d'une montagne, et le premier coup d'œil est séduisant.

Le second beaucoup moins ; on se sent très vite comme isolé de toute communication ; on a l'impression de la décadence subie par cette localité, qui a dû jadis, à sa situation géographique, un développement rapide, bientôt arrêté par la création du port de Kobé, exceptionnellement placé entre Kioto et Osaka, les deux centres de consommation et de production les plus considérables du Japon. Peut-être le chemin de fer, une fois terminé, Nagasaki reprendra-t-il un peu de son ancienne animation, que son commerce actuel, alimenté surtout par la vente des charbons de Takachima, de la porcelaine et d'objets en écaille, est impuissant à faire renaître.

En moins d'une heure, on a vu toute la ville, y compris le temple d'Osouwa perché au point culminant et auquel on accède par une série

de plates-formes surmontées chacune d'un portique. Dans la cour principale, un grand cheval de bronze, la monture de Bouddha lorsqu'il plaît au dieu, la nuit venue, de faire visite aux étoiles. Un peu plus haut encore, une terrasse d'où l'œil embrasse un panorama assez étendu. Sur l'horizon, la ligne ondulée des collines qui ferment la vallée, et au-dessous, dans la baie qui s'élargit en estuaire, des îlots, grosses taches sombres dont l'épaisse végétation marbre l'eau qui les baigne de reflets moirés. Tout ce paysage est un peu triste, sauvage, et par la sévérité de ses teintes vert foncé, que la lumière elle-même ne parvient pas à égayer, évoque certains enfoncements de la côte bretonne.

A nos pieds la ville se déploie, coupée diagonalement par un torrent qu'enjambent çà et là de charmants petits ponts en dos d'âne. En face, sur le versant, un vaste cimetière.

Il vaut mieux vivre que mourir au Japon. L'agonisant est entouré de prêtres et de chantres criant à tue-tête des mélopées lugubres qu'ils accompagnent du bruit assourdissant de leurs tambourins. Il paraît qu'on écarte ainsi les mauvais esprits.

Un Japonais vivant tient peu de place. Mort, c'est dans une petite boîte rectangulaire qu'il repose, expression qui semble ironique lorsqu'on

voit la position du cadavre. Très irrévérencieusement, on désarticule bras et jambes du défunt, les genoux remontent au menton, et les coudes sont collés au corps. Sur la tombe, aussi exiguë que le cercueil, une pierre est placée perpendiculairement. Singulier spectacle que ces stèles toutes droites, pressées les unes contre les autres, comme pour une parade funèbre ! Sur quelques-unes, des caractères gravés en rouge, consacrant le souvenir des veuves restées, jusqu'à la mort, fidèles à leurs maris ; acte particulièrement méritoire dans un pays où le mariage n'est qu'une formalité de peu d'importance.

La crémation est pratiquée au Japon. Le corps est étendu sur un bûcher, en plein air, et les amateurs d'exhibitions écœurantes ont de quoi satisfaire amplement leur curiosité.

Une particularité dont j'ai été témoin ici. Sur la tombe, lorsque toutes les cérémonies sont terminées, des cages pleines de tourterelles, de pigeons, d'oiseaux de toutes espèces sont apportées et subitement ouvertes. Est-ce la bonne action qui doit ouvrir au mort les portes du ciel ? Est-ce une pratique allégorique indiquant que l'âme quitte sa prison charnelle comme les oiseaux leur cage ?

YOKOHAMA. — SES ENVIRONS.

Yokohama n'était, il y a quinze ans, qu'une bourgade, faubourg maritime de Tokio, que fréquentaient seulement quelques *cargo-boats*. Aujourd'hui, c'est une grande ville qu'au premier aspect on croirait complètement européenne, un port de premier ordre dont la rade ne désemplit pas : bâtiments de guerre de toutes les nations, steamers venus des quatre coins du monde, chaloupes sans cesse en mouvement, une nuée de barques de pêche dont les voiles marquent d'autant de points blancs la ligne de l'horizon.

Sur le quai, de nombreuses constructions précédées de jardins, maisons de commerce, consulats étrangers, agences de compagnies maritimes, douanes, postes et télégraphes, préfecture, etc.

Plus loin s'étend le quartier japonais, vaste agglomération de maisonnettes en bois, coupés en demi-cercle, dans toute sa largeur, par un canal qui se divise au nord en deux branches, dont l'une rejoint la rade, et l'autre, du côté opposé, aboutit à la mer par une large trouée à travers la montagne. Çà et là, au milieu de cette multitude de cases, des bâtiments aux murs épais, solidement maçonnés et recouverts de

plaques métalliques, *godowns* incombustibles où chaque soir sont emmagasinés les objets de quelque valeur, précaution indispensable dans un pays où les incendies éclatent à tout instant, dévorant par centaines les maisons, d'ailleurs rapidement reconstruites.

A droite et à gauche, sur la colline où nichaient autrefois lièvres et faisans, aussi loin que la vue peut s'étendre, d'élégantes villas s'étagent, disparaissant à moitié au milieu de grands arbres.

Yokohama est avant tout une ville d'affaires où chacun joue des coudes, s'ingéniant de son mieux à faire fortune. La colonie étrangère se compose de 700 Anglais, 250 Américains, 200 Allemands, 120 Français, 60 Portugais, 50 Suisses, 40 Hollandais et d'une centaine de sujets autrichiens, suédois, danois, italiens, belges et espagnols.

La population flottante française est assez nombreuse depuis trois ans environ, c'est-à-dire depuis l'installation d'un *sanatorium* français, où les fonctionnaires, officiers et colons de nos possessions indo-chinoises, viennent se reposer de la fatigue causée par un climat débilitant.

Il y a majorité de célibataires ; il faut s'en prendre aux Japonaises. Pas beaucoup de distractions : tous les jours le club ; la chasse

pendant six mois; quelques bals l'hiver; le théâtre de temps à autre, lorsqu'une malheureuse troupe de passage vient s'échouer ici, et, deux fois par an, sur une piste merveilleusement située au fond du golfe qu'elle domine, les courses. C'est la grosse passion de la population cosmopolite de Yokohama. On en parle quatre mois à l'avance et autant après. Les chevaux, en général, à part les croisés d'arabes, sont lourds, sans élégance, gâtés de bonne heure par leurs jockeys japonais qui leur font en peu de temps une bouche insensible... Qu'importe! pendant trois jours consécutifs, de midi à six heures du soir, ces pauvres quadrupèdes arpentent, sous la cravache et l'éperon, la pelouse verdoyante. On crie fort, on joue gros, on boit ferme surtout, et on améliore ainsi la race chevaline. C'est charmant.

J'allais oublier la traditionnelle promenade de *Mississipi*, qui fait le tour de la colline et longe, sur un côté, par un chemin en corniche une baie ravissante pleine, au premier rayon de soleil, d'une foule de petits bateaux que la moindre brise met en mouvement.

Par un temps clair, on aperçoit dans le lointain, dominant la contrée à cinquante lieues à la ronde, *Fuji-Sama* (Monseigneur le Fuji), l'accessoire indispensable de tout paysage japo-

nais. Lorsqu'en hiver, au saut du lit, vous voyez distinctement sa crête neigeuse, réjouissez-vous, homme vertueux qui contemplez l'aurore ! Il fera beau certainement, et *Otento-Sama* (le soleil), vous éclairera tout le jour de sa chaude lumière.

Mais si, en été, les contours de cet immense baromètre vous apparaissent, gardez-vous de sortir sans votre parapluie.

*
* *

Le premier soin d'un touriste, à peine débarqué, est de visiter les magasins, les fameux bibelots du Japon : bronzes, porcelaines, faïences, *netzké* (morceaux de bois et d'ivoire sculptés), laques, meubles incrustés, broderies, etc. On n'a que l'embarras du choix. Tout un quartier, à droite du débarcadère, sur la route qui conduit à la gare, le *Honchodori* étale ses boutiques regorgeant de curiosités plus ou moins curieuses, d'un bon marché surprenant ou d'une cherté extravagante.

Voici le manuel du parfait acheteur : ne pas s'arrêter au rez-de-chaussée ; jeter un rapide coup d'œil sur l'étalage et, d'un pas assuré, gravir l'escalier ou plutôt l'échelle invariablement fixée au fond du magasin.

On monte ainsi non seulement à l'unique étage de la maison, mais dans l'estime du mar-

chand, dont le regard investigateur vous épie à la dérobée, ce qui signifie : « Ce monsieur est-il un *gobeur* ou un connaisseur ? » Or vous n'êtes point un gobeur, n'est-ce pas ? Eh bien, ne fixez pas le premier objet qui vous plaît ; abstenez-vous aussi bien de moues dédaigneuses que d'exclamations admiratives. Furetez dans tous les coins, examinant au jour, avec attention, les émaux des *satzumas*, frappant du doigt sur les bronzes et les porcelaines et, après un instant de ce manège qui, si futile qu'il soit, vous donne un petit air expérimenté : *Kore, ikoura ?* (ceci combien ?) Et vous désignez négligemment ce qui vous tente.

Que le marchand réponde 30 yen ou 30 sen, écriez-vous aussitôt : *So deska !* Au Japon, *so deska* se place à tout propos.

C'est une locution qui exprime l'étonnement à ses divers degrés, le doute poli, l'approbation sans réserve, la joie d'apprendre une bonne nouvelle, la douleur d'en apprendre une mauvaise ; mais, bien entendu, il faut, suivant le cas, varier l'intonation. Lorsqu'on marchande, cela veut dire : « Dieu, que c'est cher ! » Et carrément vous offrez le quart du prix qui vous est demandé. Naturellement le boutiquier éclate de rire, *So deska !* « pour ce que rire est le propre du Japonais ». Vous en faites autant, et votre hilarité

calmée, vous renouvelez froidement vos offres. Au besoin allez jusqu'au tiers du prix total, mais pas plus loin ; vous serez encore volé d'un bon dixième.

Cette recette n'est applicable dans toute sa rigueur ni aux très grands magasins bien achalandés qui ont des prix élevés qu'une clientèle moutonnière a rendus fixes, ni aux petits brocanteurs se contentant d'un bénéfice modeste.

L'époque la plus favorable pour bibeloter à bon compte est la dernière quinzaine de décembre. A ce moment, les Japonais font, comme nous, leur inventaire de fin d'année, qui, pour eux, prend souvent les proportions d'une liquidation générale. Il leur faut de l'argent, — n'en fût-il plus au monde, — pour fêter dignement le nouvel an par quinze jours de plaisirs sans mélange. Et des *godowns* à triple armature de fer sortent les chefs-d'œuvre des temps passés : broderies admirables, somptueux ornements de sanctuaires, bronzes superbes, laques d'or indélébiles, lames de sabre d'une trempe incomparable...

*
* *

Voici quelques indications tirées d'un journal anglais à l'usage des personnes désireuses d'apprendre le japonais en une leçon :

Arimass veut tout dire dans le sens affirmatif.

Arimassen, tout également dans le sens négatif.

Wakarimass signifie « comprendre » dans ses diverses acceptions de modes, de temps et de personnes. C'est une conjugaison complète en un seul mot.

Wakarimassen est le contraire de *Wakarimass.*

Dekimass indique la possibilité d'action au passé, présent et futur. On peut l'employer en tout et pour tout. C'est aussi une conjugaison complète applicable à toutes choses et à toutes personnes (y compris celui ou celle qui parle).

Dekimassen est l'opposé de *Dekimass.*

Ka est une exclamation interrogative qui peut être ajoutée à n'importe quel mot.

Anoné est une locution adverbiale qu'on peut jeter à tort et à travers dans la conversation.

Avec ce vocabulaire, vous pouvez aborder tous les sujets de conversations. Il est bon ton de s'écrier de temps à autre, lorsqu'on écoute : *hié* (long), *hai* (medium) ou *ha* (bref), qui expriment indifféremment la surprise, l'approbation, la sympathie, l'attention soutenue, et en résumé toute la gamme des sentiments, si l'on a soin de lancer ces interjections sur des tons différents (le mode mineur étant préférable), avec des expressions faciales variées et bien appropriées à la mimique de votre interlocuteur.

*
* *

Le grand hôtel de Yokohama, qui se trouve au coin du quai sans pour cela craindre de concurrence, est le vaste caravansérail où passent, d'un bout de l'année à l'autre, les *globe-trotters* de tout poil et de toute nationalité. Fondé il y a quelques années par trois Français, n'ayant pour capital que leur activité et leur esprit de conduite, cet établissement a fait rapidement la fortune de ses propriétaires.

Il est actuellement entre les mains d'une société américaine et continue à prospérer, offrant à ses pensionnaires d'un jour ou de six mois une hospitalité assez confortable et pas trop coûteuse.

L'Oriental-Hôtel, que je me permets de recommander aux touristes portés sur leur bouche, est tenu par un Français, l'un des meilleurs cuisiniers d'Extrême-Orient.

N'oublions pas trois autres restaurants français, d'importance moindre il est vrai (restaurants Sardaigne, Balmès et Guidon), mais qui ne demandent qu'à grandir et sont en bon chemin.

La chasse, ici, ne présente pas grand attrait. Pour les Européens, elle dure d'octobre en avril, et pour les Japonais toute l'année. En revanche, les premiers sont obligés de prendre un permis

de dix piastres, de ne chasser que dans un périmètre de dix lieues, près des villes ouvertes, et de n'employer que le fusil. Les indigènes n'observent aucunes limites, aucune saison et ne subissent aucune prohibition d'engins. Les braconniers de profession sont, au contraire, privilégiés ; ils ne payent qu'un droit très restreint (une piastre pour l'année entière), moyennant quoi ils peuvent prendre au filet les cailles et les petits oiseaux, détruire les couvées de faisans et les portées de lièvres.

Si encore il y avait du gibier dans ce fameux périmètre ! Mais non. Rien en plaine, sauf quelques cailles et bécassines, et, dans les bois, dans la brousse qui recouvre les montagnes, des faisans et des lièvres que les colleteurs poursuivent avec acharnement. Quant aux cerfs, chevreuils et sangliers, ils se sont prudemment esquivés à plus de dix lieues, et les ours, les seuls grands fauves du Japon, vivent paisiblement au fond des forêts de l'île Yezo, habitués qu'ils sont à ce qu'on vende leur peau avant de les avoir tués.

Mais si, au point de vue purement cynégétique, la promenade par monts et par vaux est pleine de déceptions, que de compensations elle donne aux porteurs de fusil de la plaine Saint-Denis, assez nombreux ici, qui ne voient dans la chasse

qu'un prétexte à déambulations apéritives! Que de charmantes excursions dans ce pays qui, partout, a l'aspect d'un immense parc accidenté dont les vallées sont autant de jardins habités !

Malheureusement (toute médaille a son revers), la campagne japonaise, dans les endroits cultivés, sent bien mauvais. Certes, « faut de l'engrais », comme dit un personnage de Labiche, mais vraiment les Japonais en abusent.

O vous qui cheminez par les sentiers fleuris, à cette heure crépusculaire d'un charme si pénétrant, où les choses extérieures apparaissent doucement estompées dans les premières ombres de la nuit, où de la nature assoupie s'élèvent ces mille bruits indéfinissables « dont la légende a fait des voix », ayez sur vous un flacon de sels anglais !

KODZOU. — ODAWARA. — ATAMI. LES SOLFATARES D'ODJIGOKOU. — HAKONE

Mars.

Si, de passage à Yokohama, vous avez peu d'argent et trois jours à dépenser, faites comme moi la semaine dernière. Une heure et demie de chemin de fer, et nous sommes à Kodzou, sur le bord de la mer. Là, par une belle route lon-

geant la plage, un petit tramway, que traînent deux chevaux pas trop poussifs, nous conduit en une heure, mon compagnon et moi, à Odawara, importante localité au delà de laquelle il est impossible aux étrangers de circuler sans passeport. Bien entendu, nous n'avons pour tout bagage qu'un sac contenant un vêtement et des chaussures de rechange. Peu de provisions de bouche dont je conseille aux Européens de ne pas trop s'embarrasser en voyage.

Il n'est pas un village où l'on ne trouve dans une *tchaya*, d'une propreté exquise, du riz excellent, des œufs, du poisson, des poulets et du thé, le tout servi par une fille jeune et fraîche, parfois jolie, toujours avenante et attentionnée. En guise de fourchettes, des baguettes en bois blanc qu'on vous apporte soigneusement entourées d'un papier colorié où sont écrits des souhaits de bienvenue.

Vous devinez qu'en ce moment je picote dans cinq ou six bols et soucoupes. Mon habileté à me servir des baguettes me vaut un compliment de la domestique, qui, accroupie, me regarde curieusement. Mon compagnon est jaloux de mes lauriers :

— Vous oubliez, me dit-il, une chose essentielle. Les Japonais de distinction ne manquent jamais, lorsqu'ils s'installent dans un hôtel, de

donner à la servante, comme une sorte de denier à Dieu, une pièce de deux sen enveloppée dans un morceau de papier. Et pas de la main à la main. On place négligemment près d'elle le papier en question qu'elle ne doit même pas regarder. Tenez, comme ceci.

Et ce disant, il pousse doucement vers la servante impassible ses deux sen dûment empaquetés.

— En effet, elle ne regarde pas. Elle paraît même n'avoir pas remarqué votre manège.

— Pardon, pardon, elle a parfaitement vu ; mais, je vous le répète, il lui est interdit de regarder : c'est un principe. En se levant, elle ramassera le petit paquet tout naturellement, comme s'il était tombé de sa manche. Oh ! je connais les usages.

La fille se lève sans rien ramasser : « Eh ! lui crie, mon ami, prends donc, c'est pour toi ; tu sais bien, les deux sen. » Elle s'arrête, surprise, réfléchissant, puis, tout à coup, fait entendre son exclamation habituelle : « Eh ! eh ! » Elle a compris et s'en va vite, à petits pas, les pieds en dedans, avec cette démarche disgracieuse des Japonaises qui les fait si bien ressembler, de dos, au volatile sauveur du Capitole.

Mon camarade triomphe... pas longtemps, car, cinq minutes après, la domestique, d'un air

très satisfait, lui rapporte... deux sous de papier.

*
* *

Il est une heure. Le chemin prend immédiatement, au sortir d'Odawara, le bord de la mer qu'il suit en corniche presque constamment. Le coup d'œil est ravissant. Le ciel assombri tout d'abord s'est éclairci. Il fait chaud et, débarrassés de nos paletots, nous arpentons ferme, suivi par nos *jinrikisha*. A certains endroits, la route contourne le rocher à pic sur la mer ; derrière nous, la côte se développe capricieusement découpée. Voici la baie de Kamakoura, l'ancienne capitale du Chogoun Yoritomo et dont il ne reste plus que quelques temples et l'énorme statue du Daiboutsou ; la presqu'île d'Enochima, remarquable par ses grottes profondes, où la mer, à marée haute, s'engouffre avec un bruit de tempête ; là-bas s'avance la pointe de Misaki nous cachant la rade de Yokohama et en face Oshima, le volcan toujours en ignition avec son lourd panache de fumée, si épaisse, si compacte que la brise du large semble avoir peine à la dissiper.

Le temps se couvre... quelques gouttes de pluie, vite en voiture. Une demi-heure après, c'est sous une ondée que nous entrons à Atami-les-Bains. Il y a bien un hôtel tenu à l'euro-

péenne, mais nos *kouromaya* se gardent de nous y conduire. Ils nous mènent au grand trot dans une *tchaya*. En arrivant ils crient : « Voici des étrangers qui aiment la nourriture japonaise ! » Mon compagnon proteste : « Mais je n'aime pas du tout leur infâme *tabero* (nourriture). Allons ailleurs ! »

Grande émotion dans l'hôtel, où l'on tient à nous garder ; on promet de nous servir un dîner succulent. Puisque nous y sommes, autant rester. Une nuit est bientôt passée. Oui, mais nous avons une faim... Que va-t-on nous donner ? Le hasard est généralement fort mauvais cuisinier. Voyons : *tamango* (des œufs), *sakana* (du poisson), *pan* (du pain) ?

— *Arimas, arimas* (il y en a), répond notre hôtesse, une vieille, vieille femme, très attentive.

— Bifteck ? Consternation générale. On ne nous comprend pas. Bifteck n'est pas connu ; mais chateaubriand ? Pas davantage. Triste. Faites donc de la littérature !

Mon camarade se met à quatre pattes et beugle. On le regarde avec stupéfaction : « Ah ! ils ne comprennent pas le bœuf ; peut-être devineront-ils le mouton. »

— Bééé ! Et il bêle d'une façon lamentable. Pour le coup, les gens de l'hôtel le croient com-

plètement fou. Patron, patronne, enfants, domestiques, tout le personnel est là, très impressionné.

« Récapitulons : ils n'ont pas de bœuf ni de mouton, c'est certain, sans cela ils eussent compris, car j'imite assez bien les cris d'animaux... Ah ! peut-être ont-ils des poulets ? Kokoriko ! » Cette fois un éclat de rire formidable accueille son imitation, et tous répètent enchantés : « Kokoriko ! » — Nous aurons un poulet.

Rien à voir à Atami, à part la grande source thermale qui est juste à côté de notre hôtel, dans une cour entourée de grilles et d'où, nuit et jour, s'élève un tourbillon de vapeur. Toutes les heures, la poussée se produit et, dans l'étroite excavation solidement maçonnée, l'eau bouillante jaillit horizontalement avec un grondement effroyable.

Beaucoup de malades ici, atteints d'angines et de rhumatismes. On vient pour s'y soigner et on ne s'y amuse pas. Le Japon n'est pas encore dans le mouvement.

Quel dîner on vient de nous servir ! Ni japonais, ni européen. C'est toujours ce qui arrive lorsqu'on demande aux indigènes autre chose que ce qu'ils savent faire. Le poisson n'est pas mauvais, le kokoriko serait passable sans une certaine sauce blanche... Nos grimaces ont navré

notre hôtelier, qui comptait évidemment sur cet inqualifiable ragoût pour se concilier nos bonnes grâces. Je me rattrape sur les œufs durs et le riz cuit à l'étouffée.

Notre voisin de chambre, séparé de nous par la mince cloison du *karakami,* tousse à rendre l'âme. C'est un Japonais fort bien, un lettré sans doute, car il est entouré de livres et, le pinceau à la main, noircit de signes cabalistiques de longues feuilles de papier. Je lui ai déjà offert un cigare pour son angine; je lui fais porter un verre de champagne pour continuer cette cure d'un nouveau genre qui, d'ailleurs, paraît être de son goût.

A son tour il nous invite à passer la soirée sur ses *tatami,* exprimant le regret de ne pouvoir, dans une station de malades, nous procurer quelques distractions, des danses de *guecha,* par exemple, le *nec plus ultra* des plaisirs japonais. Il nous propose de jouer aux cartes. Volontiers. Mais quel drôle de jeu est-ce cela? De toutes petites cartes coloriées représentant des fleurs de cerisier, des touffes de bambous, des chrysanthèmes, des lotus, etc. C'est le piquet des végétaux, pas plus sot que nos trèfles, nos cœurs et nos carreaux.

Cinq heures du matin. — Une tasse de lait,

excellent, ma foi ! et nous sommes lestés. En route. Les gens de service sont à la porte, rangés sur une seule ligne, se livrant à des exercices d'assouplissement qui sont la bonne moitié de l'éducation japonaise, révérences réitérées accompagnées de multiples *sayônara* (au revoir).

Plus de *jinrikisha*. C'est à pied, *pedibus comme jadis,* disait un latiniste de mes amis, qu'il faut gravir l'étroit sentier qui serpente à travers les rizières s'étageant sur le flanc de la montagne, terrains péniblement gagnés sur la brousse et conservés, au prix de quels soins ! par les pauvres habitants du village, dont les ressources ne se composent que des poissons qu'ils prennent et des maigres profits de la saison balnéaire.

Le chemin est pittoresque ; ici il sillonne de hautes herbes et plus loin s'enfonce sous bois ; mais quelle pente ! Voici deux grandes heures que nous marchons ; nous sommes essoufflés et regrettons amèrement de ne pas appartenir momentanément à l'espèce des quadrupèdes si bien outillée pour les ascensions. Le plus dur est fait maintenant. Nous avons franchi les pics les plus élevés. Tout à l'heure Atami nous apparaissait assez nettement, presque sous nos pieds, au fond de la baie, avec ses maisonnettes entassées, comme des jouets d'enfant. Nous sommes

maintenant dans la brume épaisse et pénétrante. Brr... marchons vite. Un temple! Oh! le pauvre! Son entretien ne doit pas coûter cher aux fidèles ; masure délabrée où les dieux de pierre, couverts de taches de moisissure, ont un aspect souffreteux qui fait peine à voir. A l'entrée, près du portique vermoulu, la case du gardien enfumée, sordide ; mais, dans l'unique chambre de ce réduit, sur la terre battue, deux fillettes de huit à douze ans, les manches retroussées, frappent à grands coups de maillet dans un large mortier à décortiquer. Avec leurs joues roses et leurs yeux vifs, elles sont charmantes, ces petites, et leur rire, qui sonne gaiement, met un rayon de joie et de bonheur dans cette chaumière misérable. Nous les remplaçons au mortier, très maladroitement d'ailleurs, à la grande jubilation de toute la famille, que nous inondons de gros sous.

Le brouillard augmente. Nous marchons sous bois ; les branches, chargées de rosée, nous arrosent de la tête aux pieds.

Ah! respirons. Nous sommes sur le plateau. On n'y voit pas à vingt mètres. Le chemin passe près d'un poteau sur lequel, amère ironie, nous lisons ceci en anglais : « Il n'existe pas de point de vue plus magnifique que celui-ci ; du haut de cette montagne le touriste émerveillé con-

temple dix provinces ! » Va-t'en voir s'ils viennent ! Au-dessous de cette apologie dérisoire un crayon indigné a tracé, en bon français, ces deux mots d'énergique protestation : « Quelle blague ! »

Nous suivons la crête des montagnes que recouvre une herbe drue et serrée. En apparence, ce sont là de superbes pâturages : impossible cependant d'y conduire le bétail. Ce magnifique tapis vert cache des touffes de bambous nains qui perforent impitoyablement les intestins des ruminants.

Depuis une demi-heure nous avons quitté la région des brouillards ; mais le ciel reste menaçant. Sur la gauche, entre deux collines, j'aperçois la base du Fujiyama. Nous ne verrons que cela. Il faudrait un grand coup de vent pour balayer les brumes qui étendent sur les sommets leur capuchon noir. Pas un souffle, hélas !

Mais, je ne me trompe pas, là-bas, ce point brillant, c'est le lac d'Hakone. Mon compagnon l'a vu aussi : comme le cheval qui sent l'écurie, il allonge le pas et m'a bientôt distancé. J'admire son allure, et je l'admirerais encore si, un instant après, je ne l'avais trouvé étendu tout de son long, à l'hôtel, ouvrant un œil et soupirant d'une voix faible :

— Ah ! je suis mort !

— [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— C'est sans doute parce qu'il pleut souvent ici?

— Oh! non, la pluie n'y tombe pas très souvent; dix mois sur douze, tout au plus.

Nous sommes sans doute dans la mauvaise période, car en ce moment une ondée diluvienne nous masque le paysage, ce qui n'empêche pas l'hôtelier de m'apporter très sérieusement une jumelle.

Adieu ma promenade dans les environs, qu'on dit jolis. Je reviendrai un jour de soleil.

Une accalmie... Pas de temps à perdre si nous voulons être ce soir à Mianochita.

Une heure pour traverser dans toute sa longueur le lac dominé des deux côtés par des collines dont une, très boisée, avec ses grands arbres, ses lianes entrelacées et ses fourrés profonds, donne à ce coin un aspect particulièrement agreste. — Une demi-heure de montée par un chemin en pente douce et nous atteignons un endroit maussade et sombre : quelques cases groupées dans un petit espace ; sous un hangar une piscine rectangulaire où s'ébattent hommes, femmes et enfants. C'est Odjigokou, station de bains sulfureux. Cela se sent du reste. A l'instant où nous passons, une Japonaise sort du bain... vieille et maigre. Dirai-je qu'elle est nue? Hélas ! à celle-là les dieux refuseraient sûrement le pouvoir de nous changer en cerfs. Faible compensation pour un pareil spectacle.

L'odeur de soufre devient plus forte. Nous approchons des solfatares. Le petit bois que traverse le sentier est charmant, mais les émanations d'acide sulfhydrique qui l'emplissent ne me donnent pas l'envie de m'y attarder. Encore cent mètres et nous voici dans une clairière. Du sol calciné, convulsé, jauni s'échappent des vapeurs d'un gris sale. Sur une superficie de deux cents mètres carrés la végétation a disparu. Çà et là quelques arbres tordus, morts, renversés, les racines en l'air. C'est une plaque de

lèpre sur un corps robuste, car tout autour la vie végétale s'épanouit. Il semble même que les arbres soient ici plus verts, plus touffus qu'ailleurs ; ils poussent, vigoureux, comme pressés de jouir d'une existence qui leur sera bientôt ravie.

Trois fois les solfatares coupent notre route en plein bois ; la tache hideuse reparaît de plus en plus grande, avec ses vapeurs empestées et son aspect horrible. Finis les chants d'oiseaux, finis les bourdonnements d'insectes, les refrains stridents des cigales et les vols de libellules. Un profond silence, effrayant et vraiment sépulcral. Le ciel est sombre, chargé de gros nuages plombés ; il ajoute une impression lugubre à la tristesse et à la désolation de ce lieu maudit.

La dernière solfatare a une étendue considérable ; elle couvre tout un versant de la colline que nous venons de gravir. Le vent s'est levé et nous jette en pleine figure, par bouffées, les exhalaisons nauséabondes du sol. Sous nos pieds, à cinquante centimètres à peine, le grondement des eaux en ébullition.

Brusquement la vallée se creuse. A travers les roches si jaunes qu'on les prendrait pour des blocs de soufre, l'eau s'est frayé un passage et dévale, toute blanche, dans le fond d'un ravin.

— Prenez garde ! me dit mon guide, qui

mériterait d'être de Tarascon, ne vous écartez pas du sentier. Cette solfatare a déjà englouti deux touristes imprudents et le pied d'une Anglaise. »

Deux touristes, passe encore, mais un pied d'Anglaise !...

Encore une heure et demie de marche par un joli chemin qui zigzague le long de coteaux verdoyants et, faits comme des voleurs, nous arrivons à Mianochita, où, dans un magnifique hôtel à l'instar de Paris (superbe, l'entrée de l'instar !), nous attendent bon souper et bon gîte.

UNE FÊTE POPULAIRE A YOKOHAMA.
KAMAKOURA.
L'ILE SACRÉE D'ENOCHIMA.

Septembre.

Grande fête, ce soir, dans le faubourg de *Bachamichi*, la « foire aux puces », comme l'appellent nos compatriotes. La rue des théâtres et toutes les ruelles adjacentes sont garnies de lanternes rondes ou carrées, surmontées pour la plupart de parasols. A chaque carrefour un char illuminé, orné à profusion de fleurs artificielles blanches et rouges. Au sommet du véhicule se dresse un mannequin colorié représen-

tant un guerrier à l'air pas commode. Deux tambourinaires et un flûtiste font, sur la plate-forme, un tapage du diable, tandis que, derrière eux, un danseur, le visage couvert d'un masque horrible, se démène et se contorsionne de la plus étrange manière. Ou bien sur les planches d'un théâtre en plein vent ce sont deux mimes, grimés à faire peur, simulant une bataille comique.

Une foule énorme remplit le quartier. De temps à autre une poussée se produit. C'est un groupe de Japonais marchant très vite et vociférant; ils portent sur leurs épaules trois ou quatre bonbonnes de *saké*. Tout ce monde est ivre ou le sera dans un instant. Que ces Japonais sentent mauvais! Odeur de géranium, affirme le poète anglais Edwin Arnold que le Japon a séduit.

L'idée m'est venue ce matin de pousser jusqu'à Kamakoura (trente minutes de chemin de fer), voir un *matsouri* (fête religieuse). Ce sera superbe, me dit-on. Me voici installé avec un ami dans une *tchaya* voisine du temple. Nous avons apporté des provisions de bouche que nous attaquons avec vigueur. Prélude indispensable d'une pieuse cérémonie. La fête est à deux heures. Nous ne sommes pas pressés; notre table est dressée sous une tonnelle, le ciel

est bleu, le soleil éclatant, et une petite brise fraîche agite le sommet des arbres... Si nous allions voir la procession?

Dans la grande avenue de cryptomérias et autour des temples, beaucoup de Japonais et de Japonaises, le parasol ouvert et le nez en l'air. Je m'approche... Quelle mystification! de vilains tabernacles délabrés, quelques oripeaux fanés et salis et de sordides figurants. Fuyons cette mascarade sacrilège et rendons-nous aux courses qui s'organisent tout près d'ici. La piste — un cercle dont on trouverait facilement la quadrature — contourne tant bien que mal un marais plein de lotus étalant leurs larges feuilles en forme de coupe. Une petite tribune, si l'on peut appeler ainsi un velum d'un mètre tendu horizontalement sur quatre piquets, est dressée sur l'un des côtés. Un vieillard à longue barbe s'y tient assis, un parasol d'une main et dans l'autre un éventail qu'il agite d'un mouvement automatique. A distance respectueuse un groupe d'hommes et de femmes, sa suite. C'est l'ancien *daïmio* de la province, un très grand seigneur..... autrefois. De tous ses privilèges, le dernier qui lui reste est de présider aux réjouissances publiques. Le digne homme paraît satisfait et n'en demande pas davantage. Peu à peu, très lentement, — on n'est jamais pressé

au Japon, — les curieux arrivent et s'entassent sur la digue qui surplombe le champ de courses. Sur la piste toujours rien; pas la queue d'un cheval, et il est quatre heures. Le vieux *daïmio,* impassible, continue à s'éventer sans manifester la moindre impatience. Ah! ah!... des chevaux. Quelles drôles de courses! Ces nobles coursiers, qui viennent de quitter le bât et vont le reprendre tout à l'heure, partent ou ne partent pas au signal, galopent ou trottent indifféremment. A tout coup l'on gagne, même ceux qui perdent; pas grand'chose d'ailleurs, une pièce d'étoffe de quelques sous ou un verre de *saké*. Tous ces sportsmen improvisés sont enchantés, rient et s'amusent mieux que leurs collègues de Longchamp. Et je vous prie de croire que le pari mutuel ne leur cause aucune préoccupation.

Le soir, feu d'artifice dans un terrain vague. Cela consiste à faire partir tous les quarts d'heure une bombe ou une fusée. La foule applaudit, au comble de la joie. Dans une maisonnette, à vingt pas de la nôtre, des Japonais sont en fête; mais ce sont des gens de la ville, ceux-là, de beaux messieurs en jaquette et chapeau melon. Ils sont assis sur des chaises et applaudissent, eux aussi, deux *guecha* qui, après dix minutes de danse, viennent à leur tour s'asseoir à l'européenne, les pauvres filles, alors qu'elles ne demande-

raient qu'à s'accroupir commodément sur leurs talons.

*
* *

Vous ai-je jamais parlé du Daïboutsou de Kamakoura? C'est, dans un cadre de vertes collines, un immense bonhomme en bronze accroupi comme toujours sur une tige de lotus. Pourquoi cette posture invariable? Les canonistes vous répondent que, d'essence divine, Bouddha daigna cependant naître et vivre dans la fange humaine, comme le lotus, la plus belle des fleurs, pousse et s'épanouit dans la vase des marais.

Sur le dieu grimpent irrévérencieusement les visiteurs pour s'y faire photographier par le bonze de service. Il va sans dire que j'ai fait comme tout le monde, et c'est à califourchon sur le pouce du dieu que m'a saisi l'émule de Nadar.

Je voudrais recommencer que ce serait impossible, au moins dans cette pose. On a interdit au public l'ascension des pouces sacrés. Pourquoi? Personne n'en sait rien, pas même le prêtre-photographe. Malgré tout, le Daïboutsou est assez bon enfant. S'il ne permet plus qu'on lui mange dans la main, il tolère encore qu'on lui monte sur le dos. Et puisque me voici sur son

épaule, laissez-moi vous dire que sa tête est fort belle et d'une admirable sérénité. Je vous épargne les tirades habituelles, profondes et mélancoliques, chères aux excursionnistes affligés d'un foie trop gros. Le *nirvâna* n'a rien qui me tente. Comme la nature, notre mère, j'ai l'horreur du vide : je pense que souffrir, c'est vivre encore, et plutôt que de m'engager à la suite de ceux qui mettent le suprême bonheur dans l'insensibilité, je préfère vous annoncer que la statue en question est haute de dix-sept mètres, large à proportion, et que le seigneur Bouddha, à qui je tire ma révérence, est âgé de six cents quarante ans.

Il y a quelques années, les Américains (ce nouveau monde est sans pitié) ont voulu l'acheter. Mais comment transporter cette masse? Ils renoncèrent à leur projet. Le bibelot était trop lourd, dit-on. Pour moi, je crois que le Daïboutsou a refusé de se laisser enlever.

Il y a eu miracle, tout simplement.

Ce n'est pas le premier, d'ailleurs. Le dieu était autrefois dans un temple qu'à deux reprises un raz de marée détruisit de fond en comble. Bouddha est resté immuable, défiant la fureur des flots. Évidemment, il voulait être en plein air ; aussi n'a-t-on pas reconstruit l'édifice.

*
* *

Enochima, c'est la sainte demeure de la déesse Benten, la Minerve de la mythologie japonaise, qui, le jour, s'enferme dans une grotte et passe ses nuits à courir les mers. C'est une bonne déesse, protectrice souveraine des arts, qui charme la terre et l'onde des accords de sa lyre... La tempête mugit, la vague monte et se brise ! Mais au milieu de l'infernal vacarme, dans cet instant de silence où les éléments déchaînés semblent reprendre haleine pour hurler plus fort, n'avez-vous pas entendu un mélodieux soupir si léger, si léger qu'on dirait le souffle d'un enfant qui s'endort ? Soudain un calme profond succède à l'orage, et sur la mer apaisée, à la douce lueur des étoiles, glisse une blanche apparition. Sous ses pieds un long serpent se déroule à la surface des eaux, une harmonie divine l'enveloppe et, de toutes parts, les monstres marins accourent pour lui faire cortège...

Tantôt île ou presqu'île, Enochima dessine sur l'horizon ardoisé sa croupe de chien couché, le museau tourné vers la terre. De loin, les épais maquis qui courent sur son échine osseuse lui font une toison noire que borde, à hauteur des lames, la frange déchiquetée de

ses rochers roux. Nous approchons. Les détails apparaissent : crevasses, grottes, fissures, brisants à fleur d'eau, roches éparpillées sur lesquelles nos bateliers nous jettent sans façon, sous prétexte de nous débarquer. Il faut maintenant gravir et contourner ces mamelons, contreforts en pierre luisante; les pieds des fidèles ont bien tracé une espèce de chemin, mais, pour y battre des entrechats, je ne le recommande à personne. Une passerelle branlante me conduit à un large tunnel qui s'enfonce dans l'île. Au-dessous de moi, la mer verte et limpide sur des roches d'une couleur violacée. Le couloir devient grotte, et tout au fond j'aperçois un sanctuaire d'aspect misérable. La déesse Benten aime la simplicité. A côté, une source d'eau douce jaillit, paraissant sortir de la mer. Encore deux pas, l'obscurité est complète, et c'est, porteur d'un affreux lumignon décroché de l'autel, que je m'engage, courbé, dans un corridor bas et suintant, long boyau qui me mène jusqu'à l'extrémité de l'île. Ma chandelle s'éteint subitement et, dans la nuit, il me semble que, par une fissure de la paroi, pénètre un peu de clarté. J'en fais la remarque à mon guide qui me répond avec placidité : « C'est la lumière du jour. Par un temps très clair, vous pourriez voir le *Fudjiyama.* » Farceur!

Voici des divinités indiennes à jambes et bras multiples, un gros serpent de pierre péniblement enroulé, des sculptures bizarres à même le roc. Un deuxième autel... C'est ici qu'à la pointe du jour la déesse, fatiguée de ses pérégrinations nocturnes, attachait sa barque insubmersible. « Benten revient-elle encore ? » demandai-je au vieux gardien de la grotte. Il se mit à rire, puis, tout à coup, redevenu sérieux : « Peut-être ! » dit-il gravement. Le brave homme est bien près du doute, ce demi-frère de l'incrédulité. Avant peu, à pareille question, il ne répondra plus que par un sourire.

Au sortir du souterrain, le chemin escalade l'île par une série de marches taillées dans la falaise. Sur le faîte, une rue dallée, bordée d'échoppes, où se trouve rassemblé tout ce que l'industrie humaine a pu tirer des coquillages, éponges et autres productions aquatiques. Le sentier oblique à gauche, traversant le fourré. Encore des escaliers, de larges pierres debout, ici couvertes d'inscriptions, là découpées en fantastiques théories de singes, des statuettes, des dragons moussus, une fontaine sacrée et, de nouveau, avec ses boutiques, la longue rue dallée et raide.

Nous atteignons le pont, un pont en bois d'un kilomètre, qui gagne la terre ferme.

La nuit tombe ; Enochima s'embrume ; la marée monte et l'entoure. Sans doute Benten-Sama accorde déjà sa lyre et s'agite dans son trou noir, et les petits dieux malins, qui riaient dans leur barbe de mousse au détour des sentiers,

En lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

Au-dessus des collines grises et sur l'horizon gris, le Fudji se détache, mais si lointain et estompé, si exactement de la teinte du fond, qu'on dirait un triangle de gaze transparente collé au ciel. Cependant, voici qu'à travers le voile troué des nuages émergent à droite et à gauche de grandes stries cuivrées, oubliées là par le soleil couchant, auréole de la sainte montagne.

GOTEMBA. — ASCENSION DE L'OTOMITOGUÉ. — MIANOCHITA.

Avril.

Départ pour Gotemba, petit village au pied du Fudjiyama. Beaucoup de vent, mais un peu de soleil ; le train remonte une pente très forte, et ce n'est pas trop de deux locomotives pour nous remorquer. A mesure que le terrain

s'élève, le vent augmente, le soleil disparaît et les brouillards s'épaississent. Verrons-nous la grande montagne ? C'est pour cela que nous sortons aujourd'hui ; mais le temps, au Japon, est un tel mystificateur ! Le paysage, même par ce temps gris, est fort joli, très accidenté; un, deux, trois... sept tunnels se succèdent à quelques secondes de distance. On traverse une montagne pour entrer dans une autre; juste le temps d'apercevoir une vallée profonde où coule un torrent, et nous voici de nouveau dans l'obscurité... Une fumée ! une chaleur ! Nous ne le verrons pas, le Fudji. Si, pourtant, un peu, et quelques minutes : entre deux nuages qui opèrent leur jonction, une ligne blanche lumineuse tout là-haut, tout là-haut, et plus rien. Une petite pluie fine commence à tomber. Et nous qui sommes venus pour nous mettre le dos au soleil ! Diable, Gotemba n'est pas amusant du tout, et y passer toute une journée crachinante ne nous sourit guère. « Si nous allions à Mianochita ? propose l'un de nous ; nous n'avons qu'à sauter par-dessus l'Otomitogué : deux heures et demie d'ascension, pas plus. »

C'est en effet très simple, mais pas le moindre vêtement de rechange : un numéro du *Temps*, voilà tout mon bagage. Il est vrai qu'il y a là de quoi se faire, à l'occasion, un habillement com-

plet. Allons, c'est entendu, en *djin* jusqu'au pied de la montagne, et ensuite à cheval. Le chemin est charmant et serpente en terrain plat au milieu de véritables bosquets de bambous; la pluie ne se décide pas à tomber franchement, mais ça mouille tout de même. Partis de Yokohama à six heures cinquante du matin, nous étions à dix heures à Gotemba; il est onze heures et demie, et voici nos *djin* qui s'arrêtent. Une heure pour atteindre le sommet de l'Otomitogué où nous déjeunerons; le *Guide* porte qu'on y jouit d'une belle vue... Mon cheval est maigre comme un clou et paraît avoir peine à se tenir sur ses jambes; cependant il marche d'un pas très ferme dans des sentiers de chèvre. Cette fois nous y sommes bien dans le brouillard. Et quel vent! Au lieu d'emporter les nuages il les apporte du fond de l'horizon. Une misérable paillotte tenue par une femme avec un enfant sur le dos, à la mode du pays, voilà le Pic-Hôtel de l'Otomitogué. A table! Le gamin a mis pied à terre; il a deux ans à peine et rôde autour de nous; on lui donne successivement une cuisse de volaille, un œuf, une pomme, du vin : tout y passe, puis il se met à téter avec une vigueur... Monsieur prend son dessert.

Elle est jolie, la vue promise : c'est à peine si j'aperçois ma haridelle; à dix mètres à travers

le brouillard, ce n'est plus qu'une silhouette confuse, un cheval-fantôme. Décidément le Japon est un pays surfait; sur dix excursions, neuf ressemblent à celle-ci. Si jamais je décris un paysage vu du haut d'une montagne, croyez bien que mon imagination m'aura plus aidé que mes yeux. Je vous en préviens loyalement.

Mais ne nous retardons pas; il faut être à cinq heures à Mianochita. La descente est rude, et à certains endroits presque à pic. A pied, messeigneurs, à pied ! Dans quelle aventure ai-je conduit mon unique vêtement en crêpon printanier !

Entrée triomphale à Kiga, charmant village perché au-dessus de Mianochita, sur le bord du torrent. Nous sommes, dans la bande, deux cavaliers, et entre nous deux, marchant à pied, abominablement crottés, comme nous d'ailleurs, nos compagnons, qui ont l'air de malfaiteurs escortés par leurs... camarades. A la porte d'une *tchaya* coquettement juchée sur pilotis, près d'une pièce d'eau pleine de poissons rouges, une petite Japonaise toute souriante nous crie *konitchiva* avec mille révérences. Bonjour, bonjour. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous croisons quelques Anglais et Anglaises qui hument l'air frais du soir. Vous ai-je dit que, descendus des hauts sommets,

nous avions retrouvé ici un coin de ciel bleu avec le soleil couchant ?

*
* *

Très bien Fudjiya-Hôtel, mieux installé, ma foi, que le Grand-Hôtel de Yokohama : dans le couloir, à deux pas des chambres larges, bien éclairées et très confortables, des cabines à grandes baignoires au ras du sol, de véritables piscines alimentées par des sources thermales. Vite un excellent bain, un blanc *kimono,* et toute notre défroque au blanchissage ! Impossible de retourner ce soir à Tokio, à moins de voyager dans le costume que vient de nous donner l'hôtel, ce qui serait par trop original.

Le lendemain, un ciel de mai; retourner en ville par un temps pareil, jamais de la vie ! En avant dans la montagne ! C'est dur : le chemin est détrempé par la pluie de la veille, et nous glissons sur la terre molle; les montagnes nous font la farce de se cacher les unes derrière les autres; on croit avoir fini avec les montées, et voici après un pic un deuxième qu'il faut gravir. Il y a beau temps que nous avons dépassé Achinoyou, station sulfureuse dont la désagréable odeur nous poursuit à un kilomètre. Enfin, nous sommes sur le dernier plateau; jusqu'à Hakoné, terme de notre promenade, nous n'avons plus

qu'à descendre. Le pays que nous traversons n'a rien d'intéressant; accidenté, cela va sans dire, mais dénudé, aride. Parfois cependant un coin verdoyant, un amusant assemblage de couleurs dans la végétation renaissante : le vert dans toutes ses teintes, des bouquets d'azalées d'un rose lilas, et beaucoup d'arbres grands comme nos pêchers de vigne couverts de fleurs blanches, en clochettes, rappelant de loin notre muguet et que les Japonais appellent poétiquement le lotus des bois.

Sur un côté du sentier, une grosse roche se dresse; je passe sans regarder. Mon guide m'appelle : dans le bloc de granit, un Bouddha, haut de quatre mètres, est sculpté ; il est dans la pose du Daïboutsou de Kamakoura, assis en tailleur, les jambes croisées, la tête penchée sur la poitrine, ses longues mains jointes reposant sur ses genoux.

Mais en quel état! Les Anglais ont dû passer par là, les Vandales, avec leur petit marteau de collectionneur. Si mutilé qu'il soit, son visage est resté expressif; il a sur ses lèvres, rongées par la vétusté, un sourire malin qui semble dire : « Vous ne vous attendiez point à me voir ici, n'est-il pas vrai? Et j'en ai pour longtemps, messieurs les voyageurs. Les enfants de vos petits-enfants seront depuis bien des années

sous terre, que je serai encore dans ce coin, sans nez, sans oreilles ni mains, mais quand même indestructible. »

C'est le dieu *Sizô*, protecteur de l'enfance, et les nombreux cailloux que je vois entassés à ses pieds sont autant d'ex-voto déposés là par les mères de famille à la naissance de chaque enfant. Dans la mythologie bouddhiste, son rôle s'exerce au purgatoire ; il a pour mission de pourchasser les diablotins lorsqu'ils viennent piétiner les tas de sable que les enfants, dans leurs jeux, élèvent en attendant leur entrée au paradis !

A LA CAMPAGNE.

Avril.

Je suis pour quelques jours dans un petit village que vous auriez peine à trouver sur la carte, situé tout au fond d'une étroite vallée, juste au pied des montagnes. Rien de frais et de joli comme ce coin perdu que surplombent, à droite et à gauche, des collines verdoyantes divisées à la base en larges déchirures pleines d'une végétation de forêt vierge et soudées au sommet. Leur ligne sinueuse, décrivant de capricieux dessins, s'étend à perte de vue et s'efface au loin dans une brume de teinte gris bleu. Là-bas, à

l'horizon, dominant le paysage de toute la hauteur de ses quatre mille mètres, se détache sur le ciel, entièrement couverte de neige et d'une blancheur éclatante sous le clair soleil d'avril, la silhouette du Fudjiyama; on aperçoit distinctement son tronc de cône, gigantesque volcan que les Japonais (eux aussi, ô Gondinet!) ont eu la maladresse de laisser éteindre.

On se croirait ici au bout du monde, bien qu'on ne soit éloigné de Tokio que d'une dizaine de lieues. On parcourt cette distance en deux heures, moitié en chemin de fer à la vitesse de l'omnibus de la Madeleine, moitié en patache par de mauvais chemins, ou en *djin*, moyen de locomotion que je recommande aux personnes dont l'ossature délicate craindrait les huit-ressorts japonais.

Le pays est ravissant à cette époque de l'année; depuis un mois, ce n'est plus l'hiver et ce n'est pas encore le printemps. Les arbres, cerisiers et pêchers, qui n'ont de fruitiers que le nom, se font au moins régal des yeux, compensation qu'apprécieront les abstracteurs de quintessence, et habillent la moindre de leurs brindilles d'une robe rose ou blanche qui défie les conceptions de Worth ou de l'incomparable fleuriste du Jockey-Club. Ce sont d'immenses et merveilleux bouquets dont les Japonais décorent

130620B

leurs routes, leurs champs et qu'on retrouve dans le plus modeste jardinet.

D'ici, j'entends le bruit d'une cascade qui ruisselle de la montagne voisine ; son eau limpide court dans tout le village, mettant en mouvement les grandes roues de quelques décortiqueuses primitives, dont les marteaux-pilons retombent, à coups sourds et réguliers, dans de larges mortiers en bois.

*
* *

Des fleurs et de l'eau vive, voilà ce qu'à chaque pas on rencontre au Japon. Aussi n'est-il pas une jeune femme ou une fillette dont la coiffure ne soit, dès le matin, un véritable jardin suspendu ; pas une famille qui, le soir, ne se plonge à la même heure dans la même baignoire. Tous et souvent voisins et voisines, invités au bain comme ils le seraient à dîner, se déshabillent dans la salle commune et, très placidement, continuant leurs interminables et insignifiantes causeries, procèdent avec méthode à leurs ablutions partielles. Après quoi, par séries ou tous ensemble, les baigneuses et baigneurs (les jeunes filles les premières, il faut toujours être galant) s'accroupissent un instant dans un grand baquet dont l'eau est ordinairement, été comme hiver, à la température de 40 à 45 degrés.

Et toutes ces têtes jeunes et vieilles, congestionnées, apparaissent confusément à travers l'épaisse buée de l'étuve, donnant l'impression de damnés cuisant dans leur jus.

On sort du bain sans plus de gêne qu'en y entrant, et cette promiscuité ne paraît éveiller, chez les personnes des deux sexes ainsi confondus, aucun désir charnel. L'habitude est bien vraiment une seconde nature, car il ne semble pas que la première, qui, dit-on, ne perd jamais ses droits, songe à ce moment à les faire valoir.

Dans les établissements de bains publics, les choses se passent de la même façon. Quelques-uns cependant (tant est puissante l'influence de la civilisation) ont tenu à faire des concessions aux idées modernes et, dans ceux-là, les deux sexes sont séparés... par une ficelle.

L'homme important du bain public est le *Sansouké;* à lui le soin délicat de frictionner d'une main légère et vigoureuse à la fois l'épiderme des clientes. Le plus heureux n'est pas celui qu'on pense, et c'est, au dire d'un professionnel, un métier des moins enviables !

Bien amusantes, les révérences jusqu'à terre que, dans un état de nudité absolue, se font entre eux ces braves gens suivant le formulaire compliqué de la civilité japonaise, puérile et très honnête. Quels tableaux vivants, quels sujets

d'études anatomiques offre ce milieu inoubliable où l'enfant aux membres graciles et fluets coudoie le vieillard ossifié et spectral, où la grand'mère au chef branlant et ridé, aux flancs évidés et aux jambes cagneuses, marche, soutenue par la jeune fille, portant la tête droite et prenant bien garde qu'un mouvement trop brusque ou quelques gouttes d'eau ne dérangent l'harmonie de sa coiffure !

Faut-il en conclure que les Japonais en sont encore, ou presque, à la légendaire époque de l'ignorance paradisiaque, au temps où, sous l'éternel azur, Adam et Ève reposaient chastement, côte à côte, sans avoir encore entendu, à travers le feuillage, le sifflement railleur du démon malin?

Certes, j'aurai beaucoup à dire sur leur moralité lorsque je vous parlerai de « la femme au Japon »; mais, ayant peu ou pas d'imagination, ils réduisent à leurs proportions vraies les actes de la vie animale et n'y arrêtent pas autrement leur attention. Nous voici loin, n'est-ce pas? du thème idyllique de la *Marchande de sourires*, à propos de laquelle un Japonais, retour de France, m'a posé cette question : « Pourquoi, à l'Odéon, pour jouer une pièce française, les acteurs s'habillent-ils en Japonais? »

Mais je m'aperçois que je suis plus loin encore

de mon petit village et de mes bois de sapins à la bonne odeur résineuse et déjà pleins de jolies fleurs. Aussi bien est-il trop tard pour y revenir. Tandis que je vous écris, de gros nuages se sont amoncelés ; ils restent accrochés à la cime des collines, si joyeusement ensoleillées tout à l'heure et maintenant assombries. Adieu la délicieuse promenade du soir par les sentiers qu'envahit l'herbe nouvelle et que bordent les azalées et les grandes haies de camélias rouges, roses et blancs !

*
* *

Dussé-je déplaire aux japonisants enthousiastes, je reproche à ce pays d'être trop uniformément pittoresque et de rappeler toujours, dans ses différents sites, quelque chose de déjà vu. Les jolies montagnes que vous avez admirées, ici couvertes de la verdure sombre des pins, là des bambous à la tige mince et flexible, au feuillage d'un vert tendre, léger et fin, vous les reverrez un peu plus loin, avec leurs mêmes cascatelles blanches comme des voiles de mariées et leurs villages proprets, groupés dans la vallée sur le bord de petits ruisseaux rageurs qui se donnent des airs de torrents.

Au premier abord, on dirait un paysage artificiel, un décor d'opéra qu'un Parisien reconnaîtrait pour l'avoir vu à l'Exposition de la rue

de Sèze ou dans *Guillaume Tell.* Les maisonnettes, entièrement en bois, sont simplement posées sur le sol ; leurs cloisons sont des panneaux à carreaux de papier, glissant sur des rainures parallèles et qu'en un clin d'œil on fait rentrer les uns dans les autres ; elles ont l'aspect de constructions démontables, et il semble qu'il ne faudrait ni beaucoup de temps ni de grands efforts pour déplacer tout un village.

Ce qui surprend le plus dans la campagne japonaise, c'est la propreté des plus modestes *tchaya,* frottées, nettoyées, cirées avec un soin hollandais. En revanche, les enfants, qui, en été, pataugent gaiement et tout nus dans l'eau et la poussière, sont très malpropres, mais leur malpropreté est joyeuse et bien portante. En hiver, misérablement mais chaudement vêtus de vieilles robes hors d'usage qu'on se repasse de père et mère en fils et fille, ils ont un aspect loqueteux et sale qui les rendrait repoussants, si leur figure maculée et que jamais un mouchoir n'effleure ne respirait la santé et la bonne humeur.

Je ne crois pas qu'il existe de pays où les enfants paraissent plus s'amuser qu'au Japon, où abondent les jouets à vil prix et à la portée de toutes les bourses. Devant les boutiques en plein vent que des marchands ambulants transportent de village en village, on ne voit pas de

bambins s'arrêter le regard avide et la main frémissante. Pour un demi-sou et même moins, les garçons ont des pâtisseries, des tambours, des cerfs-volants, leur jeu favori, à ne savoir qu'en faire, et les petites filles des raquettes, des poupées et des colifichets, fleurs artificielles, épingles à boules dorées ou coloriées dont elles ornent leur chevelure avec cet instinct de coquetterie précoce inné chez la femme.

Rien n'est plus drôle que ces réunions de gamins japonais qui, tous, dès qu'ils peuvent mettre un pied devant l'autre, portent, attachés sur leur dos, un frère ou une sœur plus jeune, ce qui leur donne l'air très réjouissant d'enfants bicéphales. Chargés de ce fardeau souvent trop lourd pour leurs épaules, ils courent, jouent, se battent et tombent... généralement sur les mains. Il arrive bien parfois que le côté pile l'emporte... Alors la correction maternelle ne se fait pas attendre, à la grande attention des autres bébés suspendus, qui paraissent comprendre qu'on défend leur cause. Tous ces petits êtres s'identifient, pour ainsi dire, à ceux qui les portent et prennent part de bonne heure aux actes de la vie extérieure. Il semble qu'ils deviennent plus rapidement Japonais que nos enfants ne deviennent Français. Alors qu'ils remuent à peine bras et jambes, ils s'intéressent du regard aux

mouvements et aux jeux qu'ils ne s'expliquent pas encore. Un peu plus tard ils tendent, par-dessus l'épaule de leurs aînés, leurs petites mains pour saisir tout ce qui les approche, et il n'est pas rare que, dans les batailles d'enfants, ils essayent de se mêler à la lutte, menaçant comiquement leurs voisins haut perchés.

Une chose bien curieuse également, c'est le soin que, dès l'âge de sept à huit ans, les petites filles de la ville ou de la campagne prennent de leur toilette. Tandis que les garçons de leur âge, en guenilles et la figure barbouillée, continuent à se rouler sur les grands chemins, elles s'endimanchent à tout propos dans leurs longs *kimono* aux couleurs voyantes, croisés à la naissance de la gorge, le visage maquillé de rouge et de blanc, les bandeaux de leur coiffure lissés et enchevêtrés avec art. Chaussées de *tabi* bien blancs (espèce de chaussettes avec compartiment pour l'orteil) et montées sur leurs *gueta*, elles s'étudient à marcher posément les pieds en dedans et, ce qui est tout à fait distingué, les genoux si serrés l'un contre l'autre qu'ils pourraient retenir une pièce de deux sous. Elles trottinent, babillant entre elles, riant aux éclats, attentives déjà aux regards et aux remarques des passants.

LA MONTAGNE DE TAKAO. — LE TEMPLE. FÊTE DES GARÇONS.

Mai.

Par cette belle journée pleine de soleil, ce serait un crime de rester à Tokio, la grande ville maussade et poussiéreuse. La campagne est là, tout près, avec ses cerisiers et ses pêchers en fleurs, et il ne faut pas plus d'une heure pour... Oui, mais où aller? A Takao-San, parbleu! à la montagne célèbre qu'en ce moment gravissent, tous les jours, des centaines de pèlerins.

Sur le chemin qui, partant d'Hachioji, point terminus du tronçon de ligne ferrée, s'enfonce après un long détour dans la région montagneuse, jadis se croisaient les *kango* laqués, dorés, sculptés comme des châsses, tendus à l'intérieur de soie brochée aux nuances discrètes et tendres, et les farouches *samouraï* à deux sabres, imposant cortège du *daïmio*.

Aujourd'hui, on y voit des caisses indescriptibles, montées sur roues et traînées, Dieu sait comme, par de pauvres rosses suant, soufflant, poussives et pelées. Et avec quel bruit de vieille ferraille et quels cahots! Ça, c'est le pro-

grès, c'est le véhicule de la civilisation, l'omnibus, le même, d'ailleurs, d'un bout à l'autre de l'Empire, et bien utilisé, je vous assure. Vous y trouvez empilés, accroupis jusque sur le marchepied, le petit marchand de la ville ou du village, le paysan et aussi le citadin avec femme et enfants, fillettes maquillées, garçonnets au chef enfoui sous la casquette allemande, la coiffure de prédilection de toutes les classes de la société japonaise.

Ne cherchez pas le *daïmio :* en frac et en faux col, il siège à la Diète. Et, sans plus s'inquiéter de lui, le peuple, gai et remuant, court de temple en temple; reçu ici, recevant là, il boit et fume pour la plus grande gloire du saint de l'endroit, heureux de flâner au grand air et, sous prétexte de dévotion, de faire la petite fête.

La route que je suis, secoué dans ma *jinrikisha* comme dans un panier à salade, côtoie le lit caillouteux d'une rivière réduite à un mince filet d'eau qu'un enfant enjamberait. Insensiblement, le terrain s'élève, et, des deux côtés, les montagnes se rapprochent, rétrécissant la vallée, que bientôt elles surplombent. Le site est ravissant, presque savoyard. Devant moi, l'horizon est masqué par une haute et longue colline que, de la base au sommet, une forêt couvre

d'une épaisse tache noire. C'est Takao, que tout bon Japonais doit visiter une fois l'an.

Voici une large avenue qui conduit au temple. A l'entrée, le grand portique shintoïste au fronton rectiligne posé sur deux montants qu'il dépasse de ses extrémités doucement relevées. Rien de plus simple et de plus majestueux à la fois que cet assemblage de lignes droites. Lorsque Bouddha prit possession du temple, substituant au miroir sacré, jusque-là son seul ornement, ses brillants accessoires, il conserva le portique. On pense involontairement à ces bonnes maisons dont le nouveau propriétaire laisse longtemps sur l'enseigne, dans sa gloire dorée, le nom du fondateur.

A gauche, une petite chapelle qu'habite je ne sais quel esprit bien ou malfaisant; autour, les branches enluminées de banderoles blanches ou violettes, une poussée de jeunes pins minces et drus comme les arbres des vieux missels.

Entre les cerisiers en fleurs et les longs mâts ornés d'oriflammes, les pèlerins s'avancent. Une commère au visage joufflu et souriant offre le coup de l'étrier, la tasse de thé et la pipette; puis, c'est tout de suite dans la grande allée sombre, accrochée au flanc de la montagne, d'où dégringole un gentil torrent, une grimpée rude et chaude. Que les arbres sont beaux! Le batail-

lon serré de leurs troncs énormes semble monter avec nous. De lacet en lacet, de tasses de thé en tasses de thé prises à chaque tournant, atteindrai-je le sommet? Le soleil est brûlant, le chemin malaisé, et les jambes s'alourdissent. Encore, pénitents du XIXe siècle, sommes-nous privilégiés. Cette avenue n'était autrefois ouverte qu'aux seigneurs, et c'est, il y a quelque trente ans, par ce raidillon qui monte là-bas tout droit, pierreux et étroit, que nous nous serions essoufflés. A dix pas en avant, un vieillard à tête blanche marche d'un pas tranquille et sûr; un instant il se retourne et sourit : « Quand le fardeau des péchés est léger, semble-t-il dire, la route est toujours bonne. »

De temps à autre, à travers les arbres, une magnifique échappée. Ici, la plaine s'étendant toute verte et semée de villages. Là, une série de mamelons entassés les uns sur les autres, masses vertes que camélias, azalées et érables piquent de bouquets roses lilas, blancs et pourpres.

Suis-je arrivé? Pas encore. Cependant, me voici sur la crête de la colline. Et le bataillon de pins marche toujours; il passe de cime en cime, cheminant tout en haut au milieu des idoles de pierre alignées par demi-douzaines à droite et à gauche du chemin, ou solitaires dans leur gros-

sière niche en bois, un collier d'étoffe rouge au cou. Sur le sol, nos ombres s'allongent, gravissant péniblement les ondulations du chemin, que, de loin en loin, coupent en travers de grands troncs d'arbres jetés en manière d'escalier.

La *mousmé,* en *kimono* clair soigneusement relevé sur son jupon rouge, trébuche, fatiguée, sur ses *gueta.* Là-bas, dans une cour, elle s'accroupit un instant sur le *tatami* bien blanc; à petites gorgées, elle boit du thé chaud et regarde, curieuse, avec les mouvements de tête d'un oiseau, dont elle a le col flexible et gracieux et aussi le peu de cervelle. Puis elle repart et, lourdement, gravit les degrés de pierre, découvrant à chaque pas, avec une parfaite indifférence, sa jambe ronde aux attaches massives. Devant le temple, devant les autels où, dans l'ombre de la grande draperie de crêpe violet, fleurie de chrysanthèmes, les ornements de cuivre étincellent, elle se prosterne, la jolie fille, invoquant Bouddha, qui la regarde de ses gros yeux ternes de poisson mort. De sa tête inclinée, je ne vois plus que deux larges coques bien luisantes, soigneusement arrondies. Il semble qu'un énorme papillon vient de se poser sur ses épaules et reste là, immobile, les ailes déployées.

Assis sur leurs talons, dans leur robe de gaze transparente qui recouvre un surplis de soie dé-

licatement nuancée, les bonzes frappent, à coups précipités, sur les grelots de bois, qui rendent un son mat, et, sur un rythme incompréhensible, leur psalmodie s'élève, nasillarde, heurtée, énervante, accompagnée en sourdine par les prières des fidèles, chœur discordant et monotone de voix d'hommes, de femmes et d'enfants.

Un instant, ma compagne d'ascension, la gentille *mousmé,* agenouillée sur le seuil du temple, se retourne. A travers l'écartement des pins géants dont les branches entrelacées forment autour de la terrasse une muraille de verdure, dans l'envolement des longues banderoles à grands ramages impériaux que la brise agite et fait claquer comme des voiles en pleine mer, plus loin que les vasques de bronze en forme de feuilles de lotus, les colossales amphores vert-de-grisées par les pluies d'hiver, les stèles éparses de tous côtés, bien au delà de la grande cascade qui drape, là-bas, d'un éclaboussement lumineux un gros rocher noir, voici l'immense vallée, toute petite vue de si haut, qui se déroule au loin et dont les contours, de plus en plus indécis, se perdent enfin dans la brume de l'horizon.

La prière de la jeune fille paraît terminée, mais elle continue en réalité, car ses yeux admirent la splendide nature, la terre, l'eau, l'éclatante lumière, forces immuables de la création,

dont elle adorait tout à l'heure la représentation matérielle et grossière.

Remarquable habileté des faiseurs de dieux ! à toutes les époques, dans tous les pays du monde, ils ont su flatter les instincts et les sens de la race humaine, choisissant avec un art merveilleux, pour l'exercice du culte, le milieu le plus favorable à l'éclosion et au développement des superstitions populaires.

Est-ce la foi qui attire et retient cette foule dans le sanctuaire et lui donne, pour gravir la montagne, une solidité de jarret que n'épuise aucune difficulté du chemin? Pas le moins du monde. Le pèlerinage est pour les Japonais moins un devoir qu'une partie de plaisir. Ils aiment les collines boisées, les arbres en fleurs, les sites pittoresques. C'est toujours là que sont juchés leurs dieux de pierre, de bois et de bronze, vieux amis d'enfance qu'ils se feraient scrupule de ne pas visiter tous les six mois dans leurs palais de verdure. Ils y retrouvent leurs distractions favorites : les maisons de thé proprettes où chacun s'empresse au-devant d'eux, avec mille salutations, les *tabero* en plein air, près d'un courant d'eau vive, servis à genoux par des filles fraîches et rieuses, des chants, de la musique et, après le bain du soir, le massage savant et les joyeux propos.

Quand toutes les Japonaises porteront des jupes ornées de falbalas et tresseront leurs cheveux durs en chignons disgracieux, quand les Japonais, coiffés à la Capoul, s'habilleront à l'européenne, la route de Takao sera-t-elle aussi animée les jours de fête, les bonzes aussi bien drapés dans leurs chasubles d'or et de soie, les draperies aussi riches, la montée aussi bien entretenue ? Regardez les idoles, mutilées pour la plupart, quelques-unes renversées dans l'herbe, et que, bien rarement, une main pieuse relève...

*
* *

C'est en ce moment le fête des garçons, l'une des trente-six de l'année. Devant chaque maison est planté un long bambou auquel sont retenues par des ficelles autant d'énormes carpes en papier colorié qu'il y a d'enfants mâles dans les familles. La carpe ayant une rare vigueur pour remonter les courants les plus rapides, on souhaite ainsi aux garçons la même force pour vaincre dans les batailles de la vie. La vue de Tokio, l'immense ville de un million cinq cent mille habitants, était amusante aujourd'hui avec sa multitude de poissons gonflés par le vent et s'agitant dans le vide comme s'ils avaient des ailes.

ASCENSION DU FUJIYAMA.

Août.

Je me permets de dédier ces quelques lignes aux ascensionnistes qui viendront excursionner dans ce pays.

Partis à trois heures de Yokohama, nous sommes à six heures et demie à Gotemba. Il s'agit de grimper la nuit sur le Fujiyama (4,000 mètres) et d'être, le lendemain soir, de retour à notre point de départ. Dîner rapide, et à cheval à huit heures. Un temps superbe, très doux, avec un joli clair de lune. Devant nous, la silhouette du Fuji, très nette sur le ciel d'un bleu profond plein d'étoiles. A une heure des dernières maisons de Gotemba, nous entrons sous bois. Quel chemin ravissant, à cette heure de la nuit! Sur la gauche, quelques nuages noirs. Mauvais présage.

Voici deux heures que nous marchons, nous arrêtant cinq minutes à peine aux stations réglementaires, le temps de faire souffler nos montures poussives et d'avaler une tasse de thé. La grande montagne nous apparaît tout près avec ses longues pentes douces, large pain de

sucre écrêté. Minuit. Ici, près de cette case (auberge ou temple en ruines ?), nous quittons nos chevaux. Un vieillard à barbe blanche nous vend assez cher (c'est un temple) des bâtons de montagne dûment estampillés, et vite, en marche dans la nuit noire. La lune a disparu, et il ne nous reste plus que l'obscure clarté dont, au dire de Corneille, se contentait le Cid. Le terrain est sablonneux ; nous avançons lentement à la file indienne. « A quelle heure arriverons-nous ? a-t-on demandé au vieux marchand de bâtons. — Dans dix heures, » nous a-t-il répondu. Quelle plaisanterie ! Dix heures pour gravir cette montagne qui, à mesure que nous en approchons, semble de plus en plus écrasée sur sa base ! Il y a neuf stations, c'est-à-dire neuf petites cahutes avant d'arriver au sommet.

Quatre heures du matin, et nous ne sommes qu'à la troisième !

Très loin, sur un coin de l'horizon, le ciel s'éclaire légèrement, et, tout d'un coup, au-dessus des nuages que nous avons dépassés, une large bande couleur orange, de seconde en seconde plus développée, projette une éclatante lumière. A nos pieds, à perte de vue, une plaine immense au bout de laquelle une rivière toute blanche ondule en queue de serpent. Un peu à gauche, un massif montagneux, très boisé, et au milieu

un lac... d'argent, bien entendu, sous les premières clartés solaires.

Je voudrais bien voir plus loin, tourner le contrefort qui coupe l'horizon d'une barre sèche et noire. Hélas ! je commence à m'apercevoir que le Fujiyama n'est pas une montagne pour rire. Chacun traîne la jambe le long des interminables lacets qui zigzaguent sur la pente. Nos porteurs de bagages marchent d'un pas égal, s'entraînant par un cri poussé à chaque enjambée et dont l'intonation est, à s'y méprendre, celle-ci: « Cochon d'eau ! cochon d'eau ! » Et, avec de grands éclats de rire, nous répétons en chœur ce spirituel refrain. Nous n'en faisons pas plus de chemin. Le vent s'est levé, très violent, nous lançant au visage le gravier de la montagne, matière volcanique pulvérisée. Deux ou trois chapeaux, successivement enlevés courent comme des lièvres. Une masse énorme de sable noir, parsemée çà et là de grosses pierres et de quelques touffes de chardon, voilà l'aspect du Fuji à cette hauteur, à deux mille mètres.

Juste au-dessus de nous, deux taches blanches, de la neige, et la crête du volcan d'un rouge d'ocre calcinée. C'est à croire que dans vingt minutes nous serons au sommet. Il est six heures ; nous avons semé en route deux de nos compagnons; les heures passeront, et c'est à

peine s'il nous semblera avoir avancé. Ma foi ! je n'en puis plus. Le vent souffle avec une force insupportable. Ce n'est plus du gravier que nous trouvons, mais le roc, la lave, de monstrueux blocs rouges, jaunes, gris fer, tout cela cuit et recuit, scories de quelque fournaise infernale.

Enfin me voici étendu tout de mon long dans la neige, sur cette grande nappe blanche qui me narguait, hier, à plus de vingt lieues d'ici. La température a singulièrement baissé ; déjà les brouillards s'amoncellent autour de nous, par moments voilant tout à fait le paysage.

L'effet est curieux : c'est un rideau épais, compact, que parfois un coup de vent déchire en lambeaux, nous montrant baignés de lumière le petit lac et les prairies de tout à l'heure. Mais aussitôt la nuée revient plus épaisse et si lourde qu'on la dirait solidifiée. Il y a un instant, c'étaient de légères brumes presque transparentes ; ce sont maintenant de gros nuages d'un blanc sale qui foncent sur nous, comme vomis par le cratère dont la dentelure se dresse là-haut à gauche. A l'humidité pénétrante de la brume a succédé la pluie, qui nous fouette et nous aveugle.

Deux heures de l'après-midi ; nous touchons au faîte. Dans un creux de roche, un peu d'eau limpide et courante. C'est la source sacrée, disent

les légendes, la fontaine de Jouvence ! Nous avons bien mérité d'y boire.

La muraille de granit est ici à pic. Une échelle s'y trouve solidement amarrée. Un brave homme se tient au pied me faisant de nombreuses révérences. Mon Dieu, comme il est poli ! je n'ai jamais rencontré, à quatre mille mètres d'altitude, un propriétaire d'échelle aussi affable. Le passage coûte deux sous. Une deuxième plateforme, une deuxième échelle et... ça y est ! ouf !

Deux misérables cases, dont un temple et une *tchaya*, voilà ce qu'on trouve au sommet du Fujiyama. A la porte du temple, une belle cloche de bronze que le vent balance éperdument et qui tinte à chaque rafale.

Six personnes seraient mal à l'aise dans la cahute où notre mauvaise étoile nous a conduits. Nous y sommes trente, dont quinze porteurs et cinq pèlerins.

Au dehors, la tourmente fait rage, la cloche sonne désespérément. Impossible de mettre le pied au delà du seuil. Quelle soirée et quelle nuit ! Et nous avons grimpé jusqu'ici pour jouir du coup d'œil !

La pluie suinte à travers les nombreuses fentes du toit, de tous côtés la brise passe froide, humide, se mêlant, sans les chasser, hélas ! aux odeurs méphitiques de cet abominable

refuge. Au milieu de la nuit, je suis brusquement réveillé. C'est un Japonais, un pèlerin très pieux sans doute, mais très sale (il n'y a pas incompatibilité, au contraire) qui a trouvé fort pratique de s'emparer d'une bonne partie de ma couverture. Comme je me soucie peu d'imiter le roi Robert, j'administre à mon saint et indiscret voisin un magistral coup de pied et deux solides coups de poing. Une heure après, il me fallut recommencer. Je crois bien que le pauvre diable en était à sa quatrième ou cinquième volée quand, tout à coup, je reçois sur la tête une véritable douche : le toit s'était effondré au-dessus de moi !... Qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ? On bâille, on s'étire. Peu à peu, lentement on se lève, maugréant, courbaturés. Eh bien, que faisons-nous ? Il faut être ce soir à Yokohama. Au premier mot dit aux porteurs, ils déclarent tous qu'ils ne bougeront pas.

« Vous ne vous doutez pas du danger, disent-ils. Le vent nous emporterait comme la plume. » Non, pas un d'eux, par un temps pareil et même pour mille dollars, ne se risquera dehors. — Mille soit ; mais pour quinze ou vingt? Et je les offre. Ma proposition est repoussée. — Diable ! c'est sérieux alors.

Sur les huit heures, je vais faire un tour à vingt mètres de la hutte, sur le bord du cratère.

Cette expérience n'est pas rassurante, en effet. Dans ce dédale de rochers jetés les uns sur les autres, la tempête s'engouffre violente et presque irrésistible. Cramponné aux saillies du roc, j'arrive près de l'entonnoir qu'entoure (excellente précaution) un mur d'un mètre de haut... Un brouillard à couper au couteau, c'est tout ce que je vois. Je devine au-dessous de moi un trou énorme, béant, horrifique entrée de quelque enfer, plus effrayant d'aspect et plus sinistre cent fois au milieu de cet extravagant tourbillonnement de nuages. C'est un coin du chaos que j'ai aperçu là, me sentant tout faible contre ce déchaînement des forces de la nature.

Midi. — La tourmente est toujours très forte, mais moins que ce matin cependant. Les pèlerins sortent et rentrent deux minutes après, déclarant qu'il n'est pas possible d'avancer ; — du coup, nos hommes refusent de plus belle de lever le siège. Eh bien, nous nous passerons d'eux, mais nous ne resterons pas une deuxième nuit ici. Un vêtement de rechange dans un papier huilé, le classique imperméable du paysan japonais et, sac au dos, sans guides, nous partons.

Pas facile, la descente des échelles. Ce n'est pas sans peine que nous trouvons le sentier, le vent ayant chassé les pierres indicatrices du

chemin. Une rafale terrible nous oblige à nous accroupir ; l'un de nous, qui avait eu la malencontreuse idée de s'affubler d'une couverture en sautoir mal attachée, est projeté à cinq pas contre un roc, heureusement, ce qui lui évite une très désagréable culbute dans une crevasse. C'est à quatre pattes que nous continuons à descendre, nous arrêtant, puis repartant avec précaution.

Pendant une demi-heure, comme on dit, nous n'en menons pas large. Mais après, au lieu de contrarier notre marche, et pour se faire pardonner sans doute ses brutalités passées, le vent nous aide complaisamment. Du ciel bleu ? Où ça ? Là-bas, au-dessous. En effet, un quart d'heure plus tard, nous étions sortis de la région agitée et brumeuse, et nous revoyions, aux dernières lueurs du soleil couchant, notre paysage de la veille. C'est à pas de géant que nous effectuons notre dégringolade, ramassant en route nos camarades éclopés. Entre nous, je suis, je ne vous le cacherai pas, très ambitieux, mais, vraiment, j'aime mieux descendre que monter. Et quand nous sommes au bas de la montagne, savez-vous qu'il nous reste à faire à pied toute la route que nous avons parcourue l'avant-veille sur nos destriers ?

M. Thiers avait bien raison : On voyage pour avoir voyagé.

UNE VISITE A LA MONTAGNE SAINTE DE NIKKO.

Novembre-Décembre.

Nikkô minakereba kekko to iou na.
(Aussi longtemps que tu n'auras pas vu Nikko, ne prononce pas le mot joli.)

Une pluie torrentielle et un ciel noir. Remarquez que, depuis une semaine, je guette le beau temps. Surtout, m'avait-on dit, ne voyez Nikko que par un jour de soleil. Ce matin, à sept heures, la journée s'annonçait superbe. Mon baromètre était très affirmatif. Je prends mon billet à la gare d'Ouyeno (le Montparnasse de Tokio), et voilà la pluie qui tombe, tombe, tombe.

Du paysage je n'ai pu voir grand'chose à travers cette ondée : une plaine immense cultivée en rizières, piquée de bouquets d'arbres, peuplée de grands et petits villages et que deux ou trois rivières coupent en zigzags.

A partir d'Outsounomiya qui était encore, il y a six mois, le point terminus de la ligne prolongée aujourd'hui jusqu'à Nikko, la nature du terrain change brusquement.

On dirait que les montagnes, dont le profil sinueux apparaissait au loin, se sont subitement rapprochées, et c'est maintenant entre deux chaînes de collines boisées que notre train s'élève à petite vitesse à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur presque toute l'étendue de son parcours, la voie est parallèle à l'ancienne route de Nikko que borde une double rangée de cryptomérias trois et quatre fois séculaires, au tronc droit, aux ramures toujours vertes. Par cette imposante avenue longue de huit lieues passaient autrefois les processions solennelles se rendant à la sainte montagne. Sous peine de mort il était défendu de toucher à ces grands arbres que le respect religieux protégeait mieux encore que la loi. Pour cause d'utilité publique, le chemin de fer a sillonné la magnifique allée et renversé, dans sa large trouée, les gigantesques témoins d'un passé à jamais enseveli. Quelques troncs d'arbres épars le long des rails, c'est chose ordinaire, n'est-ce pas? C'est la destruction des légendes sacrées, la profanation des inviolés mystères, la fin d'un monde tout simplement.

*
* *

Vous devinez, en me lisant, que la pluie tombe toujours. Nikko est une bourgade sans

intérêt dans un site très pittoresque, un village du Morvan avec un joli torrent et de hautes montagnes.

Depuis un grand mois, personne n'y vient plus. Aussi pendant que, très péniblement, ma *jinrikisha* gravit la pente raide de l'unique rue du hameau, sur le pas des portes, des gens accourent, curieux de voir quel original vient, en cette saison et par un temps affreux, visiter le pays.

A mes pieds le *Daiyagawa,* un torrent plein d'écume ; en face, la fameuse colline noire de pins. Deux ponts, presque juxtaposés, joignent les rives : l'un à l'usage du commun des mortels ; l'autre, d'une courbe gracieuse, était réservé aux grands de la terre japonaise, à Yeyas, à Yemitsou, qui dorment là-haut leur éternel sommeil. Le Mikado seul pourrait y passer maintenant. Pour lui seul s'ouvriraient les barrières fermées depuis un demi-siècle. Mais les souverains du *Daï Nippon* ont désappris le chemin de Nikko. Les revues militaires à coups de canon, les brillantes parades en voitures de gala ont remplacé les longues processions, et les officiers d'état-major chamarrés d'aiguillettes et de galons, les grands-prêtres aux robes flottantes.

Et le pont que reproduisent toutes les photographies, ce pont qu'on disait d'une richesse incomparable, n'est plus qu'un assemblage de

charpentes à moitié pourries dont le temps écaille et effrite le revêtement de laque rouge, arrache les montures de cuivre ciselé et qu'au premier jour un fort coup de vent enlèvera, comme un fétu, de ses piliers de granit.

Depuis que ces lignes ont été écrites, ce fameux pont (le *Djinkiyo*) a été complètement et fort bien réparé.

*
* *

Cinq minutes de marche par un sentier caillouteux, et j'atteins un amas de cases disséminées à flanc de coteau. C'est Nikko-le-Haut où, chaque année, pendant les chaleurs qui rendent insupportable le séjour de Yokohama et surtout de Tokio, le *high-life* européen vient chercher un peu de fraîcheur. De tous côtés des villas japonaises, grandes comme la main, aujourd'hui hermétiquement closes et dans lesquelles, en juillet et août, s'empilent des familles entières, anglaises surtout. Le bois profond est là, tout près, plein de petits sentiers discrets. Il paraît que c'est, par excellence, le pays du flirtage, la sainte montagne de Nikko. Il faut bien que les vieilles religions servent à quelque chose.

Vais-je entrer à Nikko-Hôtel, dans cette grande bâtisse hérissée de tuyaux de poêle?

Mauvaise table, chambres très ordinaires et quatre yen (16 francs) par jour !

Ma foi, non, allons chez l'ami de mes amis, un brave homme à tête blanche, à figure souriante, qui répond au nom de Kanaya.

Pas le moindre luxe à Kanaya-Hôtel. C'est japonais depuis le toit en chaume jusqu'aux *tatami* du rez-de-chaussée; depuis les petites conduites en bambous qui amènent directement, de la montagne dans la cuvette, un mince filet d'eau, jusqu'au jardinet d'en bas, style rocaille, avec son bassin large comme un mouchoir, et son minuscule jet d'eau, et ses allées étroites finement ensablées contournant des plates-bandes où végètent quelques arbres nains.

Un froid de loup, par exemple. « Ah ! me dit Kanaya-San (M. Kanaya), si vous étiez venu seulement deux mois plus tôt ! » C'est évident, si j'étais venu plus tôt, je ne serais pas obligé de me tenir ramassé en boule, les pieds, les mains et la tête au-dessus d'un *hibachi* (brasero) dont les charbons ardents me donnent un avant-goût de l'asphyxie.

Et puis, je verrais les érables aux feuilles écarlates couvrant tout le pays d'un large manteau rouge, et je n'aurais pas ce temps abominable, car vous pensez bien que la pluie tombe encore... Trois heures ! Que faire? Il est trop tard pour

voir les temples, qui ferment à quatre heures.

— Attendez à demain, me dit mon hôte. Je vous donnerai un guide qui vous conduira partout dès huit heures du matin.

Je ne sais si vous êtes comme moi : en voyage je fais généralement le contraire de ce qu'on me conseille. Rien de plus déplaisant que les itinéraires, les habitudes de M. tout le monde, les départs à heure fixe, les admirations conventionnelles, tout ce formulaire banal qui vous impose, sous l'omnipotence d'un guide, un trajet aussi invariable que celui de l'omnibus « square des Batignolles-Jardin des Plantes ». Aussi laissant M. Kanaya très ébahi, je sors aussitôt armé d'un parapluie, enveloppé de mon caoutchouc, pataugeant à l'aventure et seul, le long des chemins transformés en torrents.

Partout, le ruissellement monotone de l'eau tombant sur les branchages ou dévalant, rapide, dans les rigoles des sentiers abrupts.

Avenues larges comme des boulevards, taillées en pleine végétation millénaire, ici en pente douce, avec des gradins si espacés les uns des autres qu'on les dirait maçonnés pour de formidables géants ; là rectilignes à perte de vue, avec leurs majestueux portiques de bronze dont le dessin, d'une simplicité austère, prend, dans ce milieu solennel, un caractère d'originalité grandiose.

Dans une vaste clairière, sorte de rond-point à mi-côte de la colline, sur un fond de feuillage jauni, des temples profilent leur masse rouge, écrasée sous leurs toits bas et lourds, aux ornementations polychromes.

Là-bas, un escalier monumental escalade la montagne, coupé par trois plates-formes successives. Sur chacune d'elles, un temple se dresse avec son portique surbaissé, ses gardiens colosses, horrifiques dans leurs guérites grillées, ses lampadaires en pierre dure ou en bronze doré.

Et au sommet, à ciel ouvert, sur un tertre qu'une double enceinte de murailles environne, sous l'ombre épaisse projetée par les grands arbres, repose le Chogoun Yemitsou, scellé dans le bronze immuable de son sarcophage.

Un cylindre haut de deux mètres et demi et d'un mètre de diamètre, très simple, en forme de cloche et surmonté d'un toit aux extrémités relevées. Au pied, les emblèmes du culte : le brûle-parfums de bronze, la cigogne et le lotus de cuivre.

Peu à peu la pluie a cessé, le silence est complet, à peine troublé par le bruit des gouttes d'eau tombant une à une des feuilles. Sous la lueur crépusculaire, les objets perdent, dans une demi-teinte très douce, leurs contours précis. Que me disait-on de voir Nikko un jour de soleil !

Mais non, c'est par un mauvais temps d'hiver qu'il faut visiter cette nécropole, par une soirée comme celle-ci, bien sombre, bien triste, vous donnant l'impression lugubre de l'isolement absolu et morne. Au milieu de cette solitude je ne puis me défendre d'un sentiment de mélancolie profonde.

Il a tracé lui-même, le Grand Chogoun, les plans de cet étrange mausolée, percé ces longues avenues, incrusté cet escalier géant dans le flanc de la montagne! Il a taillé au grand mort qu'il allait être un tombeau digne du grand vivant qu'il était, et tout cela pour que tant et tant de barbares viennent troubler le solennel silence... Bon! je m'échoue dans les rêveries classiques, et me voici (au diable les réminiscences!) monologuant devant un tombeau. Quittons vite cette ornière et convenons que les vanités terrestres ont souvent un excellent côté. La nature, comme mon estomac d'ailleurs, a l'horreur du vide; il est donc tout à fait inutile de rééditer la phraséologie sur le néant insondable, et très utile, au contraire, d'aller dîner.

Je descends l'escalier, que la mousse recouvre d'un tapis épais et glissant, et je m'arrête un instant devant le plus beau temple de la série Yemitsou (la série Yeyas est sur le versant op-

posé). Il fait encore assez jour pour ne perdre aucun détail extérieur de ce curieux édifice.

Comme tous les temples japonais, c'est un toit et pas grand'chose de plus; mais un joli toit, par exemple, ciselé, fouillé, doré, une véritable pièce d'orfèvrerie à mettre sur une étagère... un peu grande. Le temple lui-même est en bois, sur assises de pierre, entouré d'une large véranda et couvert du haut en bas, sur toutes ses faces, d'étranges enluminures.

Sous un ciel gris, à cette heure de la journée et à vol de parapluie, c'est médiocre. Peut-être qu'avec un rayon de soleil... Mais, si persuasif que soit le grand magicien du Japon, il aura de la peine à me convaincre que le vert, le rouge sang de bœuf et les tons d'or fané constituent un ensemble harmonieux.

A Nikko, il importe peu qu'une porte soit ouverte ou fermée. Aussi, en dépit de la consigne, restent-elles entr'ouvertes. Un bonze, surgissant de l'ombre d'un portique, me salue et d'une voix de rogome (l'influenza sans doute) m'invite à entrer. Il est des accommodements avec le ciel sous toutes les latitudes. La seule différence est qu'ici la politesse shintoïste et bouddhiste exige qu'on se déchausse, mais permet de rester couvert.

Je n'y vois pas plus que dans un four. Dans

l'obscurité un guide, qui a les yeux de la foi, débite une foule d'explications. Çà et là quelques scintillements, des objets informes, épars de tous côtés, dieux, tables ou tambours... Si je n'étais pas la sincérité même, je vous dirais que c'est ainsi plus mystérieux, plus émouvant. Mais franchement suis-je impressionné? Pas du tout. J'ai pourtant lu tout à l'heure *Japoneries d'automne.* Un moment je frissonne... Hélas! c'est le rhume de cerveau qui me vient par les pieds, prouvant que les extrêmes se touchent. J'éternue vigoureusement; le bonze grommelle quelques mots, ce qui, dans tous les pays du monde, signifie : « Dieu vous bénisse! » Partons vite sur ce souhait. A la sortie (on ne paye qu'en sortant), le prêtre tend paisiblement la main. Rien dans mes poches! « Je reviendrai demain, » lui dis-je. Le ministre du culte fait la grimace : « Demain je n'y serai pas, » murmure-t-il (traduction : Un *tiens* vaut mieux...). Enfin, je trouve une pièce blanche. Le bonze l'engloutit dans sa manche et, avec une grande révérence : « Je serai ici demain, noble étranger. »

La pluie recommence... Ombre de Yemitsou, que votre colline est triste! Comme je comprends le rictus et les contorsions épouvantables des gardiens-colosses de l'entrée! Celui-ci, à droite, tout rouge, qui a l'air d'un mauvais drôle, me

regarde menaçant : « Ce temps te déplaît, barbare? Eh bien, tu en as pour quarante jours! » Et l'autre, à gauche, tout vert, a une expression d'ennui parfaitement caractérisée : « Encore la pluie! Ça ne va pas bientôt finir? C'est dégoûtant! » (Aurait dit ce pauvre Brasseur.) Je suis de son avis. La nuit est venue... A table!

*
* *

Le vent s'est levé cette nuit et a balayé le ciel.

Nous avons eu ce matin un temps sec, un peu gris et dans l'après-midi du soleil. Je reviens sur ma première impression : le rouge sang de bœuf, le bleu clair, le vert épinard, le noir, le blanc et l'or mêlés produisent, au grand jour et sous le soleil, des effets inattendus. Tous ces temples multicolores, presque exclusivement en bois laqué avec appliques partout de cuivres ciselés et dorés, sont vraiment très curieux. Ils valent leur réputation, mais gagneraient à être tels que Pierre Loti les a vus et décrits.

Malheur aux gens de peu d'imagination! Pour eux, tout ce qui brille n'est pas or; ils ne perçoivent rien au delà de leur rayon visuel, qui s'arrête souvent au bout de leur nez; ils en sont réduits, comme moi, hélas! dans leur narration

terre à terre, à substituer aux brillantes fantasmagories du rêve la réalité des choses. Réalité superbe, d'ailleurs, pas banale du tout et digne d'admiration.

Vous savez que la colline est divisée en deux parties bien distinctes, la partie Yeyas, de beaucoup la plus riche, et la partie Yemitsou, que je n'ai fait qu'entrevoir hier. J'y suis retourné, et pas inutilement. Si jamais vous venez de ce côté, je vous recommande un trio de diables en bronze, de dieux, veux-je dire (ce qui, au Japon, est à peu près synonyme). Deux, bien campés, portent à bout de bras une lourde lanterne de cuivre ouvragé, et le troisième, solidement arc-bouté sur ses jambes aux muscles saillants, soutient sur ses épaules, remontées dans un puissant effort, un énorme brûle-parfums.

J'ai pour guide un petit paysan d'une quinzaine d'années, à figure rougeaude et honnête. Il ne sait rien de rien et se borne à me suivre. Mais il rachète son ignorance par une qualité précieuse en voyage : il pousse l'avarice jusqu'à l'économie, comme disait un jour un conférencier distrait.

Je lui ai remis cinq francs en menue monnaie, afin de m'éviter l'ennui des distributions de gros sous à la porte de chaque temple. Très fier de ma confiance, il veut s'en montrer digne, et j'ai toutes

les peines du monde à obtenir que, de temps en temps, il plonge sa main dans les profondeurs de sa longue manche où tinte son trésor : « Donne trente sen à ce bonze, » lui dis-je. Il me regarde effaré et, avec un haussement d'épaules significatif : « Trente sen! trois sen, c'est bien assez ! » Quelle piètre idée vont avoir de moi les prêtres, qui semblent déjà me trouver beaucoup trop convaincu de leur esprit de détachement !

*
* *

Salut au seigneur Yeyas ! A l'entrée du temple principal, sous un portique dont la splendeur défie toute description, le plus illustre des Chogoun, de grandeur naturelle, est posément assis, vêtu avec simplicité et tenant son arc de combat en travers sur ses genoux. Figure émaciée et sévère, tête de penseur, de philosophe, attirail de guerrier, un vrai Marc-Aurèle !

Au-dessus de lui un enchevêtrement inénarrable de chimères, de monstres à gueule et crinière de lion, de dragons moustachus à la griffe menaçante, aux replis tortueux, d'oiseaux fantastiques et de personnages étranges, tous bien en relief sur le fond du décor, conservant dans ce fouillis leur expression particulière, leur individualité pour ainsi dire.

On vient de réparer cet étonnant travail. Un bon point aux Japonais qui se préoccupent enfin de la conservation de leurs monuments historiques. Ce serait pitié vraiment de laisser se dégrader et se perdre ces inimitables productions de l'art ancien que malheureusement la vétusté a déjà marquées de sa terrible empreinte.

Tout ce quartier funèbre est de toute beauté. Les temples, étagés sur la montagne et précédant les cent cinquante marches qu'il faut gravir pour arriver à la tombe chogounale, sont magnifiques. Et je ne vous parle ni des plafonds à caissons plus riches cent fois que ceux du palais des Tokoungawa de Kioto, ni des traves, architraves, panneaux, etc., qui sont des merveilles de patience et d'art. Partout l'assemblage des mêmes couleurs. Si tout cela était neuf, ce serait d'un aspect criard et déplaisant; avec la patine du temps, c'est d'une distinction suprême. Je ne crois pas qu'on puisse, mieux que les Japonais, travailler le cuivre et le bois. D'un rien ils font, ou plutôt ils faisaient un bijou d'une perfection surprenante. Dans tous ces monuments, à la vérité un peu trop les uns sur les autres, il n'est pas un détail, même perdu dans l'ombre, qui ne soit aussi soigné que les parties les plus en vue.

Quel succès aurait, rue Drouot, le vestiaire de

Yeyas, depuis son tapis de prière et ses vêtements de cérémonie jusqu'à son casque de bataille et ses armes étincelantes, ses sabres à poignée d'or massif ciselée par un Benvenuto japonais ! Et son service de table, son écritoire en laque d'or, ses bijoux et tant de choses précieuses qu'on dirait, après trois cents ans, sorties à l'instant des mains de l'artiste ! Tout un trésor inestimable qu'il faudrait des jours pour examiner en détail dans les vitrines basses, mal éclairées, et le long desquelles en ce moment je me promène... à quatre pattes.

Sur un coin de boiserie de cinquante centimètres, un chef-d'œuvre de drôlerie. Trois nabots, trois gnômes avec la robe, la tête, la coiffure même des bouffons, au temps où les rois s'amusaient. Debout, autour d'un *hibachi* qu'ils dépassent à peine, ils devisent, les malicieux compères, se contant les bons tours qu'ils ont joués et joueront à la sottise humaine.

Sans doute vous me pardonneriez de vous faire l'inventaire des richesses que j'admire. Les bonzes, j'imagine, sont moins indulgents pour le gouvernement qui a procédé l'année dernière à cette opération. On s'était aperçu (ici comme partout, les meilleurs métiers se gâtent) que les temples se dégarnissaient à vue d'œil. Malgré ce pillage, Nikko, où s'est entassé tout ce que l'art

japonais a produit de plus beau et de plus délicat en boiseries, laques d'or, cuivres et bronzes, Nikko reste un musée de premier ordre. On n'y éprouve pas, à mon avis, cette impression, tant de fois exprimée, d'un déploiement de luxe inouï, fabuleux, mais on a, ce qui vaut mieux, le sentiment d'un effort extraordinaire de travail artistique, plein de grâce, de finesse et d'esprit, de patience jamais lassée et de soins incroyablement minutieux.

Je vous disais que Nikko était un musée ; il n'est plus que cela en effet. Le Japon en a fini et bien fini avec la bâtisse sacrée. Ce qu'il a fait il ne le recommencera plus, ne le continuera même pas.

Comme nous, il a eu son âge mystique et superstitieux, grand constructeur d'autels. Nulle part, mieux qu'à Nikko, on ne se rend compte que toutes les ressources du royaume ont été pendant des siècles consacrées aux édifices religieux.

Rien n'était trop beau pour les temples et tout devait y être splendide. Après les avoir construits, on ne songeait qu'à les embellir encore et toujours, sans aucun souci de la dépense. Le Japon n'avait pas à ce moment de cuirassés, d'armées permanentes, de services publics installés dans de vastes bâtiments modernes, en

pierre de taille, de milliers de fonctionnaires aux dents longues, autant de trous par lesquels fuit l'or de son budget. Ceci a tué cela et profitera sans doute de l'occasion pour l'enterrer. Est-ce un bien ou un mal? Comme touriste, je dirais assurément que c'est un grand mal s'il était admissible que ce qui doit être ne soit pas. Quel charabia! Dame, après dix heures de sanctuaire, le nez en l'air!...

Mais trêve de réflexions! J'aperçois, accroupie sur le seuil d'un temple, la *guecha* sacrée en jupon rouge, à la longue robe blanche, impassible, maigre et jaune, ridée par quarante ou soixante-dix hivers. C'est criminel de faire danser une femme de cet âge! Mon jeune guide vient de jeter généreusement devant elle deux sen (deux sous). Lentement elle se lève, le regard fixe comme celui d'une somnambule. Elle est plus maigre encore que je ne croyais, une véritable pièce anatomique, vénérable jeuneuse vieillie à l'ombre d'un sépulcre. Six fois et d'un mouvement automatique, elle tourne, l'étrange créature, tenant d'une main un éventail et de l'autre un petit bâton chargé de grelots qu'elle agite doucement. Cela dure une demi-minute. « Pour un yen, me dit mon compagnon d'un air goguenard, elle n'aurait pas dansé davantage. »

Près du grand temple, la piscine sacrée,

sorte de bassin rectangulaire taillé dans un bloc de pierre dure, est abritée par un toit que soutiennent quatre piliers de granit ornés de larges montures en cuivre. Ce pavillon est dans son ensemble (chose assez rare ici) d'une architecture élégante et légère qui rappelle les plus gracieuses créations de l'art khmer. A côté, l'écurie sacrée. Une frise large d'un mètre, sculptée à jour, et courant autour de l'édifice, représente des branchages entrelacés auxquels, dans les postures les plus bizarres, se suspend toute une tribu de singes. Un groupe célèbre, c'est celui de ces trois singes : l'un se bouche les yeux, l'autre les oreilles et le troisième comprime ses lèvres à deux mains. Il existe sur ce sujet une légende très populaire dont la morale enseigne qu'il faut entendre sans écouter, voir sans regarder et surtout savoir se taire.

Tout un manuel de diplomatie en deux lignes !

En terminant il est impossible de ne pas mentionner le principal auteur de ces merveilles, le plus illustre des sculpteurs japonais, Hidarijingoro, dit le Gaucher.

ENVIRONS DE NIKKO. — ONTOSOMENTAKI. PAGODE DES SERPENTS. TCHOUSENDJI. — YOUMOTO.

Juillet.

Rassurez-vous; je ne veux pas vous reparler des temples. *Non bis in idem.* Je suis, vous l'avouerai-je, saturé de la sainte, très sainte, sempiternellement sainte colline de Nikko et de ses édifices sacrés. Et puis, il me manque pour continuer mes descriptions de l'année dernière, ce savoir-faire d'arrangeur de mots, d'enfileur de jolies phrases à facettes qui permet, sans lasser le lecteur et souvent à son insu, de ruminer indéfiniment les mêmes impressions. Je suis venu tout prosaïquement m'installer au frais pour huit jours dans la montagne, loin de la chaleur poussiéreuse des villes, et je compte me promener un peu avec vous aux environs, si toutefois le temps nous le permet, dans ce pays tant vanté de Nikko, où la pluie tombe quinze jours sur trente.

Un chemin que j'ai pris au hasard, ce matin, m'a conduit à la cascade de Ontosomentaki (traduction : On dirait du vermicelle). C'est à

une petite demi-heure de marche sur la droite du temple de Yeyas, en plein bois, par un sentier que consolident, de loin en loin, des marches d'escalier recouvertes de mousse. C'est un ravissant fouillis de verdure où parfois un rayon de soleil, filtrant à travers le feuillage, met des points lumineux. Quelle jolie aquarelle! Il va sans dire que les cigales chantent, que les ruisseaux coulent, produisant, au milieu de cet épanouissement large et tranquille de la nature sauvage, ce bruit particulier qui est comme le langage du silence et rend plus intense l'impression de recueillement des grandes solitudes.

Où allons-nous ainsi? A la Pierre miraculeuse que les femmes en désir d'enfant n'ont qu'à toucher d'un petit caillou lancé d'une main sûre pour que leur ambition soit satisfaite. Il paraît qu'à Nikko les promeneuses sont très adroites à ce jeu.

Je reviens par un autre chemin aussi charmant que le premier. Voici un tronc énorme, renversé depuis cent ans, me dit-on, en complète pourriture, et sur lequel poussent trois arbres. Là, quatre pins gigantesques, distants de deux mètres les uns des autres, ont la même racine. Sur un petit tertre très ombragé, un temple minuscule et, au fond, dans l'obscurité, une figure toute blanche, cadavérique... C'est

le bonhomme Yeyas qui a trouvé plaisant de se déguiser en Pierrot, tandis qu'à ses pieds deux diables hideux, rouge et vert, montent la garde avec des contorsions et des grimaces abominables.

Ma maisonnette est assez confortable. Du premier étage (oh ! je n'en ai pas deux), je découvre un coin de la sainte colline (encore !) et aussi toute la montagne qui lui fait face. Là-bas, tous les soirs, je vois briller une lumière. Par les nuits noires, on dirait une étoile. C'est une pagode, la pagode des Serpents (sans serpents, bien entendu), à vingt minutes d'ici. On y arrive par un sentier que les broussailles recouvrent en partie. « Autrefois, me dit mon propriétaire, qui me sert de guide, il y avait, à la place de ces lianes et de toute cette végétation, un palais splendide, immense, le palais des Tokoungawa. Le temple que nous allons voir était magnifique, rempli d'objets en or. Une avenue large, bordée de grands arbres, y conduisait. C'était là le lieu de prières du grand Yoritomo, qui l'avait construit et embelli. Voilà ce qu'il en reste ! »

Pas grand'chose, en effet : une cahute en bois, à moitié effondrée. Un gros orage ne fera qu'une bouchée de ces quelques solives pourries. Dans l'intérieur de cette masure sacrée, une planche

ornée de caractères dorés, dernier vestige de sa splendeur, et au-dessus, sur l'autel même (ô décadence !) la photographie encadrée d'un groupe de Japonais au milieu desquels mon propriétaire me montre d'un air satisfait son portrait et celui de sa femme.

A deux pas de chez moi le torrent coule invisible, mais avec assez de bruit pour qu'on ne l'oublie pas ; de petits oiseaux semblables à nos bergeronnettes sautillent sur les branches tout près de ma fenêtre. Ils regardent gentiment ce nouveau locataire, tournant leur tête d'un mouvement brusque et gracieux. « Bonjour, petits, mangez bien tout le pain blanc que j'émiette ; de trois jours vous ne me reverrez plus. »

*
* *

Voici notre programme d'excursion : déjeuner à Tchousendji ; dîner à Youmoto, où nous couchons, et retour après-demain par la grande montagne de Nantaïsan.

Huit heures du matin. Un temps doux, ensoleillé, avec quelques nuages servant d'ombrelle. A cheval. Je reprends ma route d'il y a six mois, mais plus facilement, les chemins étant réparés et presque carrossables. Nous trottons à peu près tout le temps jusqu'au pied de la montagne de Tchousendji. Nos chevaux sont

de misérables rossinantes dont les os percent la peau, plus nourries de coups de bâton que de bottes de foin ou de paddy ; ce régime leur convient sans doute, car elles marchent mieux qu'on ne le croirait à première vue.

Le lacis commence longeant le torrent, et, en pente douce, grimpe à deux mille mètres. Vallées profondes encaissées dans des rochers à pic, montagnes étrangement découpées, avec des creux et des arêtes imprévus. Ici, une végétation vigoureuse, tenace ; là, le granit nu, désolé ; bref, toute la lyre des soulèvements volcaniques et du pittoresque à cascades que veux-tu.

A onze heures, nous sommes à Tchousendji. A midi seulement nos provisions arrivent. A table, au premier étage d'un chalet qui se dresse sur pilotis, au-dessus d'un lac qu'entourent de tous côtés des montagnes boisées. Je les ai vues, ces montagnes, couvertes de neige en décembre. Ce paysage est bien joli aujourd'hui ; il m'a semblé plus beau sous un pâle soleil d'hiver, avec un ciel aussi bleu.

Si je vous présentais les compagnes et compagnons de route que le hasard m'a fait rencontrer en villégiature ?

Une grande Anglaise blonde, suffisamment osseuse, comme toute Anglaise qui se respecte, nerveuse comme une chèvre et courant aussi

bien. Vingt-huit ans, l'allure libre, indépendante ainsi que peut l'être celle d'une femme dont en ce moment le mari chasse l'ours au Kamstchatka.

Honni soit qui mal y pense ! Ce qui ne veut pas dire que cette dame laisserait prendre sa jarretière. Elle est garçonnière, fume la cigarette. Vous ai-je dit qu'elle était assez jolie, qu'elle avait cent mille livres de rente ?

Une jeune Danoise, charmante comme on l'est dans le pays d'Ophélia, très gaie et bonne personne. Un Américain original, très amusant, et un Espagnol quelque peu basané, excellent homme malgré ses continuels froncements de sourcils.

Nous avons mis le couvert en musique. Vous entendez cela : « Donnez-moi les assiettes, je vous prie ? — Les voici, seigneur ! — Vous avez oublié le pain. — Ah ! mon Dieu !... » (Point d'orgue).

Deux heures. — En route pour Youmoto. Une allée de parc, en bordure du lac et toujours sous bois pendant une bonne demi-heure ; puis un monticule entrecoupé de cascades que nous franchissons en dix minutes, et nous voici dans une immense clairière pleine d'arbres encore debout, mais morts. C'est lamentable. Il y a quelques années, un terrible incendie a détruit

cette partie de la forêt. Et l'herbe pousse drue, épaisse, mais inutilisable. Ici, comme du côté d'Atami et d'Hakone, les prairies sont infestées de bambous nains qui rendent le pâturage impossible. Ah! voyons la grande cascade de Youmouto. Figurez-vous une nappe d'eau large de quarante mètres dévalant sur le versant escarpé d'une montagne, large sillon tout blanc creusé en pleine forêt.

Quittons nos chevaux que nous rejoindrons par un détour et grimpons le long de la chute d'eau, qui n'est pas autre chose que le déversoir du lac de Youmoto. Oh ! qu'il est curieux, ce lac sur lequel les hautes montagnes qui le dominent jettent une ombre épaisse et froide! « Cela ressemble au lac où se noya le roi de Bavière, » me dit la jeune Danoise.

Quelle odeur de soufre! Youmoto n'est qu'une vaste solfatare. Sur cette eau noire, huileuse, une barque et des pêcheurs. Des pêcheurs ! Voilà qui est fort. « Il y a donc des poissons? demande l'Américain.

— Je crois bien, et comme ils souffrent, les malheureux, comme ils souffrent! » réplique l'Espagnol d'une voix profonde.

Quatre heures. — Nous avons le temps de faire un bout de toilette et de visiter la station

balnéaire. Notre *tchaya* est assez convenable pour une nuit. Une servante de l'hôtel m'apporte une bouteille dans laquelle s'agite quelque chose. Dieux, les vilaines bêtes ! Mais ce sont des salamandres, de vraies salamandres, prises dans les eaux sulfureuses en ébullition !

Une centaine de cases les unes sur les autres, avec, tous les dix pas, une piscine ouverte à tous les regards, où hommes, femmes et enfants, tout nus, barbotent. O vie patriarcale, ô simplicité de mœurs, voilà de vos indécences ! L'eau sulfureuse sort bouillante du sol ; impossible d'y laisser le doigt plus d'une seconde. Et les baigneurs sont jusqu'au cou dans cette étuve où cuirait un œuf en deux minutes, sans paraître le moins du monde incommodés !

A ce moment le soleil va disparaître derrière la montagne de Nantaïsan. Ses derniers rayons frappent les brumes légères accrochées au sommet et qui deviennent subitement d'un délicieux rose tendre sur fond vert. « Vous mettriez cela dans un tableau, dirait Joseph Prudhomme, eh bien, monsieur, on déclarerait que c'est invraisemblable. »

Au rez-de-chaussée de la *tchaya* deux baignoires seulement. Nous demandons un bain ; on nous le donne ; il vient d'être puisé à la source, nous affirme l'hôtelier. Une demi-heure après arrivent

deux *misses* avec leur père. « Vite, un bain. — Le voici, mesdames, sortant de la source. » — Le soir surviennent deux Allemands ; même scène. Ceux-ci sont particulièrement enchantés, et nous les entendons s'ébattre, se jetant à la figure cette eau bien propre... sortant de la source. A dîner, chacun de se féliciter de cet excellent bain ; mais jugez de la grimace quand un domestique nous apprit qu'on ne remplissait les baignoires qu'une fois par jour !...

*
* *

Le lendemain, à six heures, debout, debout ! J'ai grand'peine à m'arracher de mon excellent lit, composé de *fouton* (matelas épais de deux centimètres) superposés que recouvre un troisième en guise de couverture, le tout, bien entendu, enveloppé de draps. Il ne fait guère chaud à cette hauteur. Et pourtant le bon soleil brille et nous promet, dans son sourire matinal, une belle journée.

Nous reprenons le chemin de la veille pendant un demi-ri (le ri est une lieue). On prétendait que nous ne pourrions faire le tour du Nantaïsan qu'à pied. C'est une erreur, nous a-t-on déclaré. Et nous avons enfourché nos vaillants coursiers. Ici, nous bifurquons. Le sentier serpente en plein bois, à flanc de coteau,

et tout de suite nous sommes dans une grande forêt qui me rappellerait celles de l'Inde, n'était son silence profond, que trouble à peine le chant des cigales. Pas un oiseau dans les arbres, pas le moindre bruissement dans les hautes herbes. Ce serait d'une tristesse mortelle sans le soleil qui pénètre dans les fourrés les plus sombres, transforme en perles étincelantes les gouttes de rosée et jette par tout la note éclatante de sa vive et joyeuse lumière.

Pendant deux heures nous contournons, en terrain plat, la montagne ; puis il faut grimper une pente abrupte, ce dont nos chevaux s'acquittent fort bien et avec une sûreté de pied qui leur vaudrait l'approbation d'une mule. Lorsqu'on a monté, il faut descendre. C'est plus difficile. Je me trouve en tête de la file et, de temps à autre, j'avertis la colonne des obstacles de la route par un sonore : *Abounayo!* (attention).

Le chemin devient impossible. A terre, mesdames. Déjà Mrs *** a franchi d'un pas alerte le lit d'un torrent, et nous rentrons sous bois. Trois baraques au milieu de la forêt ; c'est le village des pèlerins, village sans habitants, simple refuge où nous déjeunons sur le pouce, encore plus en musique qu'hier. Je découpe péniblement un canard retrouvé au fond de mon sac, et aussitôt tout le monde de chanter, au grand

ébahissement de nos hommes : « Les canards l'ont bien passé, tire lire lire, tire lire lire. »

On est pèlerin ou on ne l'est pas.

Nous traversons ravins et collines, toujours sous bois, et, à trois heures, nous débouchons à mi-côte du dernier contre-fort, déboisé celui-là, et d'où la vue s'étend au loin. Je distingue Oyama, la montagne pointue, aux escaliers qui m'ont courbaturé les muscles extenseurs, il y a quelque trois mois. Un bruit de cascade, c'est Ourami. Halte-repos! A quatre heures, nous faisons, en bon ordre, une rentrée triomphale à Nikko, avec la satisfaction d'avoir accompli la plus agréable excursion du Japon.

L'ALLÉE DES CENT BOUDDHA. — VISITE AUX MINES D'ACHIWO.

Une de mes promenades favorites, c'est à dix minutes du village, sur le bord du torrent, l'allée des *Cent Bouddha*. J'ai grand plaisir à revoir, dans ce coin si verdoyant, ces saints du calendrier japonais bien alignés, comme à la parade, sur leur piédestal de granit. Depuis des siècles ils sont là, un peu plus moisis chaque année, un peu plus mutilés, avec de grandes dartres sur la figure et sur le corps, disparais-

sant à moitié dans l'herbe qui croît drue tout autour. Sont-ils exactement cent? Les Japonais prétendent qu'on n'a jamais pu les compter. Pour moi, qui viens de les passer en revue, j'affirme que leur nombre ne dépasse pas soixante... Voyons, est-ce soixante-huit ou neuf? Je les recompterai demain, ces dieux au sourire narquois sur leurs lèvres de pierre.

En face, un peu au-dessus de l'eau écumante, on montre au promeneur un caractère de l'alphabet japonais gravé sur le rocher. A quelle époque remonte cette inscription ? on l'ignore.

En ce temps-là, dit la légende, personne ne savait écrire. Le premier qui chercha par quels signes il pourrait exprimer sa pensée était assis de ce côté du torrent. Il travaillait sans trêve, vivant d'offrandes et priant la déesse Soleil. Un jour, sa main s'arrêta, et longtemps il resta immobile, les sourcils froncés. Il était mécontent de tous ses essais ; son esprit se refusait à concevoir et ses doigts fatigués, inertes, devenaient lourds comme le plomb. Pris de colère contre son impuissance, il jette son pinceau dans le torrent. Le bois léger lancé comme une flèche vient heurter le roc et trace (ô prodige !) le caractère tant cherché. C'est ainsi que fut inventée l'écriture... au Japon.

*
* *

Une promenade un peu plus longue que je conseille aux touristes, c'est une excursion aux mines de cuivre d'Achiwo, à quelques lieues de Nikko. Venant de Tokio, on traverse, pendant quatre heures de chemin de fer, d'immenses plaines admirablement cultivées, où abondent surtout les plantations de mûrier. A Omama, les voyageurs pour Achiwo changent de voitures, c'est-à-dire que nous quittons un wagon assez confortable pour d'affreuses *jinrikisha* où nous sommes atrocement cahotés à travers les ornières, les cailloux et les branches d'arbres toutes mouillées qui coupent le sentier et nous arrosent.

Pas hospitalière, la localité où nous devons passer la nuit : une *tchaya* où personne ne se dérange, et des puces, et des moustiques !...

D'Omama à Achiwo, huit lieues. Les prétentions exagérées de mes traîneurs, ces voleurs de grands chemins, me décident à partir à pied. La route plate d'abord, boueuse et défoncée par l'orage, grimpe au bout d'une lieue dans la montagne.

Oh ! du pittoresque à foison, mais sous un ciel bas et lourd, le plus charmant paysage paraît très maussade. A chaque instant, des agglomé-

rations de cases. Toutes ces maisonnettes sont pourvues de dévideuses et de larges paniers plats à claire-voie pleins de vers à soie, qui font en mangeant autant de bruit qu'un cheval au râtelier.

Godo. Onze heures. — Après cinq heures de marche, j'ai l'estomac dans les talons. Voici un plat de ma façon que je me permets de recommander aux ascensionnistes : une moitié de boîte de foie gras dans du riz cuit à l'eau. Cela vaut, je vous assure, la salade japonaise de *Francillon*... mais ne fait pas oublier Mlle Reichenberg. Arrière ces souvenirs de l'autre monde et en route! Hélas! la pluie, et une pluie! Je prends tout simplement le pousse-pousse des bagages.

Quels chemins ! Des cahots à rendre l'âme le long du torrent. Et pas un torrent pour rire, un vrai, large comme une rivière, avec de gros tourbillons qui bouillonnent pour tout de bon.

A certains endroits, le chemin est très étroit, à pic sur la vallée. Dans une montée, mon traîneur glisse, s'allonge à plat ventre, et ma voiture bascule à moitié. J'ai vu deux secondes le vide au-dessous de moi. Heureusement pour ma carcasse, tout l'instinct de conservation dont je suis susceptible s'est concentré dans mon pied droit

qui, avec une rapidité et une force que je ne soupçonnais pas, est sorti du véhicule comme un ressort subitement détendu, s'arc-boutant sur un morceau de roche. Alpinistes, ne faites jamais d'ascension en *kourouma*. Les pieds, voyez-vous, il n'y a que ça.

*
* *

Assez convenable, l'hôtel d'Achiwo. Il est sept heures du soir; nous nous emparons des fourneaux. Mon compagnon de route fabrique ce qu'il appelle un potage, c'est-à-dire un mélange épais, compact, de pommes de terre, de carottes et d'oignons. Avec des truites qui sortent de l'eau vive pour entrer dans le beurre de la poêle, et un poulet froid, nous dînons supérieurement. Pas de moustiques à cette hauteur (1,500 mètres), mais des puces, des puces voraces, insatiables, qui exécutent sur nous une sarabande effrénée.

La mine est distante du village de près de deux lieues. On y accède par un chemin qui n'est qu'un cloaque. Les collines sont arides, nues, portant, du sommet à la base, de profondes balafres, véritables ravins que les pluies ont creusés.

C'est navrant. On a l'impression d'un lieu désolé et maudit. Voici la mine, sur le bord du torrent, avec ses grandes cheminées, les bara-

quements de l'exploitation et un fouillis de cahutes, disséminées pêle-mêle, où fourmille à l'étroit, dans cette vallée encaissée, toute une population misérable de vingt mille âmes. Un pont superbe en fer est jeté sur le torrent et conduit au centre de l'agglomération, qui a plutôt l'aspect d'un vaste campement que d'une ville ouvrière. A qui s'adresser? On nous a dit que les employés supérieurs parlent anglais. Mais n'est-ce pas un employé supérieur, ce petit homme en souliers, en veston gris avec un chapeau rond enfoncé jusqu'aux oreilles? Oui, mais il ne parle que japonais.

Il est préposé à la fonderie et très obligeamment nous fait visiter son département. Diable! c'est commencer par la fin. C'est la mine qu'il nous faut voir. Au bureau central, une vingtaine de Japonais, le pinceau à la main et la cigarette à la bouche. L'un d'eux vient à nous, pas beau, certes, avec ses yeux aux paupières rouges et clignotantes, avec ses dents bizarrement plantées et qu'un sourire découvre jusqu'aux gencives inclusivement, mais très aimable vraiment, et fort intelligent à ce qu'il m'a semblé. Il nous donne les renseignements suivants: Nous sommes ici chez M. Fourokawa, le plus riche propriétaire minier du Japon, le malin des malins. Sans fortune ou presque il y a quinze ans, il est actuel-

lement vingt-cinq ou trente fois millionnaire. C'est un Japonais pur sang; le premier, il a compris tout le parti qu'on pouvait tirer des inventions modernes appliquées à l'exploitation des terrains miniers. Pour une bouchée de riz, il s'est rendu acquéreur de gisements qui, loin de nourrir leurs propriétaires, les mettaient en faillite, et, en moins de dix ans, il a centuplé la valeur de ses acquisitions. Ici il extrait du cuivre, ailleurs de l'or, de l'argent, de l'antimoine.

Comme nous demandons à descendre dans la mine, on nous affuble d'une blouse et d'un casque en cuir bouilli, très pratique pour préserver des chocs notre boîte osseuse, et, armés de l'indispensable lanterne du mineur, nous entrons dans les galeries. Le passage est étroit, il nous faut souvent nous jeter précipitamment à droite ou à gauche, afin d'éviter les wagonnets qui vont et viennent, traînés par des chevaux. De temps à autre, un carrefour qu'éclaire assez mal une lampe électrique.

La longueur de l'artère que nous parcourons au milieu des flaques d'eau et courbés en chien de fusil est d'une demi-lieue. Au bout, deux puissantes machines à vapeur sont installées et assurent l'aération et la traction des ascenseurs dans les galeries souterraines, qui sont au nombre de cinq.

Descendons dans la cinquième. Notre guide, un employé supérieur s'il vous plaît, paraît fort ennuyé de cette proposition : « Je ne suis jamais descendu dans aucune, me dit-il. — Eh bien, c'est une occasion excellente. Profitez-en. »

L'infortuné, pour toute réponse, regarda d'un air navré son pantalon gris clair déjà passablement endommagé par notre course. Je compris son inquiétude, car ils ne sont guère confortables les ascenseurs, gras, sales, incommodes. La descente s'effectue lentement, lentement.

Une, deux, trois, quatre... Pour le coup, nous y sommes, dans les entrailles de la terre. Cinq, stop ! et nous débouchons sur une plate-forme où attendent quelques ouvriers que notre subite apparition plonge dans un étonnement muet et curieux. Ils ne manquent pas de caractère, ces mineurs japonais, avec leurs *kimono* courts serrés à la taille par une ceinture de lin dans laquelle sont passés leurs outils. Quel joli costume de brigands ! En quelques minutes, nous sommes à pied-d'œuvre. On travaille ici, à la clarté très nette de deux lampes mobiles fichées à la voûte, et c'est simplement armé d'un ciseau et d'un marteau que l'ouvrier s'escrime contre le roc. Procédé primitif, mais que les Japonais ont raison de ne pas abandonner, le salaire de l'ouvrier

ne dépassant pas quarante sen par jour, au maximum.

Il est vrai qu'avec dix sen il mange comme un roi. Comparativement, en raison de ses facilités d'existence, le mineur gagne ici plus que notre ouvrier français. Et combien moins grande est sa peine !

Dans les ateliers que nous voyons en sortant, des centaines de femmes sont occupées au triage et au lavage du minerai. Leur salaire quotidien ne dépasse pas quinze sen. Quel aspect chétif a tout ce monde ! Le séjour de cette vallée humide est mortel, et chaque année la fièvre fait de nombreuses victimes. La région est entièrement déboisée, totalement stérilisée par la rapacité du nabab Fourokawa, qui, ayant toujours besoin de combustible, ne se gêne pas le moins du monde pour saccager les forêts voisines.

Il y a dix ans que cela dure.

Pratiquée ainsi, l'exploitation minière est la ruine de ce pays. Il est grand temps que l'Administration locale se préoccupe enfin de mettre un terme à de pareils ravages, dont quelques industriels privilégiés profitent au détriment de tous les cultivateurs.

LE PREMIER DE L'AN A TOKIO
UNE RÉCEPTION OFFICIELLE AU PALAIS.

Janvier.

Il est, je crois, peu de pays où le nouvel an soit plus fêté qu'au Japon. C'était, il y a quelque vingt ans, à l'époque du *Têt* chinois et annamite, en février-mars, que les Japonais avaient leur fête annuelle. Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'exemple des Européens a changé leurs coutumes, et le premier jour de l'année est le signal de réjouissances auxquelles, pendant la dernière quinzaine de décembre, tout le monde, riches et pauvres, se prépare et qui durent plus de huit jours. Le mouvement des affaires s'arrête, la vie commerciale est suspendue ; administrations, magasins, boutiques d'artisans ferment leur porte. C'est relâche pour tout un peuple, joyeux de vivre délivré de tout souci, et de pouvoir avec délices, durant une semaine entière, se plonger dans un désœuvrement complet dont un cataclysme ne le ferait pas sortir. Les hommes le teint allumé par de copieuses libations de *saké* (eau-de-vie de riz), leurs pipettes à la main, titubent le nez en l'air, s'arrêtent chez le voisin,

criant très haut, dans leur langue un peu rude, d'interminables histoires; les femmes, endimanchées, trottinent, riant à belles dents à propos de tout et de rien, et vont, de maison en maison, présenter leurs souhaits et boire une tasse de thé. Les enfants, habillés de neuf, courent, sautent, bavardent, jouent à la raquette et lancent des cerfs-volants. Voilà le premier de l'an des classes populaires.

Dans l'enceinte du palais impérial, c'est un va-et-vient d'officiers aux uniformes chamarrés de broderies, aux claques ornés de majestueux panaches, aux képis surmontés de plumets blancs, rouges ou jaunes, de messieurs en vêtements étriqués au chapeau haut de forme, les uns à cheval ou à pied, les autres en *djin*. Place à l'armée, à la magistrature, aux corps constitués, le Japon officiel vient saluer son souverain.

Dans une grande salle construite et meublée à l'européenne, sur une estrade, siège le Mikado en grand costume de cérémonie : « Il est en général de division, dis-je à mon voisin. — Du tout, me répond-il, il est en amiral. Voyez plutôt, il porte des éperons ! »

Le Fils du Ciel est là depuis six heures du matin et il est quatre heures de l'après-midi. Aussi paraît-il très fatigué. Je suis sûr qu'il

maudit *in petto* sa grandeur qui l'attache à son fauteuil pendant douze heures consécutives, et qu'en dépit, peut-être même à cause de sa céleste origine, il envoie à tous les diables les visiteurs qui, processionnellement, défilent devant lui avec le silence et la rapidité d'ombres légères.

A ses côtés, l'Impératrice, en toilette européenne, revêtue d'un magnifique manteau de cour. C'est une femme encore jeune, jolie et d'un aspect vraiment fort distingué. On la dit aimable et intelligente. Je le crois sans peine, à en juger par l'expression de sa physionomie fine et gracieuse.

Cette solennité m'a paru dans son ensemble totalement dénuée d'intérêt et, bien que je ne fusse qu'un très modeste spectateur confondu dans la foule, m'a ennuyé presque autant que le Mikado semblait l'être. C'est la parodie, servile et sans caractère, de toutes les exhibitions analogues qui, le même jour, sinon à la même heure, avaient lieu dans toutes les cours d'Europe. Assister au Japon à la réédition, littérale dans la forme et dans le fond, des cérémonies occidentales, c'est peu récréatif, et je conçois le désappointement de l'un de mes compagnons, nouveau venu ici, qui ne pouvait se consoler d'un manque aussi complet de couleur locale. — « On prétend, s'écriait-il avec un désespoir comique, que c'est

le progrès qui veut ça. Mais je trouve détestable le progrès si, du pôle Nord au pôle Sud, il doit couler tous les hommes dans le même moule, les habiller tous de la même manière et leur imposer à tous, blancs, jaunes ou noirs, la même étiquette insipide et banale ! Je lis dans les livres que le Mikado est le descendant direct d'une dynastie qui compte deux mille cinq cents ans de règne ininterrompu, le fils des dieux, que sais-je ? Je m'avance plein d'émotion et je suis en face d'un officier plus ou moins général ou amiral, en bottines vernies, qui salue et bâille comme moi. Je pense rencontrer à la cour des Japonaises bien authentiques, et je vois de petites personnes coiffées comme la Dame aux Camélias, emprisonnées dans des corsets rigides et, ce qui est le comble de la dépravation du goût, en toilettes confectionnées à Berlin ! »

C'est vrai, l'uniformité, mère de l'ennui mortel, envahit le monde.

LA FÊTE DES CERISIERS. — LE PARC PUBLIC D'OUYENO. — LE PARC IMPÉRIAL

Mai.

Les cerisiers sont en fleurs ; le Japon est en fête.

Je suis allé ce matin me promener au parc d'Ouyeno, les Tuileries de la capitale. C'est une féerie printanière ; partout les blancs rameaux tendent sur le ciel bien bleu leurs légers voiles de fleurs que perce, çà et là, un rayon de soleil. Ils bordent les allées, enguirlandent les vieux portiques, ou s'arrondissent en dômes sur les vastes pelouses où le peuple s'amuse. Et qu'elle est gaie, cette foule ! Autour des petites maisons de thé, des jeux s'organisent : voici des lutteurs, de petits bateleurs, plus loin des balançoires... que dis-je ? des montagnes russes en plein air ; les enfants courent masqués ou stationnent, comiquement ébahis, devant les marchands de jouets ambulants. Et les couleurs brillantes ou tendres des *kimono* ajoutent à ce riant ensemble ce je ne sais quoi de coquet et d'un peu cherché, qui donne aux fêtes japonaises l'aspect d'un tableau d'opéra.

A côté, dans une majestueuse avenue qui conduit au temple, les promeneurs se pressent, si nombreux que la double haie de lampadaires a peine à les contenir ; le bruit de leurs petits sabots-échasses ne couvre pas les éclats de rire et les exclamations.

Voilà, sur un socle, *Binzourou,* le dieu guérisseur, toujours très entouré. Les pauvres diables atteints d'un mal, petit ou grand, même

incurable au dire de la science, l'effleurent à l'endroit correspondant à leur partie souffrante ; ils se touchent ensuite pleins d'espoir... Il n'y a que la foi qui sauve. La divinité n'a plus d'yeux, de nez ni de bras. C'est un tronc de bois usé, lisse, informe. Fût-il de bronze, qu'il en serait de même, tant la triste humanité est affligée de misères !

Ici, plus de fleurs, plus de vive lumière, mais l'ombre dense d'une haute futaie qui tombe sur les pèlerins maintenant en prières... Le Japon tout entier est là, avec ses contrastes. On s'entasse sous les portiques de pierre, on jette un coup d'œil aux saintes images, et chacun s'en retourne sous les cerisiers, rire et boire, et babiller encore jusqu'au soir. Mais nul n'oubliera de déposer une fleur sur la tombe des héros qui dorment là-bas sous leurs autels moussus, ou de jeter une pierre sur les genoux du gros Bouddha accroupi, qui les regarde de ses yeux jaunes.

Heureux celui, ou plutôt heureuse celle dont le projectile atteint le but ; ses vœux se réaliseront certainement... neuf mois plus tard. Et les fleurs de joncher le sol et les cailloux de pleuvoir ! La population du Japon s'accroît tous les ans de 20 pour 100.

Voilà la fête populaire, où chacun peut s'é-

battre à l'aise. Allons maintenant dans le parc impérial d'Enriokwan, où S. M. le Mikado nous a fait la grâce de nous convier pour cet après-midi.

On pénètre en voiture jusque dans la deuxième enceinte, salué au passage par les gardes du palais. A l'entrée, une foule de laquais en culotte courte de velours noir, bas blancs, livrée rouge et or, se précipite vers les arrivants pour vérifier leurs cartes. Superbe, la livrée impériale. Il y a quelques années, les ministres japonais donnaient à leurs gens de service notre tenue de soirée ; aussi prenaient-ils soin, pour éviter de fâcheuses méprises, de mentionner sur leurs invitations l'amusante recommandation que voici : « On est prié d'entrer sans chapeau, afin de n'être pas exposé à saluer les domestiques. » Ici, pas de surprise possible. Encore deux ou trois portes à franchir, véritables arcs de triomphe embanderolés de larges pièces de crépon aux couleurs impériales : chrysanthème blanc sur fond violet, et je suis au milieu du parc immense, admirablement aménagé avec ses pièces d'eau que surmontent d'élégants chalets sur pilotis, ses terrains gazonnés et ses grands arbres. Il est en partie de création récente, empiétant sur la mer qui baigne par un côté ses talus doucement inclinés. Et partout des cerisiers blancs et roses dans la verdure renaissante.

Sur le bord d'un petit lac, de nombreux promeneurs ; c'est ici qu'on attend le couple mikadonal. Peu à peu les groupes se forment et prennent leur rang : corps diplomatique, hauts fonctionnaires japonais, étrangers de passage, et beaucoup d'officiers, parmi lesquels je remarque avec plaisir quelques uniformes de notre marine.

Ah ! ah ! voici le groupe des dames de la cour, toutes obligatoirement vêtues à l'européenne. A deux ou trois exceptions près, quelles toilettes ! Et cet assortiment de couleurs, ces toquets emplumés ! Elles ne se doutent pas, les pauvres femmes, subitement transformées en marquises et vicomtesses des journaux de mode, de l'effet que produisent, sous ces fourreaux extraordinaires, sortis on ne sait quand de je ne sais où, leurs petits corps tassés, leurs tailles carrées, leur démarche, leurs saluts.

Les avez-vous vues saluer, pliées en deux à chaque révérence, au grand dommage des corsages qui craquent et des chapeaux qui basculent? Elles seraient si gentilles avec l'ample *kimono* et la coiffure japonaise.

Un mouvement s'opère dans la foule... Attention, l'empereur ! Sur le pont qui coupe le lac dans toute sa longueur et que recouvre un berceau de glycines, il s'avance, le Fils du Ciel... déguisé en général d'artillerie. Il marche lente-

ment, d'un pas automatique, supplicié sans doute par ses bottes vernies ; il salue à droite et à gauche d'un mouvement particulier qu'il fait en relevant un peu la tête, d'un coup sec ; s'il a un ressort dans le cou, sûrement il est placé à l'envers. Pour un Japonais, sa taille est assez élevée. Sur un palanquin et dans son costume de l'ancien régime, il serait fort bien, j'en suis sûr ; sous cet uniforme, il paraît mal à l'aise et n'a rien d'imposant.

A quelques pas en arrière, tenant à deux mains, comme un cierge, une ombrelle à long manche, trottine Sa Majesté la *Mikadesse*... petite mignonne, distinguée, mais d'une raideur de poupée dans sa robe ajustée, les lèvres entr'ouvertes par un sourire stéréotypé qui découvre des dents longues et fines, les yeux rougis par une ophtalmie commençante.

Elle est accompagnée des princesses du sang, en toilettes chatoyantes et claires, pas plus gracieuses, hélas ! malgré la richesse de leurs atours, que le groupe aristocratique de tout à l'heure.

Par file à droite, deux par deux, en avant, marche ! Et à la suite des princesses, le cortège s'allonge dans l'étroite allée sablée, uniformes brillants sous le soleil, toilettes claires, redingotes noires et... chapeaux de haute forme.

Tuyaux de poêle, cônes tronqués, capsules invraisemblables, les uns aux ailes déployées comme s'ils allaient prendre leur vol, les autres aux bords droits et rigides comme ceux d'un plat à barbe. Toute la lyre, quoi, toute l'histoire de notre affreuse coiffure ! Et où allons-nous ainsi par le sentier qui serpente, le long des pelouses verdoyantes, sous les cerisiers tout blancs ? Au buffet..

C'est dans ce cadre printanier qu'on a disposé, sous un colossal velum, un non moins colossal buffet, surchargé des mets les plus variés et de champagne carte d'or. On se croirait à l'Élysée. Mais, avant de commencer l'attaque, voyons les présentations : amusant, ce défilé de marionnettes, grosses comme des tours ou maigres comme des asperges montées. Et parmi les invités, qui se tiennent à distance respectueuse, les langues vont leur train :

« Tiens, le chargé d'affaires de *** qui a conservé sa canne ! Quel manque d'usage ! On ne garde pas sa canne devant le Mikado.

— Ah ! l'Empereur ne serre pas la main des Coréens ; il veut marquer qu'il les considère comme des vassaux.

— Sa Majesté a été fort aimable, déclare un diplomate ; elle m'a dit : « Il fait un bien beau temps. »

— Et l'Impératrice, ajoute une dame, s'est montrée on ne peut plus charmante et m'a confié que la journée était magnifique !

— On prétendait le Mikado au mieux avec les Chinois. Voyez cependant comme il les tient à distance !

— Et ce gros officier, quel est-il ?

— Un Prussien, le seul que les Japonais aient gardé pour l'instruction de leurs troupes.

— Et cet autre maigre ?

— Un ingénieur anglais qui a succédé à un Français dans la direction de l'arsenal.

Etc., etc.

Le défilé est terminé. Nos hôtes augustes s'assoient avec un air de visible satisfaction à une petite table en fer à cheval. C'est le signal de l'assaut. Grand tohubohu parmi les laquais rouge et or. Bruit de vaisselle et de bouchons qui sautent ; les invités s'emparent des petites tables disséminées sur la pelouse et les disposent à l'ombre des massifs. Quelle consommation de champagne et de victuailles ! Ces braves gens n'ont évidemment ni mangé ni bu depuis huit jours. Il n'y a pas à dire, le Mikado fait un noble usage de sa liste civile.

Vite un tour de parc. Ici, un pavillon de pêche, joliment perché sur une berge. Là, des arbres superbes sous lesquels on se croirait plus

près des tropiques que de Tokio. De petits escaliers de pierre dans un entrelacement de lianes retombantes ; des bancs, un beau rond-point... Comme j'apprécierais cela dans les environs de Paris !

Soudain, l'hymne japonais se fait entendre. Il s'en va, l'Empereur, comme il est venu, et sur tout son cortège les cerisiers, agités par la brise de mer, secouent leurs blancs pétales. C'est leur façon de pleurer à ces arbres qui abritèrent autrefois sous leur voûte fleurie des êtres étranges et ravissants, délices des yeux...

UNE REPRÉSENTATION DRAMATIQUE AU NOUVEAU THÉATRE DE TOKIO. — LE CÉLÈBRE ACTEUR DANDJOURO. LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE.

Mai.

Je viens de passer quatre heures au nouveau théâtre japonais de Tokio ; c'est un grand bâtiment aménagé d'une manière très moderne, éclairé à l'électricité et très intelligemment pourvu de nombreux dégagements, disposition appréciable dans un pays où les incendies sont

aussi fréquents que les feux de cheminée chez nous.

Salle à peu près comble : des familles entières s'entassent dans les petits rectangles qui leur servent de loges, et dont la disposition donne au parterre l'aspect d'un vaste damier. Tout ce monde boit, mange, écoute et ne perd pas plus une parole de l'acteur qu'une bouchée de riz ; ils sont là depuis ce matin, et jusqu'au soir ils resteront accroupis, très heureux de voir et d'entendre ce qu'ils ont déjà vu et entendu cent fois, et ne se plaignant que d'une chose, c'est que le spectacle commence trop tard et finisse trop tôt. Enfin, un public selon le cœur de notre maître Francisque Sarcey.

En fait de réalisme, nous n'avons rien à apprendre aux Japonais ; M. Antoine serait ici un plagiaire. Jugez plutôt : sur la scène, un vieux *daïmio,* en grand costume de bataille, est assis entre deux femmes magnifiquement habillées : l'une de soie rose et vert pâle, avec un manteau d'un jaune doux jeté sur une épaule seulement ; l'autre d'un vêtement compliqué dont les teintes, ombrées du mauve pâle au violet sombre, se marient harmonieusement dans les plis de ses nombreux *kimono.* Toutes deux se passent successivement et pressent à tour de rôle sur leur cœur, avec des lamentations aiguës, une tête coupée et sanguinolente. Quelle est

cette tête ? « Mon fils ! » crie la plus âgée. « Mon époux ! » gémit la plus jeune. Le vieillard est impassible, pas un muscle de son visage ne tressaille ; il fixe d'un regard froid et sec tout ce qui lui reste d'un enfant chéri, l'unique descendant de sa race, mort en combattant les armées mikadonales. Sur un signe qu'il fait, les femmes se retirent.

Il se lève alors, le vieux *daïmio,* sa taille voûtée se redresse. Lentement, il tourne sur lui-même... Il est bien seul, personne ne peut plus être témoin de sa douleur. Dans un superbe mouvement de désespoir, il se précipite sur la tête gisant à terre ; doucement, tendrement, avec un tremblement nerveux qui agite tout son corps, il appuie contre son visage ce débris humain tout maculé de sang et de poussière ; et, comme si tout d'un coup la vie l'avait abandonné, il s'affaisse, tandis que la tête roule à ses pieds. Immobile pendant un moment, peu à peu il se ranime ; ses yeux se dilatent effarés, ses sourcils se froncent comme s'il cherchait à se ressouvenir, sa physionomie se convulse dans une expression de poignante angoisse et, de sa poitrine, s'échappe un profond soupir, effrayant sanglot où crie toute sa souffrance. Puis, subitement calme, il tire son poignard ; d'un mouvement lent, tranquille, il enlève les différentes

pièces de son armure, écarte ses vêtements et s'ouvre le ventre !

Cette longue scène de muet désespoir, rendue avec une vérité saisissante, une grande sobriété d'attitudes et de gestes, est d'un puissant effet, je vous assure. Ce rôle est tenu par le fameux acteur Dandjouro, qui, dans ses incarnations multiples, fait depuis quarante ans l'admiration de ses compatriotes. Nous venons de le voir en guerrier; nous le verrons tout à l'heure en femme, pleurant la mort de son mari et apostrophant avec une sauvage énergie son jeune fils que la douleur accable et qui appelle la mort : « De quel lait t'ai-je donc nourri ? Est-ce bien mon fils qui veut mourir sans avoir vengé son père ? » Il nous apparaîtra ensuite en chef de pirates sur sa jonque, racontant avec une verve gouailleuse, à ses compagnons qui l'entourent, ses exploits de haute mer et ses aventures galantes, et quelles aventures ! Je vous prie de croire, bien qu'il prenne autant de libertés qu'au Théâtre-Libre, bien qu'il ait la prétention très justifiée de jouer avec naturel, qu'il se garde de tourner le dos au public et articule ses paroles nettement et d'une voix forte.

Enfin, dans la dernière pièce, Dandjouro est une sémillante danseuse, étonnante de grâce et de légèreté.

Dans la vie ordinaire, c'est un fanatique pêcheur à la ligne.

Tout ce spectacle est fort intéressant, car il donne la reproduction rigoureusement exacte d'une époque disparue, des mœurs et des costumes de l'âge héroïque.

La mise en scène est remarquable. Les machinistes japonais s'entendent fort bien à nous donner l'illusion de la réalité. Un tableau surtout mérite une mention spéciale, c'est celui qui représente en pleine mer la jonque pirate, de grandeur naturelle, avec tous ses agrès, évitant au flot, grâce à l'artifice de la scène tournante, une des particularités du théâtre japonais, et se mettant en marche légèrement balancée par le roulis. Cependant il serait à désirer que les décors actuellement encore insuffisants et d'un dessin par trop primitif fussent faits avec plus d'entente des règles de la perspective.

Comme je vous le disais, les Japonais sont le meilleur des publics ; ils viennent au théâtre pour s'amuser et s'y amusent de tout cœur, très attentifs et soulignant les passages caractéristiques de cris rauques, — grognements de satisfaction, — auxquels se substituent de plus en plus les battements de mains, d'importation européenne.

*
* *

La révolution qui s'est accomplie dans les mœurs a tari assez longtemps la source de l'inspiration du littérateur japonais. Il était devenu un être fort banal, un grignoteur des bribes du passé. Plus de coups de sabre, partant plus de drame : le roman passionnel, dans un pays où la femme tient juste la place d'un meuble, étant à peu près incompréhensible. La vieille société était désagrégée, la nouvelle en voie de formation.

Dans cette période transitoire, le pinceau de l'écrivain demeurait immobile. Si parfois il noircissait de longues bandes de papier, c'était pour pasticher les œuvres anciennes et rhabiller des légendes mangées aux vers ou bien pour remplir les colonnes des journaux qui ne sauraient ici avoir la prétention d'être des recueils de littérature. Mais quelle injustice vais-je commettre !

Un auteur dramatique a surgi, jeune, spirituel, irrésistible. Les Japonais le portent aux nues avec l'empressement enthousiaste des Italiens autour de Mascagni. Rapprochement logique : le Japon n'a guère de grands hommes dont la renommée ait franchi les mers, et l'Italie n'en a plus.

— Mais qu'a-t-il fait, ce prodige ?

— Une comédie en trois actes, fort plaisante vraiment, et qui fait courir tout Tokio. Voici : un paysan bat sa femme. Passe un citadin qui veut s'interposer et reçoit des coups de bâton de la femme et du mari. Arrivent deux autres personnages, à la recherche d'un médecin qui puisse guérir une jeune fille subitement frappée de mutisme. La femme battue a l'idée de se venger de son brutal époux et le désigne comme un guérisseur extraordinaire, très original, qui ne veut avouer sa science que sous le bâton...

— Mais vous vous moquez ! c'est le *Médecin malgré lui* que vous nous contez là !

— Tout juste. Et du commencement à la fin le plagiat est aussi littéral que possible.

Après Molière, le jeune et brillant auteur pillera sans doute Shakespeare et Victor Hugo. Quand on prend du génie...

*
* *

Il serait injuste cependant de laisser le lecteur sous l'impression que la littérature est morte au Japon. Le plagiat même que je signale indique une préoccupation qui ne tardera pas à ouvrir une voie nouvelle aux écrivains. La tradition est en train de disparaître, et fera bientôt place au roman d'observation ; déjà des essais dans ce genre sont tentés, et deux Japonais, *Hakouen*

et *Entchô*, s'efforcent en ce moment même de fonder une école dont il sera curieux de suivre le développement. Évidemment, ils subissent encore l'influence du passé dont les épopées légendaires continuent à les inspirer, mais c'est avec un cerveau moderne qu'ils traitent des sujets archaïques. A ce point de vue, certains romans sont symptomatiques. Il n'est pas douteux que la passion des Japonais pour le théâtre et les œuvres d'imagination ne les aide puissamment à faire pénétrer ces principes nouveaux au plus profond des couches populaires.

Dans la rue, un attroupement : c'est un rapsode, un barde, un trouvère qui débite au public attentif de vieux poèmes cycliques. Pénétrons maintenant dans l'un des deux cent cinquante *yosé* de Tokio ; c'est une vaste enceinte tenant à la fois du café-concert, des Folies-Bergère et de la salle des Capucines. Le public est nombreux, et sur une scène très simple d'aspect, mal éclairée par des chandelles, se succèdent, avec intermèdes de prestidigitation et de tours de force, des acteurs-auteurs qui déclament et miment parfois avec un grand talent leurs principaux ouvrages : feuilletons parlés auxquels ne manque même pas, au moment le plus pathétique, l'inévitable « la suite à demain » des petits journaux. Je signale ce procédé aux jeunes auteurs qui

se plaignent, souvent avec raison, de se heurter au mauvais vouloir de directeurs impitoyables.

Lorsque le mouvement qui commence sera en pleine évolution, la physionomie du théâtre se modifiera. On n'y verra plus que rarement des *samouraï*, toujours en colère, à la voix aiguë, au geste terrible, se portant de formidables coups de sabre et finissant invariablement par le *harakiri*. Souhaitons qu'ils n'y soient pas remplacés par de petits marquis en frac, contant fleurette à des vicomtesses à robe traînante.

Être aimé des dieux était jadis le bonheur suprême ; la plupart des femmes japonaises diraient sûrement qu'il consiste à être aimé des acteurs. On s'imagine difficilement les attentions, les marques d'admiration que leur prodigue la clientèle féminine des théâtres. Un acteur, comme les surintendants d'autrefois, ne rencontre pas de cruelles : il est choyé, adulé et sa profession, pour peu qu'il l'exerce avec talent, lui vaut toutes les faveurs.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE AU JAPON. LA CATASTROPHE DU 28 OCTOBRE 1891.

C'est du Japon qu'on pourrait dire que le char de l'État navigue sur un volcan, car en

moins de douze heures, nous avons ressenti huit secousses de tremblements de terre.

Mais dans cette région, sur les bords de la mer, à Kobé, Yokohama et Tokio, les commotions, bien qu'assez fortes relativement, ne renversent même pas un bibelot d'étagère. Les maisons, et les plus solides, craquent comme des chaumières sous la rafale ; les lits, les tables, les suspensions remuent pendant quelques secondes, parfois pendant une ou deux minutes, secoués dans un mouvement de va-et-vient si rapide que rien n'a le temps de bouger de place. Il est rare que trois ou quatre jours se passent sans ce petit remue-ménage, qui vous donne assez exactement la sensation qu'on éprouve dans un wagon mal attaché.

C'est le plus souvent la nuit que les secousses se produisent. Pourquoi la nuit de préférence ? Mystère. Les simples, — et je suis de ceux-là, — disent que pendant le jour on s'en aperçoit beaucoup moins. Mais les Japonais, adorateurs des forces de la nature, voient dans ce fait une marque de sa prévoyance. Ils l'expliquent d'une manière un peu risquée, si risquée même que j'oserais à peine traduire leur version, si, par une étrange coïncidence, elle ne rappelait un des préceptes de la doctrine évangélique : « Le but de la vie, disent-ils, est d'avoir beaucoup d'en-

fants. Or ce n'est pas chez les gens qui dorment du soir au matin qu'on trouve les nombreuses familles. » A voir la marmaille qui grouille dans les maisons, les Japonais, grâce aux tremblements de terre, sans doute, doivent s'éveiller souvent.

Envisagés à ce point de vue éminemment philosophique, les troubles souterrains n'ont rien de bien effrayant. Cependant, à chaque ébranlement du sol, les indigènes ne sont pas rassurés du tout. Ils n'oublient pas qu'il y a quelque trente ans, leur capitale Yeddo fut détruite de fond en comble et que chaque année laisse derrière elle le souvenir d'un événement tragique. Et vraiment eût-on l'*æs triplex* du sage impassible, on ne peut se défendre d'une impression pénible, de je ne sais quelle appréhension de l'inconnu redoutable : la terre tressaille et, subitement, les mille bruits de la nature s'éteignent dans un silence profond, stupéfiant, lugubre. Dans l'atmosphère alourdie, pas le plus léger souffle, et les grands arbres s'agitent désespérément, mus par une force invisible et muette.

Novembre 1891.

Quelle lamentable tournée j'ai faite à travers la région dévastée par la terrible catastrophe

du 28 octobre! Dix-huit mille morts, plus de vingt mille blessés. Des villes entières renversées ou incendiées et, sur une superficie égale à celle de trois de nos départements, une population de quatre cent mille âmes campant au milieu des décombres! Le froid est vif, la pluie tombe fréquemment, les malheureux sont sans abri et beaucoup sans nourriture. Faute de bras, la récolte du riz, dans bien des endroits, reste sur pied. C'est la misère certaine, épouvantable, et au cœur de l'hiver! Les lignes ferrées sont coupées, les ponts rompus, les digues détruites, les routes effondrées. Les secours arrivent difficilement et avec quelle lenteur!

Voici deux jours que je parcours les provinces de Nagoya et de Guifou. Partout des ruines, un amoncellement de débris informes. Çà et là quelques cahutes recouvertes d'un peu de paille, ouvertes à tous les vents, où les hommes, les femmes et les enfants sont entassés pêle-mêle; dans leurs regards, une expression de stupeur morne, comme s'ils reflétaient encore l'horrible scène. Ces pauvres gens mendient, mais si timidement, avec un air si honteux, si embarrassé! On voit que leurs mains ne sont pas habituées à se tendre pour demander l'aumône. C'est navrant. Une vieille femme, aux cheveux blancs, toute courbée, s'est avancée vers moi et

m'a dit simplement : « Pour mes enfants ! » Au bord du chemin, une fillette de cinq à six ans ; à quelques pas d'elle, un homme dans la force de l'âge, immobile. Je jette à l'enfant de la menue monnaie. Instinctivement, l'homme fait un geste violent pour la saisir !

Plus loin, c'est un petit garçon qui surgit près de moi, un bouquet de camélias à la main. Et à côté, dissimulée derrière un pan de mur, j'aperçois une femme, sa mère sans doute, à la figure hâve, anxieuse, qui le suit des yeux...

Ici était une ville de cinq mille habitants ; deux mille ont disparu dans les flammes. A Guifou, il y eut un tel encombrement de morts qu'on dut, par mesure sanitaire, les arroser de pétrole et les brûler immédiatement. Un bûcher de trois mille cadavres !

Et là-bas, dans le département d'Aïtchi, centre du cataclysme, la terre est convulsée, des montagnes se sont affaissées, les vallées sont devenues des précipices.

Des milliers d'habitants restent subitement isolés, privés de toutes communications, attendant des secours qui arriveront trop tard. Et la neige commence à tout recouvrir de son linceul ! Que dire encore ? *Sunt lacrymæ rerum !*

Trente jours se sont écoulés depuis la matinée où, par un temps splendide, aux premiers rayons

du soleil, en moins d'une minute, toute une contrée riche, heureuse, peuplée de trois millions d'habitants, fut plongée dans l'épouvante et la désolation! Trente longs jours! Et rien n'est changé. On croirait que le désastre est d'hier. Le gouvernement, qui possède de si puissants moyens d'action, vient-il efficacement en aide à tant d'infortunes? Si oui, il n'y paraît guère. Il eût été simple et facile d'envoyer aussitôt vingt mille hommes de troupes au secours des victimes pour déblayer le terrain, installer des abris provisoires, rentrer les récoltes et préserver ainsi d'une mort à peu près certaine des milliers de femmes et d'enfants. On n'y a pas songé. On n'a même pas expédié dans cette région, où tant de malheureux couchent à la mauvaise étoile, des tentes de campagne. En revanche, des grandes manœuvres ont été organisées et quelques centaines de mille francs dissipés en fumée. Dans les cours des casernes, à Nagoya par exemple, les bataillons continuent paisiblement leurs exercices de chaque jour, alors qu'à trois ou quatre lieues de là se trouvent des villages où manquent les ressources les plus élémentaires.

« Vous avez tort de vous étonner, me dit-on; ne savez-vous pas qu'il serait du plus mauvais effet d'employer les troupes à une besogne incompatible avec le noble métier des armes?

« L'esprit des anciens *samouraï,* des *porteurs de sabre,* anime encore l'armée, qui se montrerait très froissée qu'on lui imposât, même dans des circonstances aussi graves, un rôle inférieur à sa mission. »

C'est, j'en suis sûr, calomnier les sentiments de discipline, de solidarité et de patriotisme des officiers et des soldats japonais que de leur supposer des préoccupations aussi mesquines, aussi inintelligentes. Je ne les crois pas aussi... porteurs de sabre qu'on veut bien le dire.

Des souscriptions ont été ouvertes ; ce sont les résidents étrangers qui ont donné la plus forte somme, plus de cent soixante mille francs.

LA FÊTE DES CHRYSANTHÈMES. L'EXPOSITION DE DANGOZAKA. — LE BAL DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. UNE RÉCEPTION DANS LE PARC IMPÉRIAL D'AKASAKA.

Novembre.

Novembre est le mois le plus gai de l'année japonaise. Les *kikou* (chrysanthèmes) s'épanouissent, et c'est la fête de l'Empereur. Il n'en

faut pas davantage pour mettre en joie tout ce peuple qui ne manque pas encore de pain et ne réclame que des jeux.

Une voiture me conduit à travers les innombrables rues de Tokio, toutes semblables, mal entretenues, grouillantes de monde, bordées des mêmes boutiques et uniformément encombrées de poteaux télégraphiques.

Ici, en plein vent, c'est sur cinq et six rangées de gradins que la fleur impériale étale ses splendeurs. Quelle variété de teintes, de formes et de tailles ! En voici à pétales larges comme ceux des pivoines ; d'autres dont les fleurs se dressent comme des houppes de soie blanche. Celles-ci sont frisées en feuilles de chirorée ou bizarrement panachées. A côté, sur quelques planches, le parc de Lilliput. Figurez-vous une quantité de jardinières de la dimension d'un dé à coudre où vivent fort bien de minuscules sapins et des bambous extra-nains. Je vois une toute petite plante couverte de fleurettes bleues et un arbrisseau qui m'a l'air d'un oranger ; les deux fruits qui font ployer ses branchettes sont à peine de la grosseur d'un pépin de mandarine. Ah ! c'est l'heure de l'arrosage... Le jardinier prend dans sa bouche une gorgée d'eau, puis, pinçant les lèvres, la répand en rosée bienfaisante, dont le jet, habilement dirigé, parvient

jusqu'aux pots du plus élevé des gradins. Et nous nous embarrassons de vaporisateurs !

Plus loin, dans le faubourg de Dangozaka, le spectacle est vraiment curieux. Tout le quartier est en fête. Banderoles, mâts, oriflammes, grappes de lampions et fleurs artificielles forment une sorte de dais au-dessus de l'étroite rue en pente que je parcours.

A droite et à gauche, des jardins où, sur des plaques tournantes, se trouvent représentés par des mannequins de grandeur naturelle les principaux tableaux du théâtre populaire, les épisodes les plus caractéristiques des légendes nationales. Voici deux guerriers qui se menacent, lance en arrêt et sabre au clair ; les figures et les extrémités sont en carton peint, le corps et les différentes pièces du costume sont faits de petits pieds de chrysanthèmes qui poussent et fleurissent sans qu'il y ait trace apparente de terre. On dirait que chaque vêtement est formé de branches tressées et ajustées ensuite sur une ossature rudimentaire.

Là se dresse un grand rocher de huit mètres, en chrysanthèmes, bien entendu. Sur les aspérités des roches surplombantes, trois personnages sont assis ou debout, en pleine floraison ; une dame est particulièrement intéressante avec sa robe jaune, sa ceinture rose et son long manteau blanc.

[illegible] du sol [illegible] un qua- [illegible] celui-là. [illegible] voyons [illegible]. Murs, [illegible] *kikous*

[illegible] M. le [illegible] Hôtel [illegible] le Con- [illegible] tre des [illegible]

[illegible] cohue! [illegible] bdés! Le [illegible] omplet, [illegible] arré de [illegible] eurs ont [illegible] uelques [illegible] de moi [illegible]

[illegible] nal... Ce [illegible] n place [illegible]

[illegible] superbes [illegible] us elles [illegible] ut à ces

victimes des modes occidentales, condamnées à la fleur de l'âge au supplice des brodequins et des armatures baleinées.

Je remarque une petite princesse vraiment charmante, toute mignonnette dans sa toilette de satin, qui lui va fort bien lorsqu'elle est assise. Ah! s'asseoir! voilà la grosse difficulté pour les dames japonaises qui prennent le costume européen et les robes à traîne! On me montra une jolie femme, marquise ou comtesse (elles le sont toutes), qui, dans les premiers temps de son noviciat, fut un jour, dans un bal, fort embarrassée : sa robe la serrait aux genoux, sa tournure avait des dimensions exagérées ; quand elle se tenait droite, tout allait bien ; mais dès qu'elle voulait s'asseoir, impossible... La robe craquait et la tournure était incompressible. Après quelques essais infructueux, pendant lesquels la pauvre enfant dut bien regretter de ne pouvoir s'accroupir sur le parquet, à la bonne mode d'autrefois, elle eut une inspiration : saisissant à pleines mains robes et jupons, les relevant aussi haut qu'elle put, elle se planta d'un seul coup sur la chaise : puis, souriante, elle promena autour d'elle un regard satisfait. Cet acte énergique fut salué, paraît-il, d'un murmure très flatteur d'approbation unanime.

Une autre, dans un salon, voulant s'accroupir

sur un canapé, enleva tout bonnement ses bottines. Il y a deux ans, dans un bal, j'ai vu aussi quelques dames de la haute société, vêtues à l'européenne, sortir, tirer une pipette de leur corsage et, après quelques bouffées rapides, l'y remettre et rentrer dans la salle.

Sur le passage des dames de la cour, toutes les têtes se courbent, et derrière l'éventail les propos circulent. Je vous fais grâce de ces chuchotements, si jolies que soient les bouches qui les murmurent. Dans ces réunions cosmopolites où retentit le ramage de la tour de Babel, le plumage seul m'intéresse, le plumage... et le souper. Oh ! très correct, le buffet des soirées japonaises. Dans le salon réservé tendu de peluche verte et de brocart rose, on mange un peu et l'on s'ennuie ferme. Mais, dans la salle commune, quelle revanche! On rit peut-être, mais on ne mange pas du tout. La foule assiège la table chargée à rompre des mets les plus substantiels et les plus variés. C'est un véritable pillage. Une bande de Japonais, syndiqués pour la circonstance, se jette sur les plats, et gigots, cochons de lait, dindes, poulets, pièces montées disparaissent comme par enchantement, au milieu d'un grand bruit de mâchoires. Il faut avoir de robustes épaules et le bras long pour atteindre une malheureuse tranche de jambon et

obtenir un fond de bouteille de champagne...

En rentrant au bal, je croise, dans un couloir, près du vestiaire, un vieillard à belle barbe blanche, d'une physionomie imposante. Ses cheveux, encore abondants, sont roulés à la manière cingalaise, sur le sommet de la tête.

Il porte l'habit de soirée et ne paraît pas du tout embarrassé dans ce vêtement moderne. A son côté marche péniblement une vieille dame japonaise en costume national. « C'est, me dit-on, un ancien prince feudataire de l'île Kiou-Siou, — l'un des plus grands seigneurs d'autrefois, — et sa femme.

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils pensent des splendeurs officielles du nouveau régime.

— Ce qu'ils en pensent? Vous le voyez... A peine arrivés, ils s'en vont. »

*
* *

Les *garden-parties* impériaux se suivent et se ressemblent. Il y a quelques mois, c'était la fête des cerisiers. Aujourd'hui 10 novembre, c'est le tour des chrysanthèmes. Changez seulement de parc, de fleurs, et c'est identiquement la même chose. La cour japonaise a appris par cœur notre vieux cérémonial et le répète imperturbablement.

C'est un spectacle dont, seul, le décor change; les accessoires ne varient pas et les personnages très peu. Je retrouve au hasard de ma promenade mes connaissances d'avril dernier et de l'an passé : je veux parler des redingotes démodées et surtout des extraordinaires chapeaux à haute forme. Car, il faut que vous le sachiez, c'est seulement dans les cérémonies officielles, trois fois par an, qu'on exhibe ce genre de couvre-chef dont, par suite, la durée est indéfinie. Il y en a qui datent de l'ouverture du Japon, et ce ne sont pas les plus surannés. Chacun se sait plus ou moins ridicule sous cette coiffure, mais du moment qu'elle est de rigueur et qu'on n'en a pas d'autres, on se montre (une fois n'est pas coutume) plein d'indulgence pour son prochain. Peut-être, sous leurs vêtements flambants neufs et bien coupés, les nouveaux débarqués usent-ils de leur droit de rire et de se moquer? Pas du tout. Dans ce milieu singulier ils se sentent isolés et semblent mal à l'aise; ce sont eux qui ne sont plus à la mode. Voici heureusement, pour racheter ces imperfections comiques, une bande joyeuse, les officiers de la *Triomphante* et du *Villars,* une trentaine, tous distingués et bien pris dans leur uniforme élégant et sévère. Vive la marine française!

Mais reparlons chrysanthèmes, s'il vous plaît.

Sous des abris, les précieuses plantes sont symétriquement rangées. Chaque pied n'a qu'une fleur, mais quelle fleur! large comme les deux mains, d'une régularité parfaite et idéalement teintée. De loin, le jaune, le rouge, le blanc dominent, mais approchez-vous un peu et vous distinguerez toutes les nuances intermédiaires et les plus délicates, lilas, soufre, mauve, saumon, etc.

Ici des phénomènes : trois pieds séparés, dressés à donner leur maximum de fleurs. J'en compte 472 sur un seul, une fleur par branche. La tige principale, autour de laquelle tout cela rayonne uniformément, est à peine de la grosseur de deux doigts.

Chaque branche est adroitement soutenue par un léger bambou qui la guide et la maintient de telle sorte que l'édifice affecte dans son ensemble la forme correcte d'une pyramide.

Près de moi on s'exclame, on s'extasie... Voulez-vous mon impression sur les chrysanthèmes mikadonaux, ces merveilles des merveilles? Ce sont de fort jolies fleurs, étranges produits d'une horticulture savante et raffinée, mais si malencontreusement flanquées de leurs tuteurs, si régulières, tellement irréprochables qu'on les dirait artificielles. Une fleurette des champs me plaît davantage. O nature, toi seule es belle!

L'Empereur, l'Impératrice!... Quel mauvais plaisant m'a affirmé l'autre jour que les dames de la cour reprendraient leur ancien costume! Hélas! non. Ce n'est pas cette année que nous verrons ce retour au bon goût. Que nos couturières et nos modistes se rassurent : les robes ajustées et les chapeaux à plumes auront encore de beaux jours.

Se promener, manger, boire et fumer, voilà le programme des fêtes officielles. Je fais comme tout le monde, constatant une fois de plus que le lunch impérial mérite tous les éloges, que le service est admirable et le champagne excellent.

On n'a pas à redouter ici, pour le buffet, les assauts des soirées ministérielles. La présence du souverain met un frein aux appétits les plus désordonnés, et tout se passe très correctement. Sur un coin de table j'aperçois un grand nombre de petites bourriches enveloppées de papier et ficelées avec soin : ce sont des provisions offertes aux dignitaires japonais pour leur famille, un souvenir de la fête. C'est là une aimable attention que commandent les vieilles traditions de l'hospitalité. « Le présent n'est pas considérable, me dit un invité, mais au Japon particulièrement les mi-cadeaux entretiennent l'amitié!... »

L'EXPOSITION DE TOKIO.

Août.

Cette Exposition a été annoncée à grands sons de trompe, à tort, à mon avis. Entre les mirifiques annonces répandues par le gouvernement japonais et la réalité, il y a place pour une forte mystification.

Dans le coin d'un grand parc, une dizaine de hangars ressemblant aux communs de quelque palais invisible ; de larges allées semées de gros cailloux séparent ces bâtiments les uns des autres. Pas le moindre ornement en bronze ou en pierre, pas de pelouse verdoyante, ni de massifs d'arbustes et de fleurs, ni de bassin d'eau vive. Partout des baraquements, comme dans nos fêtes foraines, beaucoup moins d'animation et de gaieté et presque autant de poussière.

A moins de frais, le premier Japonais venu, guidé par son bon goût naturel, aurait fait là quelque chose de charmant. Il eût simplement reproduit en grand ce qu'il s'applique à faire chez lui : de jolis pavillons aux toits superposés, des jardins en terrasses bordées de rocailles, de fleurs et de potiches, avec cascatelles, rivières

en miniature, grottes pleines de fougères et d'eau jaillissante, gardées à l'entrée par quelque dragon menaçant ou quelque démon horrible et grotesque ou par les dieux de la mythologie, personnages ventripotents aux faces énormes, épanouies dans un large sourire.

Mais le Japon officiel n'est plus japonais. Il renie les traditions qui l'ont rendu célèbre ; il dédaigne son passé lorsqu'il n'en rougit pas et, s'ingéniant à copier un genre qu'il comprend mal, il perd sa grâce native, son savoir-faire drolatique. Il veut être et surtout paraître sérieux, et ne réussit qu'à devenir maussade, lourd et prodigieusement ennuyeux.

Extérieurement, l'Exposition mérite ces trois épithètes, en dépit de ses guichets installés à l'européenne et desservis par un nombreux personnel en livrée bouton d'or, en dépit de ses deux kiosques où, trois fois par semaine, quarante instrumentistes, revêtus d'uniformes étincelants, viennent détonner en chœur.

J'ai visité les galeries avec un Japonais que j'avais prié de me piloter, désireux de voir ce qui l'intéresserait davantage dans cette exhibition de tous les produits de son pays. Mon compagnon me fit traverser rapidement les sections de la faïence, de la porcelaine, des laques, des cloisonnés, des meubles incrustés, etc., et, comme

je voulais m'arrêter : « Nous reviendrons ici plus tard, me dit-il; tout cela n'est pas très intéressant; ce sont des choses purement japonaises. Mais regardez ceci. » Il me désignait en même temps, d'un air satisfait, des pianos, des violons, des orgues même, des cheminées en marbre, des meubles européens, des coffres-forts, des lampes électriques, des instruments d'optique, des boussoles, des produits pharmaceutiques et des articles de parfumerie (savons de toutes les couleurs, parfums variés, poudres et pâtes dentifrices sur lesquels il ne manquait que la marque Pivert ou Gellé frères).

— Quelle idée ont vos industriels ? m'écriai-je. Jamais ils ne vendront ces produits en Europe !

— Je le sais bien, répliqua mon interlocuteur, toujours souriant.

— Ils ne les vendront pas davantage au Japon, où dix mille habitants à peine ont quelques habitudes européennes.

— D'accord, me répondit avec un accent de triomphe ce Japonais des nouvelles couches. Mais vous voyez que les Japonais peuvent faire tout ce que vous faites.

Pour eux, en effet, tout est là : imiter nos produits ou plutôt les contrefaire, voilà le progrès ! Leurs profits compenseront-ils leurs frais ? Ils ne semblent pas s'en préoccuper.

N'est-ce pas avancer à la manière des écrevisses ?

Mon guide m'entraîna ensuite vers le pavillon des beaux-arts et passant, devant les *kakemono* et les *makemono* suspendus aux murailles, sans les honorer d'un regard :

— Que dites-vous de cela ? me demanda-t-il. Et d'un geste admiratif il me montrait une vingtaine de tableaux à l'huile...

Le Japon moderne contrefait aussi notre peinture ! Et quelle contrefaçon ! Deux ou trois portraits ternes, sans expression : celui-ci, dont le buste est trop court et trop grêle, paraît hydrocéphale. Cet autre, un vieillard, exhibe des mains d'enfant au bout de bras que le peintre a raccourcis pour les faire tenir sur une toile trop étroite. Une femme de haute taille, d'une blancheur de lait, au profil grec, drapée dans un peignoir dernière mode, se tient en équilibre sur la tête d'un dragon vert d'émeraude dont le corps disparaît à moitié dans une mer en fureur. Cette belle dame représente, paraît-il, l'une des divinités protectrices du Japon. Plus loin, un Laocoon japonais, absolument nu, lutte contre un serpent qui l'enveloppe de ses anneaux.

Cependant, deux toiles : la porte extérieure d'un temple sous laquelle se détachent, dans un fouillis assez animé, des promeneurs et des marchands ambulants, et l'intérieur d'un sanctuaire

shintoïste, révèlent de bonnes qualités de dessin et de coloris.

Je ne veux pas oublier la *Joueuse de koto* (guitare japonaise), dont la presse locale a fait un pompeux éloge. Chaque détail de ce tableau est minutieusement exact, le dessin en est soigné et les couleurs appliquées avec une grande délicatesse de touche. La pose de la musicienne, accroupie devant son instrument, est naturelle, sa robe est bien en crépon de soie, et on jurerait que son visage délicatement poudré vient d'être effleuré par la houppe.

Avec toutes ces qualités, ce n'est pas autre chose qu'un joli chromo. Les diverses parties de cette toile ne se fondent pas en un tout harmonieux que le regard embrasse et saisit comme une scène du monde réel ; il y manque le mouvement, la vie que donne seul le coup de pinceau du véritable artiste ; tout cela est mort, froid comme les groupes du musée Grévin. Ce qu'il y a de mieux dans ce chef-d'œuvre (?) de la nouvelle école, c'est le paravent à trois feuilles du dernier plan, qui contient de très gracieux motifs.

*
* *

Je ne dirai pas que les autres tableaux sont mauvais : ils sont pires; ils représentent n'importe quoi n'importe comment. Et pourtant, dans

chacun d'eux, il se trouve un détail irréprochablement dessiné. Ici, c'est une branche d'arbre; là, c'est une fleur ou un oiseau.

Les Japonais atteignent la perfection dans les choses minuscules. Dans aucun pays du monde on n'a su mieux traduire, en quelques coups de pinceau, une impression fugitive, jeter avec plus de grâce un oiseau sur une branche d'érable, une libellule sur un chrysanthème ou sur un coleus, ou bien transformer un morceau d'ivoire en une merveille de ciselure. Mais il ne restera bientôt plus rien de leur talent s'ils persistent à prendre des procédés dont ils ne se pénétreront jamais bien, s'ils continuent à croire que de l'Occident leur viendra la lumière. Ils ont ici même, chez eux, et sans qu'il leur soit besoin de plagier les autres, un foyer d'inspiration artistique qu'ils auraient le plus grand tort de ne pas entretenir. Leur rage d'imitation, qui prend sa source beaucoup plus dans un sentiment de vanité puérile que dans la nécessité d'une rénovation, les conduit insensiblement à la perte de leurs brillantes qualités, de leur originalité si caractéristique, de la méthode sobre et pleine d'élégance, de cette distinction rare de la vieille école dont le peintre Kano, il y a trois siècles, et Hokousaï, il y a cinquante ans, étaient les maîtres.

Le Japon moderne aura beau faire, ce n'est pas en quelques années que se modifie le génie d'une nation, cette œuvre des siècles. Fabriquer un piano, posséder le mélange des couleurs, ce n'est rien: c'est là que finit le métier. Mais tirer du clavier l'harmonieuse expression des sentiments qui agitent l'âme humaine, mais composer un tableau qui, par la pureté des lignes, par la magie du coloris, soit la vivante reproduction de ce que voient nos yeux, de ce que touchent nos doigts, c'est là que l'art commence.

Les Japonais feront la première de ces choses, difficilement la seconde.

Je sais que d'enthousiastes admirateurs du bibelot d'outre-mer n'assignent pas de limites au développement de l'art japonais, qui, à leur avis, ne mérite pas seulement la première place dans le genre décoratif. Je me permets de recommander à ces apôtres d'une religion nouvelle l'appréciation suivante d'un critique étranger habituellement très favorable aux Japonais : « Quelqu'un disait un jour que le peintre Kyosaï a été le plus grand peintre de corbeaux que le Japon, et peut-être le monde entier, ait jamais produit. Cela ne rappelle-t-il pas l'épitaphe gravée sur la tombe de je ne sais quel artiste : « Ci-gît le Raphaël des chats. » Les Japonais sont, à n'en pas douter, des Raphaël de poissons,

d'insectes, de fleurs et de gracieuses tiges de bambous doucement caressées par la brise. Mais ils n'ont jamais réussi à fixer sur la toile la « divine forme humaine »; ils n'ont jamais su faire revivre, pour la postérité, les grandes scènes de l'histoire. Jamais, comme les grands maître italiens, ils n'ont détaché les hommes des préoccupations terrestres pour donner à leur âme, perdue dans une extaxe d'adoration, l'éblouissante vision du ciel. »

*
* *

Dans les galeries qui sillonnent les grandes bâtisses de l'Exposition, je distingue, à côté d'objets vraiment remarquables, des choses d'une médiocrité et d'un mauvais goût navrants. Pour quelques porcelaines décorées avec soin, pour quelques faïences craquelées en terre de Satzouma, émaillées de motifs délicats, élégants et fins, aux nuances tendres et discrètes, que de vases, de plats, de brûle-parfums, etc., surchargés d'or et de couleurs criardes, que de camelote digne de la boutique à quatre sous à laquelle s'approvisionne le rastaquouérisme des nouveaux mondes, amateur de l'article riche, qui fait de l'effet et ne coûte pas cher!

Mais où le Japon conserve son incontestable supériorité, son savoir-faire précieux, un peu maniéré, mais d'une distinction parfaite, c'est

dans le cloisonné dont la Chine, depuis bientôt dix ans, n'a plus, à son grand détriment, le monopole exclusif; c'est dans le niellé et l'incrustation sur fer et sur bronze, travail minutieux qui exige une patience de bénédictin et une prestigieuse habileté manuelle; c'est dans la broderie sur soie qui défie toute concurrence, c'est aussi dans ses laques inimitables dont malheureusement, en raison de leur prix excessif, la fabrication diminue de jour en jour et tend à se perdre.

Il est très regrettable que le comité d'organisation de l'Exposition, qui, d'ailleurs, à bien des points de vue, a fait preuve d'inexpérience, ait commis la faute de ne pas réunir les collections particulières des anciens daïmio. Cette Exposition des arts rétrospectifs, qui se serait composée des plus belles productions d'il y a deux, trois et quatre siècles, aurait eu un intérêt puissant.

A-t-on craint, comme on l'a dit, que la comparaison fût désavantageuse aux productions modernes? Je ne le pense pas. Il n'y a pas, en effet, de discussion possible à ce sujet. Il est évident, pour tout critique impartial, que le Japon ne fait pas mieux qu'autrefois et que, d'une manière générale, il fait moins bien. Son commerce d'exportation qui, en quelques années, a pris une extension considérable, l'oblige à produire beaucoup et, par conséquent, à négliger la qualité

pour la quantité. Il se contente de l'à peu près et fournit à sa clientèle étrangère, qui les lui réclame, des objets d'art à bon marché.

Autrefois, on était possédé de la passion du vieux chine et, pendant de longues années, Canton et Pékin en ont fabriqué sans relâche. La curiosité et l'engouement du public se portent aujourd'hui sur les japoneries anciennes et nouvelles. Le Japon n'en mourra pas plus que la Chine, mais son bon goût en sera fortement altéré; il ne résistera pas aux assauts de ces acheteurs dont la grande majorité n'apprécie pas plus la valeur intrinsèque d'un objet d'art exotique que les Japonais ne sont à même de juger sainement nos productions artistiques.

Non, la raison pour laquelle on n'a pas donné suite à l'idée de composer une section spéciale avec les œuvres des anciens maîtres est simplement celle que j'indiquais au début de ce chapitre : indifférence du Japon contemporain pour son passé dont, cependant, il a plus le droit d'être fier que de ses entreprises industrielles, de son talent commercial, de la force de ses armements et de sa sagacité politique.

*
* *

La marque distinctive du caractère japonais est l'instinct d'imitation poussé à un degré

difficile à imaginer, ce qui explique les rapides progrès de cette nation, ce qui expliquera aussi les sottises qu'elle commettra inévitablement.

Il suffit qu'en Europe une idée se fasse jour pour que, quelques mois après, elle soit accueillie et répandue. Quand elle est bonne, passe encore; si elle est mauvaise, soyez sûr quelle parcourra de même son petit bonhomme de chemin. Les Japonais n'apportent pas toujours plus de discernement dans le choix des idées nouvelles et dans leur application que dans les choses de la mode occidentale dont ils ne savent pas, — et cela se conçoit, — distinguer le bon goût ou le mauvais. A ce dernier point de vue, je crois que l'influence de notre civilisation, qui a créé, dans les grandes villes, un Japon moderne si différent de l'ancien, n'aura pas un heureux effet sur l'art national. Ce pays perd peu à peu le respect de ses traditions; au lieu de ces merveilles que nous admirons et qui datent toutes d'une autre époque, ou sont la reproduction des premiers modèles, il ne fabriquera plus que des objets d'exportation accessibles à toutes les bourses et sans valeur réelle. L'art moderne japonais sera bientôt, comparé à l'ancien, ce que la chromolithographie est à la peinture. Cette décadence est fatale.

Les classes riches délaissent insensiblement les choses purement japonaises. Or cette clien-

tèle était fort difficile; elle savait et sait encore très bien apprécier à leur juste mérite les œuvres indigènes. Aussi, pour elle, les artistes japonais étaient-ils obligés de travailler avec le plus grand soin et d'apporter à leurs ouvrages cette élégance, ce fini et surtout cette variété qui font encore notre étonnement.

L'Europe et les États-Unis sont plus faciles à satisfaire. Certains industriels ou commerçants du continent n'envoient pas toujours dans ces régions ce qu'ils ont de meilleur et de plus beau. Ce que j'ai vu débarquer ici et vendre de fonds de magasins dignes des antiques *décroche-moi ça* de la rue Vieille-du-Temple, ce n'est rien de le dire ! Articles invendables en Europe, excellents pour l'exportation. Raisonnement absolument faux que les Japonais n'ont pas été longs à s'approprier. C'est de bonne guerre et, à leur tour, ils exhibent leurs rossignols, que leurs admirateurs achètent avec empressement à beaux deniers comptants.

J'ai rencontré l'autre jour, dans un magasin de curiosités, un Anglais se pâmant d'aise devant un bibelot d'un goût détestable, produit affreux d'une industrie bâtarde : « Comme c'est japonais! » disait-il d'un air connaisseur.

C'est pour cette masse de gens qui n'y connaissent rien ou fort peu de chose, et qui con-

stitue actuellement leur meilleure clientèle, que les Japonais travaillent. Comment voulez-vous, je ne dirai pas qu'ils progressent, mais qu'ils conservent seulement leur savoir-faire d'il y a vingt ans? Ils ne font plus de l'art, mais du mercantilisme. Tel objet se vend bien, tel autre ne se vend pas, voilà tout ce dont ils se préoccupent. Dans le nombre, ils exportent évidemment quelques jolies choses, mais cela leur passera. Pour peu qu'on le désire, ils fabriqueront du vieux, plus vieux que nature, et de leurs faïenceries sortiront (j'ai tort de parler au futur) des *satzumas* nés d'hier et dont le certificat d'authenticité sera du siècle dernier. Et bien malin qui s'en apercevra!

J'ai quelques faïences craquelées, ornées de jolis émaux. Je les ai achetées comme très anciennes : « Qu'en pensez-vous? dis-je à l'un de mes amis, véritable expert en ces sortes d'objets. — Écoutez, m'a-t-il répondu, je ne veux pas vous faire de peine. C'est gentil assurément, mais ce n'est pas ancien. » Pas ancien! Bien entendu, je proteste : mon ami n'est pas infaillible. C'est comme s'il prétendait que les petites lampes en terre qu'un Arabe me vendit un jour sur le sommet des Pyramides, à côté des quarante et un siècles, ne datent pas des Pharaons et viennent d'être fabriquées dans un coin

du Caire! Mais je m'aperçois que je raisonne comme mon Anglais de tout à l'heure, et que mon amour-propre d'acheteur se révolte à l'idée d'avoir été trompé. Et je le suis très probablement.

Avant qu'il soit longtemps, mes chers compatriotes, vous n'aurez plus, en fait de bibelots, que de la camelote, à moins que, suivant l'exemple du Japon fabriquant des articles européens, vous ne confectionniez vous-mêmes des japoneries.

LA FEMME AU JAPON.

Rien de gai comme les enfants japonais que leurs poupées représentent si fidèlement. Bébés à la tête bizarrement rasée, de manière à ne conserver que deux ou trois touffes de cheveux, ou une frange circulaire partant d'une petite tonsure centrale ; fillettes déjà ornées de la savante coiffure à coques, piquée de longues épingles, de fleurs ou de colifichets brillants et de houppes de soie ; tous en longues robes chamarrées, à larges manches traînant jusqu'aux pieds, les plus grands portant les plus petits à cheval sur leur dos, trottant sur leurs petites échasses, sans jamais trébucher ou tomber sous ce fardeau gênant. Dès qu'elle a cinq ou six ans,

la petite Japonaise va à l'école, et vous la rencontrez pressée et sérieuse, ses cahiers en bandoulière et sa machine à compter sous le bras. C'est elle qui déjà aide sa mère dans le ménage, soigne frères et sœurs, entendue comme une petite femme.

Pour peu que ses parents aient un peu de fortune ou d'aisance, elle apprendra à chanter, à danser, à jouer du *chamisen*, *du koto* et du tambourin.

Elle saura lire, écrire (au Japon, ce n'est pas un petit travail), compter, faire ses robes et servir le thé, suivant toutes les innombrables règles de cet art compliqué et difficile. On lui a appris à se parer, à se maquiller ; rien n'égale l'élégance de ses costumes, dont la richesse seule varie suivant sa condition.

Les soins dont on entoure son enfance auraient un caractère touchant, si parfois ils ne cachaient une préoccupation de lucre. La jeune fille est trop souvent une marchandise dont la valeur est en raison directe de sa beauté et de son intelligence. Pour éviter la misère, ou pour augmenter leur bien-être, ou simplement pour avoir un enfant de moins à leur charge, les parents hésitent rarement à la vendre. Si elle manifeste quelques dispositions pour la musique ou la danse, elle trouvera facilement preneur.

Elle sera *maïko* (danseuse) ou *guecha* (musicienne) et, jusqu'à l'âge de puberté, on aura pour elle les mêmes attentions, les mêmes soins délicats. Ou bien, si elle n'est que jolie, elle sera, dès l'âge de douze ou treize ans, placée dans un *yochiwara* (maison de femmes). Aucun déshonneur ne résulte pour elle de l'exercice de ces professions. Elle conserve encore quelques chances de ne pas coiffer sainte Catherine. Je ne veux pas dire que les entreprises dont je parle soient autant d'agences matrimoniales ; mais il est certain que le fait d'avoir été élève d'un Mérante japonais ou pensionnaire d'une maison Tellier ne nuit pas toujours à l'établissement d'une jeune personne.

Cela est surtout vrai pour les danseuses, dont toutes les classes de la société raffolent. Chez elles, on trouve une très réelle distinction de manières et une culture intellectuelle que n'ont pas toujours les jeunes filles appartenant aux plus hautes familles japonaises. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer dans le monde comme femme de ministre, d'officier supérieur, de diplomate, ou de très riche négociant, une *maïko* qui n'avait pour elle que sa gentillesse au service de jolies contorsions rythmées.

Et vous la trouverez charmante, la petite danseuse d'hier devenue grande dame. Elle

a quitté ses robes aux couleurs tapageuses pour des vêtements d'un ton discret, rasé ses sourcils, laqué ses dents ; son maintien, ses allures sont irréprochables. Elle reste ce qu'elle a toujours été : une enfant gracieuse, mignonne, aussi prévenante et aimable pour un seul qu'elle l'était autrefois pour plusieurs. De pareilles unions ne sont pas faites pour surprendre ceux qui connaissent un peu les mœurs japonaises.

*
* *

Les plus grands personnages vont ouvertement dans un restaurant pour y dîner en compagnie de danseuses qui, entre chaque service, exécutent devant les convives accroupis sur les *tatami* des pas d'un caractère toujours original, et parfois d'une surprenante obscénité.

Je fus invité un jour à dîner par un dignitaire de la maison impériale. Il y avait là des fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, quelques officiers, tous fort aimables et d'une courtoisie parfaite. Le souper japonais est toujours fort long, composé d'une foule de plats dont la préparation demande beaucoup de temps. Une dizaine de jeunes danseuses, dont la plus âgée n'avait pas seize ans, se trouvaient parmi nous, gracieuses au possible sous leurs costumes bigarrés, fardées, poudrées, les cheveux lissés et

parfumés à l'huile de camélia. Près de moi, deux petites filles de douze à quatorze ans, empressées à me servir. Mon hôte, homme habituellement très grave, pour animer un peu le repas, se livra entre mes deux *maïko* à un petit jeu qui me rappela celui que nous connaissons bien : *Je te tiens, tu me tiens, par la babinette...* Avec un sérieux comique, il faisait d'épouvantables grimaces, et les petites riaient aux éclats. « C'est tout à fait japonais, » me dit-il. — (Rien de nouveau sous le soleil.) — Et il ajouta en désignant ma voisine de droite : « Celle-ci vous plaît beaucoup, n'est-ce pas ? » Je répondis affirmativement, mais j'avoue en toute franchise que j'étais beaucoup moins séduit que lui-même. Je ne serais pas surpris, si jamais je le rencontre de nouveau, de le trouver marié avec la jeune danseuse.

Un Européen, qui était des nôtres, disparaît un instant, rapide. Deux danseuses courent à sa suite. Un instant après, le monsieur revient effaré, toujours accompagné. Il fallut prier les deux *maïko* trop attentionnées de rester dans la salle pour qu'il eût enfin la liberté après laquelle il soupirait. « Il ne faut pas leur en vouloir, » me fit observer l'amphitryon, ces *mousmé* accomplissaient, en suivant votre ami, un devoir de politesse. »

*
* *

Ce que nous appelons « morale », « décence », « pudeur », leur est inconnu. La prostitution ne se cache pas ici dans une ruelle tortueuse, dans quelque coin mal famé des plus laids quartiers. Vous traversez une agglomération, ville ou village. Au centre, dans la rue la plus populeuse, vous voyez une maison superbe, les portes grandes ouvertes. C'est la préfecture, sans doute, l'hôtel de ville ou le théâtre? Vous n'y êtes pas. C'est le *yochiwara,* la maison où l'on s'amuse, pleine de mouvement, de lumière, de bruit, d'éclats de rire. A Tokio, c'est un immense quartier peuplé de huit mille pensionnaires. Dès que la nuit arrive, les maisons, toutes en façade, s'illuminent. Représentez-vous, à droite et à gauche de larges rues, une longue enfilade de grandes cages à barreaux dorés, sans papier ni vitrage, et dans chacune, accroupies sur une file, en costumes éclatants, dix, quinze ou vingt *mousmé.* Elles sont immobiles, ayant devant elles leur petit nécessaire en laque, où se trouvent symétriquement placés pinceau, papier, encre de Chine, tabac et la pipette indispensable.

C'est un ravissement pour les yeux que ces étranges créatures, qu'on dirait, à les voir peinturlurées et coiffées si drôlement, des êtres artificiels, figurines de quelque exotique musée

Grévin. Dans ces éventaires garnis de ce curieux étalage, tout au fond, de jolis paravents d'or, aux dessins variés, dont l'assemblage étudié et les lignes brisées créent pour le regard une amusante perspective.

A Yokohama, en arrivant du large, on aperçoit un feu éblouissant. C'est le phare électrique qui surmonte le grand *yochiwara,* dont l'installation luxueuse a réalisé les derniers perfectionnements capables de satisfaire la plus exigeante clientèle japonaise et européenne. Ce n'est pas là un progrès dont le Japon moderne puisse s'enorgueillir. Mais ce trait ne complète-t-il pas la physionomie de ce peuple ?

*
* *

Le précepte du poète: *Maxima debetur puero...* ne serait pas compris au Japon. L'incroyable promiscuité qui règne dans toutes les familles initie de bonne heure les enfants aux vulgarités ordinairement les plus cachées de notre existence. Père, mère, frères et sœurs vivent à peu près pêle-mêle, parfois, très rarement, séparés par une mince cloison de papier. Ils prennent ensemble le bain le soir, nus comme vers, et sont bien surpris quand un pudibond touriste, anglais cela va sans dire, leur fait remarquer qu'ils sont *improper*. Leur maisonnette est transparente ;

rien de ce qui s'y fait ne peut échapper à l'œil attentif de l'enfant. De là viennent sûrement cette tranquille inconscience, ce naïf sans-gêne, qui dans tous les actes de la vie, si grossiers qu'ils soient, sont, en quelque sorte, la caractéristique du Japonais.

Voyez cette jeune fille. Pimpante, attifée précieusement, elle picore, du bout de ses baguettes, au milieu des soucoupes qui garnissent la petite table placée devant elle. On dirait un oiseau. Elle se lève; son *kimono* s'entr'ouvre, montrant sa jambe nue, sans qu'elle y prenne garde. La voici qui sort, souriante, et, avec force révérences, demandant gentiment pardon à ses voisins. Vous la trouvez séduisante, n'est-ce pas? Elle s'arrête et... grands dieux! ne la regardez plus! *Shocking!*

Lorsque les chemins de fer commencèrent à circuler au Japon, on n'avait pas encore eu le temps de construire dans les stations ces chalets que Vespasien considérait comme de première nécessité. Les voyageurs et voyageuses ignoraient la durée de l'arrêt du train ; l'employé japonais ne manquait pas de courir le long des wagons en criant à pleine voix le nom de la station, qu'il faisait suivre obligeamment de l'indication : « On peut... descendre » Et la foule se précipitait, tous les sexes confondus, « inondant les

portiques », aurait dit feu Abner. Ce n'est que plus tard qu'on opéra une division, je m'empresse de le dire, purement théorique. Et malgré les beaux écriteaux où l'on peut lire : *ladies, — gentlemen,* la confusion subsiste toujours.

*
* *

Aussi de cette manière de vivre, de cette absence totale de respect humain, au moins dans le sens étroit que nous lui donnons, il résulte que, chez la jeune fille japonaise, on remarque un curieux mélange de vulgarité et de poésie. Ayant pour la nature le culte inné de sa race, l'aimant et l'admirant sous tous ses aspects, elle reste indifférente à tout ce qui choquerait nos susceptibilités occidentales. Aux choses qui l'entourent et que les artistes de son pays reproduisent avec une amoureuse exactitude, elle emprunte des comparaisons inattendues et pleines de saveur.

Un philosophe de mes amis, qui connaît bien la langue japonaise, se promène dans la campagne. Deux jeunes filles passent à ses côtés. La conversation s'engage simple, facile, enjouée, comme elle l'est presque toujours au Japon. Mon ami, que le souci de ses études de mœurs pousse volontiers à l'indiscrétion : « *Shunjô wo siterou Ka?* (Trad.: Avez-vous cueilli la fleur

du printemps ?) (l'amour), demande-t-il aux deux enfants. — Je suis pure comme la neige qui tombe du ciel, dit l'une. — *Watakousi otoko wo siterou.* (Trad.: Moi, je connais les hommes), » dit l'autre. Et ces deux réponses furent faites du même ton, avec la même ingénuité rieuse d'accent et de regards.

Cette anecdote n'est-elle pas typique et n'accuse-t-elle pas nettement le caractère composite de ces *mousmé* sereinement impudiques comme le sont, dans la nature, les oiseaux et les fleurs dont elles portent les noms?

Les spirituelles fantaisies d'Alexandre Dumas fils n'auraient aucun succès ici. Les Japonais ne tiennent pas essentiellement à ce que leurs fiancées leur apportent en mariage un autre capital que leur dot. La virginité est pour eux chose assez négligeable. Il est même un usage bien particulier dans certains villages... Mais comment le décrire autrement qu'en latin ? Cependant, je vais essayer, voulant avant tout donner une impression exacte des mœurs intimes de ce peuple dont la civilisation diffère tant de la nôtre. Une jeune fille va se marier, « pure comme la neige qui tombe ». Ses parents s'adressent à un voisin, à un ami respectable, d'un âge déjà avancé, et le prient de vouloir bien s'intéresser à leur enfant, à la manière dont

nos seigneurs d'autrefois traitaient, dit-on, leurs vassales le jour des épousailles. Si le vieillard accepte, il peut être assuré que, sa mission terminée, la famille de la fillette et le fiancé lui-même lui témoigneront leur gratitude pour ses procédés obligeants. Notons que cet usage, d'ailleurs absolument local, tend à disparaître.

*
* *

Tout cela explique pourquoi le Japonais se préoccupe surtout, quand il se marie, de trouver une femme qui lui plaise. Quelle que soit, en effet, la condition de sa future épouse, ou le milieu dans lequel elle a grandi, elle sera toujours la plus respectueuse, la plus soumise et la plus fidèle des créatures. L'autorité maritale est absolue, et l'homme part de ce principe que la femme est un objet de plaisir ou l'élément indispensable à la transmission de la vie.

La cérémonie du mariage est d'une simplicité patriarcale. Les familles, les amis se réunissent, dînent ensemble. Les deux fiancés boivent successivement trois rasades de *saké* dans la même coupe. Et c'est fini. Cette union n'est sanctionnée par la présence d'aucune autorité. Des enfants naissent, et si un jour le mari veut divorcer (il en a seul la faculté), il lui suffit de notifier tout simplement à sa femme sa volonté

par lettre. Il ne consulte pour cela que son caprice, et à défaut de motifs sérieux (stérilité ou inconduite), tout prétexte lui est bon : bavardage inconsidéré, timidité excessive de sa femme, etc.

Exemple : Je fais un jour visite à un médecin japonais. « Je viens de me marier, me dit-il, voici ma femme. » Quinze jours après, je retourne le voir et trouve près de lui une Japonaise qui m'était inconnue : « Je vous présente ma femme, car je viens de me marier. — Mais il me semble que... l'autre jour...

— Oui, en effet ; mais j'ai dû divorcer. Vous comprenez, dans ma position, j'ai besoin d'une personne qui sache recevoir mes clients. Or vraiment, vous l'avez vu, ma première femme était par trop timide. »

Le résumé statistique de l'Empire du Japon, publié cette année (1893) par le Bureau général de statistique du Cabinet Impérial, donne les constatations suivantes :

En 1886,	sur 315,311	mariages,	117,964	divorces.
En 1887,	sur 334,149	— ,	110,859	—
En 1888,	sur 330,246	— ,	109,175	—
En 1889,	sur 340,445	— ,	107,478	—
En 1890,	sur 325,141	— ,	109,088	—
En 1891,	sur 325,651	— ,	112,411	—

La moyenne des divorces est donc d'environ 33 pour 100, ce qui n'empêche pas d'ailleurs la population de s'accroître.

Le mari peut à son gré garder ses enfants ou les renvoyer tous avec leur mère ou n'en retenir que quelques-uns. Il est rare que la femme proteste ; tout au plus sa famille ou elle-même a-t-elle recours à l'intervention d'amis qui font au mari les remontrances qu'ils jugent convenables.

Le mari adopte qui bon lui semble, et peut donner aux intrus, parmi ses enfants, la place qu'il lui convient, même la première.

La polygamie existe également, mais sous une forme spéciale. Le mari peut entretenir chez lui des concubines (*mekaké*), non seulement acceptées sans murmure par la première femme, mais le plus souvent choisies par elle. S'il en a des enfants, légalement, — en admettant qu'on puisse employer ce mot dans un pays où il n'y a pas de législation, — ils appartiennent à l'épouse *quam nuptiæ denuntiant.*

La condition humiliée de la femme dans la société japonaise, son état de subordination absolue vis-à-vis du mari, sont, à mon avis, les causes réelles de l'infériorité de ce peuple comparé aux nations latines et saxonnes. Le progrès l'intéresse ; il l'accepte avec empressement et opère d'audacieuses transformations. Il s'est débarrassé, comme d'un manteau trop lourd, de la féodalité militaire ; il a relégué au magasin des antiques la plupart des préjugés qui avaient

pour se défendre près de vingt siècles de domination. Il a ouvert ses ports, ses villes, et sillonné son territoire de lignes ferrées. Lui qui vivait isolé dans son archipel connaît maintenant le monde entier où, ambitieux de notoriété, il promène son pavillon. Il s'est modernisé et en montre quelque fierté. Mais il est un point sur lequel le Japonais n'a pas voulu transiger : la femme reste toujours l'être passif dont il dispose arbitrairement, et, avec opiniâtreté, il a repoussé tout projet de constitution régulière de la famille. C'est par là surtout qu'il témoigne du caractère superficiel de sa modernisation. Qu'il le veuille ou non, le Japon, en s'opposant à l'émancipation de la femme, demeure un État arriéré, rétrograde, réfractaire au progrès dans le sens élevé qu'il faut attacher à ce mot. Il porte encore la chaîne infrangible qui retient au rivage le bâtiment sous pression qu'on voudrait lancer à toute vapeur vers la pleine mer. Bien des années s'écouleront encore avant qu'il comprenne la faute que lui fait commettre son attachement aveugle à des mœurs surannées.

Et cependant la femme japonaise est loin de mériter le rôle effacé qu'on lui impose. Elle est, on le sait, fort intelligente, et l'éducation même qu'elle reçoit, et qui a pour but de développer toutes ses qualités natives,

affine son esprit et la rend très souvent supérieure à l'homme. La toute-puissance dispense, en effet, celui-ci d'une culture aussi complète, et l'expose du même coup, en supprimant la nécessité de l'effort, à perdre plutôt qu'à gagner.

La femme apparaît, plus on l'étudie, telle qu'on l'avait jugée tout d'abord : aimable, douce, d'une distinction un peu étudiée, faite de réserve et de tact. Dans le monde, elle est de manières un peu cérémonieuses, sans être jamais guindée ; timide au début, elle se montre bien vite d'humeur souriante et facile, et sa gaieté bon enfant, plus que son désir évident de plaire, la rend fort sympathique. Dans le commerce, elle est active, patiente, avisée, infatigable ; dans un atelier, elle fait preuve d'une application soutenue et docile, que nulle besogne ne rebute; d'une intelligence des détails à laquelle rien n'échappe. L'homme en fait sa servante, son esclave, sa chose. Il a tort. Son intérêt, à défaut d'un sentiment plus noble, lui conseille d'en faire sa compagne respectée.

Pour la traiter si vilainement, oublie-t-il donc mille légendes populaires, mille scènes du théâtre national ? Toutes n'attestent-elles pas que dans l'histoire du Japon la femme a été admirable par l'élévation de son caractère, son abnégation, souvent même par son héroïsme?

Faut-il qu'un étranger lui rappelle *Tokiwa* aussi jolie que fidèle, qui préféra la misère au déshonneur ! ou bien encore la vaillante épouse de *Yamamoto*, sacrifiant sa vie pour assurer la victoire aux armées impériales?

En ces dernières années, il s'est produit un fait digne d'attention. A Tokio, un certain nombre d'étudiantes libres fréquentent les cours de l'Université. Elles lisent les journaux et suivent le mouvement des idées. Lorsque le Parlement japonais tint ses premières séances, les membres de la Diète s'empressèrent de voter une résolution interdisant l'entrée de la salle aux femmes. Le lendemain, une protestation signée par des Maria Deraisme, Paule Minck, Astier de Valsayre en herbe, était publiée contre cette décision, disant en substance : « Vous avez sans doute l'intention de vous mal conduire, puisque vous nous refusez d'assister à vos séances ?» Tentative d'indépendance sans effet pratique immédiat, mais qui dénote dans les cerveaux féminins l'éveil de désirs nouveaux où germera peut-être une semence féconde.

DEUXIÈME PARTIE

LE JAPON POLITIQUE.

Le gentil Japon des albums de Hokousaï entre dans la phase la plus curieuse et peut-être la plus critique de son histoire.

De l'absolutisme étroit il est passé, presque sans transition, au régime parlementaire. Il a sauté de l'autocratie à la monarchie constitutionnelle, et il est, au point de vue politique, plus près de 1848 que de 1830.

Songez qu'il y a vingt ans à peine le Japon était encore en plein régime féodal. Il avait son maire du palais impérial (le *chogoun*), ses grands seigneurs feudataires (les *daïmio*), sa noblesse militaire (les *samouraï*), et sa gent taillable et corvéable à merci. Au contact de l'Occident et du nouveau monde, cette organisation s'est effondrée et de ses débris a surgi une société

nouvelle, en vêtements étriqués, à la dernière mode du « Printemps » ou de la « Belle Jardinière ».

Plus de *daïmio* aux riches *kimono* tissés d'or et de soie, à la démarche lente et superbe, mais de petits messieurs en habit noir, scrupuleusement gantés, à l'allure sèche et guindée.

Plus de *samouraï*, portant fièrement à leur ceinture les deux sabres, insignes de leur noblesse, plus de guerriers farouches recouverts d'une lourde armure, la tête emprisonnée dans un casque de fer aux larges ailes, au cimier menaçant; mais des officiers en pantalon collant, en dolman d'état-major et des troupiers comme on en voit à Paris, le dimanche, dans les squares ou sur les fortifications, et près desquels le regard cherche instinctivement des bonnes d'enfants.

Nous avons mis plus de six cents ans à dépouiller le vieil homme. Il n'a pas fallu un quart de siècle aux Japonais pour nous donner, et surtout se donner à eux-mêmes, l'illusion d'une complète rénovation sociale.

*
* *

Ce n'est pas dans le mouvement des idées ni dans l'éducation rapide du peuple, c'est dans le progrès des sciences industrielles que résident la

cause et l'explication de cette évolution : la vapeur et l'électricité sont les véritables agents de la transformation de l'Empire du Soleil levant.

Le développement extraordinaire de son commerce extérieur, la construction en quelques années d'un réseau de lignes ferrées et télégraphiques, ont changé la répartition de la fortune publique. Hier encore, les grands seigneurs étaient tout. Aujourd'hui, c'est la classe laborieuse, productrice, la classe des commerçants et des industriels qui, de rien, devient quelque chose. Dans un pays où tout s'achète, c'est elle qui prendra la prépondérance.

Avant qu'il soit longtemps, l'aristocratie japonaise n'aura plus qu'une importance nominale et fera place aux nouvelles couches dont les circonstances elles-mêmes favorisent l'avènement prochain.

L'opposition était, il y a deux ans, à l'état embryonnaire, sans expérience, sans direction, divisée en groupes formés plutôt autour d'une personnalité que d'un principe. Les résistances assez inhabiles d'un Pouvoir encore trop peu sûr de sa force ont effacé toutes ces dissidences, établi la cohésion et l'esprit de discipline où existaient le fractionnement et l'incohérence ; l'action gouvernementale a créé tout d'une pièce

le parti populaire. Avec le cens électoral, ce parti n'est évidemment pas autre chose que celui de la bourgeoisie ; mais ses tendances sont démocratiques, et il prépare l'élargissement des bases de la Constitution. Où le bourgeois a passé, passera bien le cultivateur, le paysan, que les impôts écrasent.

*
* *

Écoutez un Japonais des classes dirigeantes, les seules dont j'aie à m'occuper en ce moment, car elles seules ont pris l'initiative de l'évolution actuelle, et les premières en supporteront les conséquences, bonnes ou mauvaises. Il vous dira, très sincèrement, qu'il ne lui reste plus grand'-chose à prendre dans notre civilisation occidentale. Le Japon n'a-t-il pas, comme notre vieille Europe, des chemins de fer, des bateaux à vapeur? Son armée marche au pas comme la nôtre, se sert également de fusils à tir rapide et fait, elle aussi, des grandes manœuvres.

Ses bataillons scolaires portent arme comme des anciens. A un point de vue essentiel, celui de l'enseignement, le Japon est plutôt en avance qu'en retard. Ouvrez un livre de statistique, et voyez combien sont nombreux et fréquentés les établissements d'instruction. Sans parler de l'Université impériale de Tokio et de

l'École normale supérieure, ils ont des écoles pour tous les genres et pour tous les goûts, pour les jeunes gens et les jeunes filles, nobles ou roturiers : écoles supérieures, écoles de droit, de commerce, de musique ; écoles navale, médicale, professionnelle, agricole et forestière et de télégraphie; institution de sourds-muets ; écoles des officiers supérieurs, des officiers moniteurs, des officiers comptables, des sous-officiers ; école de tir. La nomenclature vous semble-t-elle complète ? Notez que leurs écoles primaires pour les deux sexes sont au nombre de 30,000 environ, dont le personnel enseignant est de 76,500 hommes et de 3,500 femmes. Le total des élèves dépasse, pour les garçons, deux millions et pour les filles 800,000.

La dépense des établissements fondés par l'État est, à peu près, de 1,500,000 dollars, et pour les écoles publiques de 8,300,000, ce qui représente près de 40 millions de francs. C'est, vous l'avouerez, un joli denier pour un État qui débute et dont le budget est à peine de 310 millions, à peu près celui de la ville de Paris.

Toutes les dépenses paraissent régulièrement établies. Depuis trois ans, le budget impérial indique le détail des revenus publics ainsi que leur emploi et se soldera bientôt en déficit, comme celui de la plupart des États européens.

Vous voyez qu'ils n'ont rien à nous envier, pas même en administration, car leurs services publics regorgent d'employés qui ne savent comment occuper leurs dix doigts et font, pour passer le temps, de l'opposition au gouvernement.

Peut-être croyez-vous qu'en politique nous restons leurs maîtres? Erreur. Depuis 1875, ils ont un Sénat, et depuis 1878, des conseils généraux et municipaux. Depuis trois ans, ils ont une nouvelle Constitution et une Chambre des députés. Ils vivent sous un régime de libre examen, sinon de libre discussion, et de temps à autre l'assassinat d'un ministre prouve qu'au Japon, mieux qu'en Occident, la responsabilité ministérielle n'est pas un vain mot.

*
* *

En effet, que pouvons-nous leur apprendre encore à ces Japonais qui copient inconsidérément les qualités et les défauts des races occidentales avec une fidélité si scrupuleuse que, pour un grand nombre d'entre eux, l'emploi de la dynamite, comme argument politique, constitue un progrès ?

Il faut reconnaître cependant qu'en fort peu de temps ils ont fait énormément de choses et que, dans l'histoire de l'humanité, il n'est peut-être pas d'exemple d'une transformation aussi

prompte. Mais leur facilité d'engouement pour tout ce qui est nouveau n'a d'égale que la rapidité avec laquelle ils passent à une autre fantaisie, et leur esprit superficiel, où l'on retrouve ce fond de vanité commun à tous les Asiatiques, les porte à juger qu'ils ont fini d'étudier lorsqu'ils commencent à peine. Ils déplacent une vis de fusil, et ils sont convaincus qu'ils ont perfectionné une arme. Lorsqu'ils seront bons artilleurs, et ils le deviendront, ils croiront positivement avoir inventé le canon.

Je les ai vus, il y a quelques années, s'éprendre un moment d'une belle passion pour l'escrime à la baïonnette. Cet exercice primait tous les autres. On aurait dit que l'art militaire tenait tout entier dans cette formule : « Double pas en avant ! En tête parez, pointez ! Double pas en arrière, coup lancé ! »

Leurs ingénieurs ont construit le chemin de fer de Yokohama à Kobé. Volontiers, à défaut d'un mont Cenis, ils auraient parlé de percer le Foudjiyama, ne remarquant pas que la moindre inondation enlève leurs ponts et coupe leurs lignes.

Ils utilisent de leur mieux, je le répète, les connaissances qu'ils ont acquises en Occident ; ils se pénètrent très consciencieusement de nos procédés scientifiques. Aussi ont-ils fait, au point

de vue matériel, de surprenants progrès. Mais il s'en faut de beaucoup que leur transformation soit complète. Notre outillage, nos perfectionnements, nos inventions, ils les prennent et savent en tirer parti ; mais nos idées, nos raisonnements, notre conception des choses humaines, des relations des sociétés entre elles, ne laissent guère plus de trace sur leur cerveau que l'eau sur le marbre. Entendez-les discourir sur les problèmes politiques et sociaux que les races occidentales ont creusés pendant dix-huit siècles et dont elles cherchent encore la solution : des mots, des mots, des mots !

Il est possible qu'à la longue, et s'ils persistent dans la voie qu'ils parcourent depuis vingt ans, ils atteignent, à la troisième ou quatrième génération, l'état de maturité auquel nous sommes parvenus ; mais, pour le moment, il leur manque les qualités essentielles qui, plus tard, les élèveront au niveau des nations policées. Les fleurs hâtives n'ont pas de parfum, les arbres poussés trop vite ne portent pas de fruits.

Les voici maintenant qui jouent avec les idées libérales comme les enfants avec le feu. Ils s'y brûleront un jour (pour leur plus grand bien futur, j'imagine). Ce pays est moins loin qu'on ne le pense d'une révolution.

Cette opinion étonnera sans doute bien des

personnes qui ne jugent ce pays et ses habitants que sur la mine ; je les entends se récrier : « En révolution, ce pays d'artistes incomparables qu'on nomme avec raison les premiers décorateurs du monde, ce pays charmant d'où viennent ces broderies d'une élégance parfaite, ces meubles sculptés et incrustés avec tant de goût, ces émaux étonnants de couleur et de solidité, ces ivoires aux ciselures fines comme des dessins de dentelle, et ces bronzes splendides qui rappellent les belles œuvres de la Renaissance ! Mais ce peuple est la douceur et la gaieté mêmes. Il a des goûts simples et le culte inné de la nature ensoleillée et verdoyante : les chrysanthèmes s'épanouissent, les cerisiers se couvrent de fleurs, et tout le monde est en joie. Leur fête nationale, à ces bonnes gens qu'un rien amuse, qui font de si jolies révérences, possèdent sur le bout du doigt le code de la civilité et adorent leurs enfants : c'est la floraison des arbres et des plantes. Et vous les supposez capables de sacrifier à la politique la douce monotonie de leur existence ! Mais lisez *Madame Chrysanthème*, et vous y verrez qu'au Japon tout est gentil, coquet, gracieux, mais futile et frivole, que tout commence et s'y termine par un grand éclat de rire ! »

J'ai lu *Madame Chrysanthème* et si, comme

son auteur, j'avais vu le Japon à vol d'oiseau de passage, j'en aurais peut-être la même impression.

Je crois, au contraire, les Japonais disposés, par tempérament, à accueillir les idées révolutionnaires. Il suffit, pour partager ce sentiment, de lire l'histoire de ce peuple essentiellement guerrier, admirateur fanatique des beaux coups de sabre. C'est une véritable épopée faite tout entière de combats héroïques où toujours apparaît, à côté d'une audace peu commune, un superbe mépris de la mort.

Et maintenant encore, cette population joyeuse et d'apparence inoffensive n'admire-t-elle pas, — des exemples récents le prouvent, — les assassins politiques qui, leur crime accompli ou tenté, meurent bravement, avec l'insouciance tranquille de gens que la satisfaction d'avoir accompli un acte méritoire préserve de toute appréhension vulgaire? Leur tombe devient aussitôt un lieu de pèlerinage ou chaque année les fleurs s'amoncellent.

*
* *

Le coup d'État de 1867 a supprimé la féodalité, concentré d'une manière effective et réelle entre les mains du Mikado tous les pouvoirs qu'il n'avait exercés jusqu'à ce jour que nomi-

nalement et à la façon de nos rois fainéants ; il a créé par suite l'unité politique de l'Empire, aboli le servage, distribué la terre des apanages aux paysans et ouvert, pour ainsi dire, la porte à une sorte de déclaration des Droits de l'homme.

Mais, en modifiant aussi profondément et aussi heureusement l'état social, il a donné naissance à plus d'activités et à plus d'ambitions qu'il n'en pouvait satisfaire ; or, il en est des mécontentements et des appétits comme de la boule de neige qui devient avalanche.

Parmi les daïmios dépossédés plus ou moins volontairement, il s'en trouve qui n'ont plus grand'chose des indemnités et des pensions qu'on leur distribua libéralement jadis à titre de compensations. Tous n'ont pas la philosophique résignation du légendaire *samouraï* de Yokohama. Ce brave homme, dont les ancêtres ont lutté contre les Tartares, a dépensé, sans compter, jusqu'à son dernier sou. Ruiné, mais voulant ne rien devoir à personne et conserver son indépendance, le seul bien qui lui restât, il s'est improvisé marchand de haricots au détail. Chaque matin, il parcourt les rues de la ville en modulant sur un ton aigu son cri professionnel. Souvent des envoyés de la cour sont venus lui offrir un emploi, lui demander ce qu'il désire. Le descendant des preux parodie sans s'en

douter Diogène, et leur répond invariablement : « Je désire que vous me laissiez vendre mes haricots. »

A côté de ceux-là, les moins nombreux en somme, il s'est formé un parti d'hommes ardents et instruits (et ce n'est pas la particularité la moins curieuse de l'histoire japonaise) appartenant, pour la plupart, à la classe noble. Loin de se cantonner dans une opposition systématiquement boudeuse contre le nouvel ordre de choses, dont cependant, à leur point de vue personnel, ils pouvaient se considérer comme les premières victimes, ils se sont empressés au contraire d'adopter une tactique absolument différente et plus habile.

Avec une rare intelligence de la situation et des intérêts du pays, ils se sont mis à la tête du mouvement libéral. Au moyen de la presse, qui, dans ce pays où chacun sait lire, exerce une grosse influence, au moyen de conférences populaires très suivies, ils ont aidé à la diffusion des idées et préconisé la prompte réalisation des réformes qui devaient, à leur avis, logiquement résulter du coup d'État, dont les auteurs semblaient peu disposés à accepter immédiatement toutes les conséquences.

Par un incessant travail de propagande, ils sont parvenus peu à peu à secouer l'indifférence

du peuple, — dont ils n'étaient plus les ennemis, n'en étant plus les maîtres, — et à l'intéresser graduellement aux affaires de l'État et à la politique générale de l'Empire. C'est ainsi qu'ils ont créé une chose qui n'existait pas au Japon : l'opinion publique, nulle il y a dix ans et dont, à l'heure actuelle, le gouvernement lui-même est obligé de reconnaître la force et parfois de subir la pression.

*
* *

C'est aux revendications de ce parti que faisait allusion le Mikado lorsqu'en octobre 1881, pour apaiser les esprits surexcités, il promit à ses sujets, sur un ton de menace qui n'était pas exempt d'une certaine tristesse, de convoquer en 1890 une Assemblée nationale : « Quand j'étudie, disait-il, l'état d'esprit de mon peuple, je constate avec regret que ses tendances le portent à vouloir réaliser des réformes radicales dans la société au détriment de l'ordre et de la paix intérieure du royaume. Dans ces conditions et en raison des dispositions particulières de mes sujets, toute tentative d'agitation doit être considérée comme une atteinte à la tranquillité publique et une entrave à l'accomplissement des desseins de mon gouvernement. Le moment me paraît venu de dissiper les illusions du peuple

et de le ramener au sentiment de la réalité des choses. Un châtiment sévère atteindra ceux qui persisteraient à vouloir fomenter le trouble dans les esprits et compromettre ainsi la sécurité de l'Empire. »

Ces paroles, mieux que toutes les démonstrations, indiquent combien déjà à cette époque la situation politique était grave. Le souverain, dont le prestige est encore considérable dans les campagnes, est-il aujourd'hui mieux écouté ? Le doute est permis. Au Japon, comme ailleurs, les dieux s'en vont, et, une fois partis, ils ne nous reviennent plus.

Le *Fils du Ciel* a créé une ébauche de régime parlementaire. Ce jour-là, il a oublié son origine, il est descendu sur terre, il y restera. Qu'il le veuille ou non, il complétera son œuvre, mais ne pourra la détruire.

*
* *

Deux partis sont en présence : ceux qui sont au pouvoir, les progressistes *(chintô)*, et ceux qui voudraient y être, les libéraux *(djiyoutô)*.

Les premiers ont la direction des affaires depuis plus de vingt ans. C'est vingt fois plus de temps qu'il n'en faut généralement pour se susciter de nombreux adversaires.

Je causais dernièrement avec un Japonais

intelligent qui appartient au groupe avancé du parti libéral.

Je lui demandais de me dire sincèrement son avis sur la situation politique de son pays.

« Il est certain, me répliqua-t-il, que les progressistes n'ont plus la confiance du pays. Sous prétexte qu'ils ont fait la révolution de 1867, ils prétendent ne pas se dessaisir du pouvoir. Ils ont bâti la maison et trouvent juste de l'habiter toujours. Comme si nous ne connaissions pas notre histoire contemporaine! Ne sait-on pas que les princes de Satzouma, Nagato et autres n'avaient qu'un but en se coalisant contre le vieux Hitotcoubaschi, le dernier shogoun : prendre sa place. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils n'ont pu le faire; et c'est à contre-cœur et la main forcée qu'ils ont proclamé l'abolition du chogounat et la restauration du pouvoir mikadonal.

« Ils peuvent, autant qu'ils le voudront, faire étalage de leur désintéressement intéressé. Quoi qu'ils disent, leur administration est détestable et n'est dépassée, en mauvais résultats, que par leur politique plus détestable encore.

« La dette nationale (indemnités et pensions aux nobles dépossédés) est énorme et nous coûte annuellement, en intérêts, près de soixante millions de francs. Le peuple est écrasé d'impôts.

« Nos gouvernants dissipent à tort et à travers les ressources de l'Empire et se font une réputation d'habiles financiers en s'enrichissant dans la gestion de la fortune publique. Les emplois sont la proie de créatures qui servent aveuglément leur ambition. Le bien du peuple leur est indifférent. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est conserver le pouvoir. Voilà leur programme !

« Nous sommes las d'assister à ce spectacle ! Nous trouvons qu'on fait trop bon marché des intérêts de la nation. La politique extérieure du Japon manque, à notre avis, de dignité. On se courbe devant les Européens comme si les Japonais ne les valaient pas. Pourquoi leur maintenir une position privilégiée et leur donner, sur notre pays, des droits dont ils useront et abuseront contre nous ? Nous devons être, vis-à-vis d'eux, sur le pied de la plus complète égalité, et si nous jugeons qu'il est de notre intérêt de nous tenir sur la défensive, ne sommes-nous pas libres de résister à leurs objurgations aussi longtemps qu'il nous plaira ?

« Comme les progressistes sont liés par leurs antécédents, comme ils ne peuvent rebrousser chemin et prendre une autre voie que celle qu'ils ont suivie jusqu'à ce jour, nous les invitons à nous céder la place. Chacun son tour. Mieux qu'eux, nous saurons traduire les aspira-

tions du peuple et défendre les libertés du pays contre l'étranger. »

Voici un autre son de cloche :

« Vraiment, me dit un progressiste à qui je rapportais cette conversation, MM. les libéraux nous font bien noirs. Il leur plaît à dire que nous avons tous les défauts. Je crois, entre nous, que nous avons surtout celui de les gêner fort.

« La formule de notre système politique et administratif, tant critiqué, est très simple et tient en trois lignes : rester en bons termes avec les puissances étrangères sans compromettre l'indépendance de notre pays; maintenir l'ordre à l'intérieur et réaliser lentement et prudemment les progrès nécessaires.

« Est-ce donc là un programme si détestable? Qu'on suspecte nos intentions premières, notre délicatesse même, et qu'on nous condamne parce que nous sommes à l'honneur, mais aussi à la peine, depuis vingt ans, cela n'est pas sérieux.

« Les progressistes ont obéré l'État, déclarent les libéraux. Évidemment, il a fallu dépenser pour faire le Japon ce qu'il est. Une nation ne doit pas raisonner comme un épicier, et pour mettre en valeur toute la richesse industrielle et commerciale du pays, faciliter les communications et les échanges et entrer en concurrence

avec les étrangers, nous avons eu besoin d'un gros capital. On ne fait rien avec rien. Mais c'est là notre meilleure opération; elle nous a, certes, plus rapporté que coûté. D'ailleurs, chaque année, une partie des ressources budgétaires (environ vingt millions de francs) est employée à l'amortissement de la dette, et, pour la rembourser totalement, l'avenir est bien là pour quelque chose.

« L'agriculture n'est pas encouragée et souffre de ses impositions ! N'est-il pas rationnel et juste que la principale source de la prospérité nationale alimente le budget de l'État? Il est non moins évident que le dégrèvement de la terre doit être et sera la première conséquence du développement économique de l'Empire. Le paysan se plaint, dit-on. Demandez-lui à cet homme qui a maintenant le droit de vendre la terre qu'il cultive ou de l'agrandir par ses acquisitions, qui peut garder, pour lui et sa famille, le produit de son travail et n'est plus soumis au bon plaisir de son seigneur et maître, demandez-lui s'il préfère, ou payer l'impôt, si élevé qu'il paraisse, ou revenir au servage?

« Nous faisons la part trop belle aux étrangers. Et en quoi, s'il vous plaît?

« N'est-ce pas traiter avec eux sur le pied d'égalité que d'exiger, en échange des facilités

de pénétration que nous leur promettons, qu'ils se soumettent à notre juridiction? Les choses se passent-elles autrement en Europe et en Amérique, et un Japonais ne peut-il donc, dans les mêmes conditions, s'installer à Paris, à Londres ou à New-York, et y exercer librement son industrie?

« Ou le Japon sera ouvert comme le sont tous les pays civilisés, et les étrangers se soumettront à nos lois. Ou le Japon sera fermé, comme la Chine, qu'on prétend sans doute nous donner en exemple, et dans ce cas... nous passerons la main à MM. les libéraux, très désireux de voir comment ils s'en tireront. Le seul reproche que mérite le parti progressiste, c'est de manquer d'énergie contre ses adversaires et de ne pas se rendre compte qu'un gouvernement a le devoir de se défendre. Sa longanimité lui portera malheur. »

On verra plus loin ce qu'il faut penser des lois et de la juridiction japonaises, des facilités qui sont promises aux Européens, et aussi de ce qu'ils doivent entendre par « pied d'égalité ».

La vérité est que la force de l'opposition est faite de la faiblesse du gouvernement.

Les libéraux sont actifs, ardents, audacieux ;

ils ont le ventre creux et les dents longues. D'autre part, les progressistes, si timides et si hésitants qu'ils soient, ont le grand avantage de la position acquise. Qui l'emportera ?

*
* *

Le politicien japonais est une intéressante variété du genre. Vous voyez ces deux hommes vêtus de noir, qui se ressemblent comme deux frères ? C'est le ministre d'hier et le ministre de demain. Ne les jugez pas sur la mine que leur font une trop longue redingote et des souliers toujours trop étroits. On vous dira que celui-là, ayant exercé des fonctions diplomatiques en Allemagne, ne jure que par M. de Bismarck ; que celui-ci a résidé en Angleterre et se préoccupe de paraître ce qu'on est convenu d'appeler un parfait gentleman, ce qui signifie qu'on peut tout se permettre, à la condition de sauvegarder les apparences. Cela est vrai ; mais, Anglais ou Allemand d'allures ou d'habitudes, ils sont restés l'un et l'autre très Japonais, c'est-à-dire des Asiatiques à l'esprit observateur et subtil, au caractère retors et jouant avec nos diplomates comme le chat avec la souris. Ils s'entendent fort bien, je vous assure, à endormir les défiances, à flatter les petites vanités des étrangers qui,

dans cette partie de colin-maillard engagée autour de la revision des traités, ne se sont pas encore aperçus que c'est toujours leur tour d'avoir les yeux bandés et que leurs mains rencontrent invariablement le vide.

Ils sont de petite noblesse, presque des parvenus que la restauration mikadonale, en abolissant la féodalité, a fait sortir de la foule des porteurs de sabre, des *samouraï*. Survivants du passé enseveli sous les décombres des châteaux forts seigneuriaux, ils sont au seuil d'un avenir qui s'annonce gros de changements ; ils sauront tirer parti de toutes les circonstances au mieux de leurs intérêts personnels et aussi, je veux le croire, des intérêts de leur pays. En résumé, ce sont des gens habiles, ayant le sens pratique des affaires, du côté du manche tant qu'il sera solide, et flirtant avec l'opposition naissante dans laquelle ils ne seront pas lents, le moment venu, à prendre place.

*
* *

Le député japonais est bien l'homme le plus embarrassé du monde : s'il vote *contre* le gouvernement, il est aussitôt renvoyé dans ses foyers ; s'il vote *pour*, les membres de l'opposition intransigeante l'assomment. Né d'hier à

la vie parlementaire, il lui faut rester sur l'enclume et cependant éviter le marteau. Les occasions de critique ne lui manquent pas, et il faut lui rendre cette justice qu'il a le courage d'en saisir quelques-unes. Bien qu'il soit propriétaire, il n'est pas trop conservateur ; il paraît vouloir prendre au sérieux son rôle de législateur et, entendant de tous les coins de l'univers réclamer une politique d'économie, il prétend, lui aussi, au nom des contribuables, tenir au moins l'un des cordons de la bourse. Mais, là, il se heurte au gouvernement, qui a vite fait de lui démontrer que le droit du plus fort est toujours le meilleur.

En dernière analyse, qui sera le plus fort? Celui qui donne, ou ceux qui reçoivent? Celui qui travaille, ou les autres qui jouissent? C'est le problème que cherche à résoudre ce petit homme jaune, élu en dépit de la pression administrative, et qui m'a tout l'air de rédiger, sous les menaces du pouvoir et sous les coups de bâton des révolutionnaires, ses Cahiers de 1789.

*
* *

Ce n'est pas un être banal que le révolutionnaire japonais, le *sochi*, comme on l'appelle, qui joue avec une rare désinvolture du bâton, du

couteau et de la dynamite. Il a fait des études : il pourrait être avocat, professeur, officier ou journaliste ; c'est un bohème vivant au jour le jour, un « gueux » qui conspire, harangue les foules, inquiète le gouvernement et malmène les députés ; il fait bon marché de sa vie et compte pour rien celle des autres. Un jour, il entre chez un ministre, le tue et va se constituer prisonnier. Plus tard, dans la voiture d'un autre ministre, il jette une bombe explosive et, séance tenante, se coupe la gorge. On cherche ses complices.

« Vous connaissiez ce projet criminel? demande-t-on à l'un des inculpés.

— Assurément ; si mon camarade avait manqué son coup, c'est moi qui l'aurais remplacé. »

Renverser ce qui existe, chasser l'étranger ou le soumettre de force au droit commun, voilà son programme. Il n'admet pas la discussion et veut des réformes immédiates et radicales. Il représente sous une forme violente, exagérée, haineuse, le mécontentement populaire ; c'est l'hydre anarchique dont les têtes repoussent lorsqu'un gouvernement n'est pas assez fort pour les trancher toutes d'un seul coup. Dans un pays peuplé de quarante millions d'habitants dont les quatre cinquièmes se plaignent, le

sochi est une force, le bélier qui ouvre la brèche par laquelle se rue la foule.

L'ADMINISTRATION.

Le Japon ne s'est considéré comme un pays vraiment civilisé que le jour où il s'est trouvé en puissance d'une administration aux rouages nombreux et compliqués, d'une armée permanente beaucoup trop forte pour ses besoins et ses ressources, et d'une marine pouvant rivaliser avec celles d'Occident. Et c'est ici que s'est manifestée de la manière la plus saisissante l'étonnante faculté d'assimilation de ce peuple. Son esprit d'imitation est si développé, que du premier coup il va jusqu'à la caricature : il est administratif et bureaucrate plus que... nous, militarisé comme les Allemands, et marin à l'instar de nos voisins d'outre-Manche. Les choses en vont-elles mieux ainsi? Il est permis d'en douter. Plus mal? C'est, il semble, l'avis des contribuables, dont le travail a peine à satisfaire l'appétit de tous ces budgétivores.

Le gouvernement ferait bien de réagir contre la vénalité des fonctionnaires de l'administration provinciale, dont quelques-uns ont, en moins de cinq ou six ans, réalisé des fortunes fort ronde-

lettes. On en cite un, entre autres, qui, petit employé de ministère il y a huit ans, est actuellement trois fois millionnaire. On n'a pas l'air de lui garder rancune en haut lieu, puisqu'on parle de le nommer sénateur. On pense sans doute, comme au temps de Vidocq, qu'il saura mieux qu'un autre, et pour cause, contrôler la gestion des affaires publiques à laquelle il n'aura plus directement part.

Le gouvernement chinois est beaucoup plus pratique. Connaissant et approuvant les mœurs particulières de ses agents, il ne leur attribue aucun traitement. C'est déjà une économie, et, lorsqu'au bout de deux ou trois ans, la bonne volonté des contribuables lui paraît avoir suffisamment engraissé les dignitaires en question, il les rappelle à Pékin où, en très peu de temps, ils sont ramenés à un embonpoint raisonnable. C'est là ce qu'on appelle, dans l'espèce mandarine, la très utile variété du mandarin-éponge.

Les préfets au Japon sont fort bien payés. Leur traitement correspond à peu près à celui de nos préfets qui, eux, au contraire, reçoivent par comparaison des émoluments trop faibles.

Un Japonais, avec dix mille francs par an, est ici plus riche qu'un de nos fonctionnaires avec vingt mille francs en France, et les indigènes

riraient bien s'ils savaient le chiffre de la rétribution de nos malheureux sous-préfets, qui sont obligés de faire figure honorable avec les quelques milliers de francs qu'on leur donne invariablement depuis bientôt soixante-dix ans.

N'est-il pas curieux qu'à ce point de vue la Constitution japonaise soit plus démocratique que la nôtre, qui rend très difficile aux pauvres l'accès de certaines fonctions publiques?

Une des réformes à opérer, c'est la refonte de l'organisation bureaucratique des différents départements ministériels. Lorsque les Japonais nous ont, à leur tour, envié notre administration, ils l'ont tout simplement copiée sans se préoccuper le moins du monde de savoir si elle était appropriée à leurs besoins. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils eurent, eux aussi, des directions, des sous-directions, des divisions, des bureaux de ceci, de cela, et de bien d'autres choses. Ils en eurent tant qu'il leur fut impossible de s'y reconnaître.

Et voilà un certain nombre d'années que dure cet embarras, assez semblable à celui qu'éprouve un enfant en présence d'un mécanisme d'horlogerie.

Simplifier cette organisation est une excellente idée, d'autant que chaque ministère regorge de jeunes gens oisifs qui seraient plus utilement

employés dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture.

Être fonctionnaire! O rage, ne pas l'être! Je ne crois pas que, de dix-huit à vingt-cinq ans, un Japonais de classe moyenne ait une autre pensée. Et si inférieur que soit l'emploi qu'on lui accorde, il faut le voir se donner des airs d'importance qui font naturellement songer à ces hautes fonctions que, dans le langage populaire, on a dénommées de cette expression si pittoresque : « premier moutardier du pape ».

Le Japon menace d'être étouffé par le fonctionnarisme. Ce n'est pas seulement le personnel qui doit être mis en coupe réglée, mais les défauts d'organisation qui entravent complètement la marche des services. Prenons, par exemple, le service des douanes : les Japonais voyagent beaucoup. Ils ont remarqué qu'en Europe les douaniers étaient souvent ennuyeux et d'une indiscrétion parfois gênante.

Ils en ont conclu qu'ils avaient pour premier devoir de s'entourer d'une barrière de formalités minutieuses. Aussi possèdent-ils des employés qui, très consciencieusement, transforment en vices les défauts des agents européens. Ils ont traduit, dans leur règlement, ennuyeux par désagréable et indiscret par horripilant. Ils sont, avec cela, d'une prodigieuse

lenteur et d'une curiosité qui serait insupportable si elle n'avait un côté enfantin qui la rend comique. On m'a conté l'histoire suivante : Un de nos compatriotes débarque un jour à Yokohama. On visite ses bagages, qui ne contenaient que des effets d'habillement et qu'un douanier européen, au premier coup d'œil, eût laissé passer. Le Japonais explorait obstinément tous les coins et recoins. « Mais puisque je vous dis qu'il n'y a rien et que je suis pressé! » s'exclame le voyageur impatienté. L'agent lui montre un album qu'il venait de découvrir : « Eh bien, quoi, c'est un album de photographie ! Vous n'avez rien à voir là-dedans ; je vous répète que je suis très pressé! » Le douanier se met à rire et commence à feuilleter lentement l'album, manifestant le plus vif intérêt. Lorsqu'il eut fini, il appela ses camarades, et l'album fut de nouveau parcouru très attentivement, chacun faisant ses réflexions. Notre voyageur piétinait sur place: « Dieu, qu'ils sont embêtants ! » s'écria-t-il.

Le Japonais se retourna, fort gracieux. Il avait compris et paraissait enchanté qu'on lui rendît justice.

Un étranger avait une flûte dans sa malle. Cet instrument parut fort curieux au vérificateur de service ; il le monte, démonte, remonte, souffle dedans, ravi du bruit qu'il fait, et appelle

ses camarades, lesquels accourent et se livrent successivement au même jeu. Le voyageur proteste et réclame sa flûte. « Attendez un peu, lui dit paisiblement le douanier, il y a encore un camarade qui n'a pas soufflé dedans. »

*
* *

D'une manière générale, le fonctionnaire japonais est, du haut en bas de l'échelle administrative, pénétré de la gravité de sa mission. Il sortait, il n'y a pas longtemps, de l'Université ; ses vœux étaient ceux d'un simple bachelier japonais, c'est-à-dire un petit emploi dans un bureau quelconque, sans la moindre retraite en perspective. Mais il est allé en Europe pendant deux ou trois ans, ou seulement quelques mois, et le voici correctement vêtu à l'européenne, subitement grandi aux yeux de ses compatriotes et surtout aux siens. C'est maintenant un *yakounin* toisant les gens et les choses d'un air supérieur et que les plus hautes destinées attendent. *Marcellus erit !* Il a tout vu, tout sondé, il sait tout, les vieilles civilisations n'ont plus de secrets pour lui.

Et il n'est pas long à se casser le nez, le petit ingénieur qui perce parfois ses tunnels de travers, le petit Diafoirus trop esclave des méthodes apprises par cœur, et le financier qui,

[illegible]

[illegible] San-
[illegible] bien
[illegible] vrons
[illegible] crois-
[illegible] son
[illegible] gail-
[illegible] divini-
[illegible]

[illegible]

[illegible] te le
[illegible] e, les
[illegible] plai-
[illegible] pays
[illegible] le er-
[illegible] plus.
[illegible] cou-
[illegible] s, ses
[illegible] atta-
[illegible] esprit
[illegible] ce.
[illegible] beau-
[illegible] De ces
[illegible] ont le
[illegible] jours.
[illegible] sie au

vol par-là et ils sont archifixés. Le Japon? Connu. Un pays complètement européanisé.

Déguisé en Européen, voulez-vous dire, et ne pouvant faire illusion qu'à distance. De près, le Japonais est un Asiatique, défiant de nos idées et de nos sentiments, réfractaire à notre conception des droits et des obligations individuels.

Exemple : Depuis dix ans, un jurisconsulte français travaille à mettre les coutumes locales en harmonie avec les principes généraux de notre droit civil. Il y parvient. Notre savant compatriote est comblé d'éloges mérités ; on ordonne l'impression de son ouvrage... Enfin le Japon a un Code ! crient à tous les échos les diplomates. Eh bien, pas du tout, le Japon n'a pas de Code et, qui plus est, toute réflexion faite, ne veut pas en avoir.

Pourquoi ? tout simplement parce qu'il s'aperçoit que l'adoption de la nouvelle législation entraîne les conséquences suivantes :

L'établissement d'une loi uniforme pour tout l'Empire ;

La validité du mariage considéré comme un acte sérieux et non plus comme une cohabitation momentanée de l'homme et de la femme ;

L'organisation régulière de la famille ;

La protection des mineurs ;

La détermination des bases du droit privé ;

La liberté des conventions, etc., etc.

Or, au Japon, de tout cela presque rien n'existe, et c'est une œuvre révolutionnaire que cette législation basée sur des principes universels de raison, de justice et d'utilité. Apporter la méthode, la lumière, la moralité, la protection des faibles, la sauvegarde des intérêts généraux et particuliers où il n'y a que confusion, ténèbres et oppression ; substituer le règne de la loi au régime du bon plaisir et de la fantaisie masculine, c'est vouloir saper dans ses fondements le vieil édifice social qui abrite tant d'iniquités séculaires et dont on s'est borné jusqu'à ce jour, et seulement pour la galerie étrangère, à récrépir la façade. Oh ! tant qu'il s'est agi de modifications superficielles, propres à donner le change aux curieux de l'Occident sur le degré réel de la civilisation du Japon, aucune objection n'a été formulée. Bien au contraire.

Mais lorsqu'il faut passer du mot à la chose, lorsque le temps est venu des réformes morales, sérieuses et profondes, sans l'accomplissement desquelles un pays reste en arrière, un cri de protestation s'élève des rangs des privilégiés : « La nation, déclarent-ils, ne doit pas être prise pour un sujet passif d'expérimentation législative. »

— « Vous n'ignorez pas cependant, — leur

fait-on remarquer, — que l'absence de lois positives, civiles et commerciales, est le gros obstacle à la revision des traités.

« Vous ne voulez donc plus servir les intérêts de votre pays en préparant, avec le rétablissement de son autonomie, celui de sa dignité et de son indépendance vis-à-vis de l'étranger ? »

— Pardon. Ils ne demandent pas mieux, mais n'ayant pas encore rencontré de résistance, ils ne désespèrent pas d'assujettir les étrangers à leurs coutumes. C'est sans doute dans ce sens qu'ils entendent la revision.

Des usages surannés, spéciaux à chaque province et souvent contradictoires, rarement appliqués, presque toujours inapplicables, voilà l'arsenal législatif de l'Empire du Soleil levant !

On voit maintenant ce que peut être le magistrat japonais. Suivant qu'il revient de France, d'Allemagne ou d'Angleterre, il est imbus de telle ou telle doctrine dont il prétend assurer la suprématie ; il étudie, apprécie et juge, dans des espèces identiques, avec une méthode et un esprit absolument différents.

Il est dans la situation d'un homme lâché, les yeux bandés, dans un labyrinthe ; il hésite, trébuche, butte, tombe et se casse les jambes.

On dit que chez nous la justice est boiteuse. Elle est cul-de-jatte au Japon.

L'UNIVERSITÉ DE TOKIO.
L'ENSEIGNEMENT.
LE PROFESSEUR. — L'ÉTUDIANT.

Décembre.

Dans l'immense parc d'Ouyeno, le quartier latin de la capitale, de grands jardins très bien dessinés et au milieu, intelligemment disséminés, de magnifiques bâtiments, vastes, bien éclairés, admirablement aménagés : Écoles de droit, de médecine, de pharmacie, d'architecture, des beaux-arts, des arts industriels. Facultés des lettres, des sciences. Toute cette installation matérielle est remarquable. Salles de cours, amphithéâtres, laboratoires, bibliothèques, collections scientifiques et industrielles, ateliers sont irréprochables. A ce point de vue, le Japon moderne peut être être fier d'avoir fait mieux que copier ses modèles occidentaux.

A visiter aussi les écoles normales de garçons et de filles. Celle-ci est particulièrement intéressante avec ses classes de chant, de couture et de broderie, d'histoire naturelle et de gymnastique. Dans cette dernière classe, un amusant spectacle m'attendait. Une quinzaine de jeunes

filles de quatorze et seize ans, vêtues à l'européenne, jupons courts et souliers plats, sont alignées en rangs d'oignons, tournant le dos à la porte d'entrée et juste en face d'une plate-forme sur laquelle un Japonais, leur professeur, se livre à des exercices d'assouplissement qu'elles imitent scrupuleusement. Un piano, tenu par une sous-maîtresse, cadence ces mouvements sur un petit air drolet qui ferait très bien danser des ours. « Une, deux, pliez les jarrets; trois, quatre, marquez le pas ! » A peine ai-je dépassé le seuil, que le professeur, tout en continuant sa démonstration, esquisse à mon intention une profonde révérence. Sans se retourner, les élèves font de même, me saluant ainsi... à l'envers.

L'école primaire et la salle d'asile auraient la médaille d'honneur dans une exposition scolaire. Ces petites Japonaises, hautes comme une botte, sont gentilles au possible; chacune a son pupitre séparé, sa petite écritoire garnie de pinceaux, son tout petit banc; une école de marionnettes comiquement coiffées, aux mines impayables.

Revenons à l'Université, section des beaux-arts. Je remarque que les professeurs prennent soin, dans leur enseignement, de ne pas trop s'écarter des traditions artistiques de l'ancien temps. Et ils ont grandement raison. Il serait

même à désirer qu'ils fussent plus exclusifs. Leurs principes sont tout différents des nôtres ; ils ne voient pas, ils ne sentent pas, ils ne s'expriment pas comme nous ; leurs essais dans un genre qui n'est pas le leur n'ont été jusqu'à présent que des imitations, imparfaites toujours et souvent ridicules.

L'atelier de sculpture sur bois est curieux. Les élèves travaillent d'après nature ; ils ont devant eux, sur de petits billots, des poissons, des oiseaux dont avec un souci minutieux de l'exactitude ils observent et reproduisent les moindres détails.

Je voudrais m'attarder ici, mais le très aimable Japonais qui me conduit est impatient de me montrer le chef-d'œuvre de l'école, destiné à l'Exposition de Chicago, le triomphe de l'art symbolique modernisé. Aïe ! quelle désagréable surprise ! Voilà ma journée absolument gâtée !

Une déesse de grandeur surnaturelle qu'un audacieux artiste a voulu défiger de sa pose hiératique ! Son ciseau novateur a tailladé en pleine matière, sans respect de la tradition sacrée, et du majestueux peplum aux plis raides, il s'en faut de bien peu qu'il n'ait fait (ô profanation !) un peignoir ajusté ! On affuble de nos modes les idoles elles-mêmes ! C'est la fin

de tout. Ajoutez qu'elle est difforme, cette pauvre déesse ; pas de cou, le flanc gauche évidé, le dos rond et des pieds de moujik ; elle aura des yeux d'émail, un collier et un diadème d'or fin. La statue est démontable en trois morceaux, la tête, le corps, les pieds. Les Japonais appellent cela de la sculpture ; c'est de la menuiserie.

Les sections littéraires et scientifiques sont allemandes et anglaises, allemandes surtout. Peut-être quelques-uns de nos savants ont-ils une place dans la bibliothèque universitaire. Si oui, elle est bien petite, car je n'ai pu la trouver. Cependant je remarque le portrait d'un de nos plus illustres savants, M. Pasteur.

Sur quinze professeurs étrangers, douze viennent de l'autre côté du Rhin et trois de la Grande-Bretagne. Voilà la proportion. Pas un Français [1]. Pas un, je me trompe et mon erreur est impardonnable. La chaire de littérature française (cours facultatif et très peu suivi) est occupée par un congréganiste qui parle de nos lettres comme le Père Loriquet enseignait l'histoire de France. Pour lui, les encyclopédistes et leur continuateur, Ernest Renan, n'ont jamais existé !

1. Il y en a deux maintenant, un professeur de droit venant d'être nommé.

[illegible] qu'il
[illegible] venu.
[illegible] qu'il
[illegible] aphe
[illegible] être
[illegible] s là.
[illegible] quel-
[illegible] ppli-
[illegible]
[illegible] ; il
[illegible] re-
[illegible] dent
[illegible] Vou-
[illegible] si ba-
[illegible] chat.
[illegible] qu'on
[illegible] nt ; il
[illegible] ette,
[illegible] sitôt
[illegible] ervez
[illegible] e pas
[illegible] main
[illegible]
[illegible] haite
[illegible] fique,
[illegible] et et

remonteront à la cause. Pour le moment, ils ne voient encore que la boule de papier.

*
* *

Dans une rue de Tokio, un jeune Japonais, mis avec une certaine recherche, vous toise en passant d'un regard insolent. Vous l'entendez murmurer des injures à l'adresse des étrangers. Il n'y a pas d'erreur possible : c'est un étudiant. Plus tard, vous le rencontrerez à Paris, sur le boulevard ou dans un salon : il est aimable, poli, souriant. Ses sentiments n'ont pas changé; mais avec l'âge il a appris que la dissimulation est le commencement de la sagesse... internationale. Et puis il est chez nous sur le pied d'égalité. S'il y a une différence, elle est toute à son avantage, car, presque toujours, vous le prenez pour un prince. Tandis qu'au Japon l'étranger bénéficie d'un régime d'exception imposé par la force et maintenu par la crainte. La jeunesse des écoles est-elle pire que celle de l'atelier ou de la campagne? Non ; mais elle apprend l'histoire de son pays et la nôtre, elle compare, et sa conclusion est que nous représentons un état de choses dont s'indigne son patriotisme.

Cette analyse une fois faite d'un sentiment respectable, si inintelligente qu'en soit la mani-

festation, je suis plus à l'aise pour apprécier l'étudiant japonais. Plus curieux que studieux, fureteur plus que chercheur, il fait en peu de temps des progrès rapides. Mais le souffle lui manque bientôt et aussi le désir d'approfondir. « Ce que je sais le mieux, disait un érudit, c'est que je ne sais rien. » Voilà un aveu que ne fera jamais un étudiant japonais. Il acquiert avec une étonnante promptitude cette insupportable suffisance du demi-savant. Esprit superficiel, il se persuade aisément qu'il n'a plus grand'chose à apprendre et que ce quelque chose est parfaitement insignifiant. Volontiers, après deux ans d'études, il s'écrierait avec dédain : « C'est ça la science ! »

Avec trente francs par mois, un étudiant, fils de famille, se loge et se nourrit. S'il dispose d'une somme égale comme argent de poche, il peut ne se rien refuser et imiter le jeune gandin des romans de Paul de Kock qui, à Paris, roulait carrosse, portait une robe de chambre à ramages et une calotte grecque, s'offrait le luxe inouï de deux bains par semaine et entretenait une danseuse, le tout pour six mille francs par an.

LES GRANDES MANŒUVRES DE L'ARMÉE JAPONAISE.

Août.

J'ai eu le plaisir d'assister aux premières grandes manœuvres de l'armée japonaise, qui ont eu un éclat particulier. Trente mille hommes entièrement équipés à l'européenne y ont pris part. De beaux canons tout neufs ont tonné du matin au soir pendant trois jours, et, pour la première fois, le Fils du Soleil, l'Empereur, se montrait à son peuple à cent lieues de sa capitale. Aussi, quelle affluence sur le parcours ! A Nagoya, emplacement choisi pour les opérations, la population fut admise, au moment de la revue générale des troupes, à contempler les traits augustes de son maître. On craignait qu'elle ne fît preuve d'une curiosité trop importune et, sur l'estrade impériale, en avant du fauteuil mikadonal, avait été disposé un rideau qui devait au besoin dérober aux yeux du *profanum vulgus*, souverain et grands dignitaires. Précaution inutile ! Pleins d'un saint respect, ces braves gens, venus de tous les points de la région, se tenaient à distance, osant à peine faire un pas ou même risquer un regard timide

dans la direction de la tribune. On fut obligé de leur dire d'approcher.

L'Empereur est un homme de trente-huit ans, de taille moyenne, qui porte non sans élégance l'uniforme d'officier général. Le visage encadré d'une barbe à poils rudes et rares, les sourcils épais et fortement arqués, le nez large et les lèvres fortes, il ressemble exactement aux anciens guerriers japonais dont les vieilles gravures reproduisent les traits accentués. Ses sujets ne le détaillent pas ainsi. Est-il beau, est-il laid? C'est une question qui leur importe peu. Pour eux, c'est le Fils du Ciel, le *Tenchi*, un être à part, d'une autre essence que le commun des mortels.

Lorsque les régiments défilèrent, un chef de bataillon, en passant devant l'Empereur, fut impressionné au point de quitter son pas régulier pour prendre l'allure compassée et lente prescrite par le cérémonial de l'ancienne cour. Il marchait les coudes en dehors, relevant d'un mouvement automatique les genoux à angle droit du corps. De suite, tous ses hommes l'imitèrent. Chassez le naturel...

A propos de galop, le ministre de Chine s'est aperçu à ses dépens qu'il y avait quelques inconvénients à le prendre lorsqu'on n'est pas suffisamment familiarisé avec la plus belle con-

Un détail à noter. Tous les soldats sont pourvus de bottes à l'allemande. Mais comme il leur est impossible de faire de longues marches avec ces chaussures, auxquelles leurs pieds ne sont pas habitués, ils les remplacent en campagne par le *waradji* national (semelle en paille tressée s'assujettissant au cou-de-pied) qui s'use en quelques heures, et dont il a fallu, pendant les opérations, cent mille paires par jour! Dans ces conditions, pourquoi des bottes?

*
* *

Si vous le rencontrez à cheval un jour de revue, l'officier japonais vous paraîtra irréprochable.

Il est, d'ailleurs, brave, résistant et discipliné. Voyez-le à la manœuvre : vous vous apercevrez vite que son savoir tiendrait dans un dé à coudre... de cantinière. Il possède sa théorie sur le bout du doigt, mais phonographiquement pour ainsi dire; c'est une machinette montée qui fonctionne à la manière des joujoux du premier de l'an : c'est gentil, correct, amusant... jusqu'à ce que le ressort casse.

Il y a quelques années, l'armée japonaise, instruite par nos officiers, pouvait encore faire illusion.

Depuis sa germanisation, on la dirait com-

dédain : une nation peut-elle se considérer comme grande s'il lui manque une grosse armée? Voyez la France, l'Allemagne, la Russie, etc. Toujours l'esprit d'imitation se donnant sans raison, sans utilité, pleine carrière.

Peut-être croyez-vous que le fusil en usage dans l'armée japonaise est le Mauser, le Spencer, le Mannlicher? Pas du tout; c'est le fusil Mourata, un fusil exclusivement japonais, ne vous en déplaise. Il ressemble beaucoup, direz-vous, à notre fusil Gras. D'accord, mais ne remarquez-vous pas qu'une vis de la sous-garde a été déplacée? L'arme, ainsi *radicalement* transformée, a pris le nom de son inventeur.

Voilà un fait entre mille, qui montre la puérile vanité du Japonais occidentalisé; il pense qu'en tout, imiter c'est créer; il est plagiaire et s'appelle, inventeur.

Un officier japonais me disait l'autre jour : « Nous serons bientôt plus forts que vous à tous les points de vue, car nous ne prenons des civilisations avec lesquelles nous sommes en contact que la quintessence. En matière militaire, par exemple, nous avons pris ce qu'il y a de mieux chez vous et chez les autres : mes bottes sont autrichiennes, mon uniforme français, mon képi allemand, etc., etc. »

Comme c'est simple, la science !

ment considérables. Son ambition d'être la Grande-Bretagne de l'Extrême-Orient s'est manifestée par un travail très sérieux. Aussi sa marine de guerre représente-t-elle une force imposante.

Au 31 décembre 1891, la flotte comptait 35 bâtiments déplaçant ensemble 61,769 tonnes, d'une force totale de 76,665 chevaux et armés de 324 canons. L'effectif était de 5,726 hommes dont 51 officiers généraux et supérieurs, 559 officiers et aspirants, 5,122 sous-officiers et marins.

En outre, 13 torpilleurs de 795 tonneaux et 6,227 chevaux ont été construits dernièrement par des ingénieurs français.

En leur qualité d'insulaires, les Japonais sont d'excellents marins, et ils ne négligent aucun effort pour se mettre vite et bien au courant de la manœuvre si difficile des grosses machines de guerre qui leur arrivent d'Occident. Mais tout ne s'apprend pas en un jour, et de nombreux exemples prouvent que dans cette étude, comme dans toutes celles qu'ils entreprennent, ils croient beaucoup trop tôt avoir atteint le degré de science et de pratique nécessaire pour se passer absolument de leurs professeurs. Qu'ils patientent un peu ; ils auront bientôt le droit de dire avec quelque fierté qu'ils possèdent une marine militaire capable de défendre efficace-

de l'Empire, et la plus fertile. Yeso est presque déserte ! Ne serait-il pas logique de diriger là le trop plein d'une population toujours croissante? De ce côté, les Aïnos ne gêneront guère les émigrants. Réduits à une dizaine de mille, ils voient chaque jour leur nombre diminuer.

Impuissants contre cette loi fatale qui frappe sans pitié les races condamnées à disparaître, affaiblis encore par l'insouciance qui leur fait dédaigner toute culture du sol, ces anciens maîtres du Japon touchent à leur fin, et dans les libations qu'aux cérémonies rituelles ils offrent à la terre, ils semblent honorer plutôt leur dernière demeure que leur mère nourricière.

LE JAPON
ET LES MISSIONS D'ÉVANGÉLISATION.

Voici trois actes de sauvagerie dont, en moins d'un mois et demi, Tokio fut le théâtre, et qui me paraissent de nature à faire réfléchir les nipponophiles.

Vers le commencement d'avril, un missionnaire anglais est assassiné dans des conditions particulièrement tragiques.

Le 12 mai, un missionnaire, Anglais également, se trouve sur le passage de l'Impératrice

dirigée par un missionnaire américain. Celle-ci a le dessus. Les vaincus n'hésitent pas une seconde et tombent à bras raccourcis sur le malheureux directeur qui se réjouissait paisiblement du succès de ses élèves. On l'a ramassé à moitié mort, la joue fendue d'un coup de couteau.

Que pensez-vous de ce pays civilisé où maintenant encore les Européens et les Américains sont traités de barbares?

Il est assez curieux que les trois personnes maltraitées à huit ou quinze jours d'intervalle soient missionnaires. Est-ce le résultat d'une coïncidence, ou bien, comme on le dit ici, la mise en pratique d'un système de vexations spécialement dirigées contre les représentants d'un culte d'importation?

Les Japonais ont presque toujours fait preuve, au point de vue religieux, d'un grand esprit de tolérance. Ils tiennent par habitude à leurs superstitions, mais respectent généralement celles des étrangers. L'histoire rapporte bien qu'en 1638 il y eut, par ordre du gouvernement, un formidable massacre de catholiques, qui étaient à ce moment au Japon au nombre de plusieurs millions. Mais il est prouvé que la politique eut, dans ces persécutions, une part beaucoup plus grande que le fanatisme local.

accompli. Les temples, autrefois richement subventionnés, ne sont plus entretenus que par les souscriptions volontaires. Leurs desservants shintoïstes ou bouddhistes, avec ce sens pratique inséparable de l'esprit sacerdotal, avaient su, comme tous leurs collègues en ce bas monde, s'approprier les plus beaux domaines ; ils sont maintenant réduits à la portion congrue, et n'ont plus guère pour vivoter que la quête à domicile ou les offrandes assez maigres des fidèles.

Non pas que le Japonais s'achemine, lui aussi, vers l'incrédulité que stigmatise l'intransigeance ultramontaine. Bien au contraire. Il fait très exactement ses pèlerinages annuels et se prosterne devant les autels. Chez lui, dans un coin de sa chambre, il a soin de disposer une sorte de petite chapelle, large comme la main, devant laquelle il fait quotidiennement ses dévotions.

Mais, je le répète, il aime sa religion ainsi qu'une habitude contractée dès l'enfance, il en observe scrupuleusement les pratiques, comme il prend son bain le soir, comme, pour se distraire, il fume sa pipette à chaque instant du jour. Ce sont là, pour lui, autant de choses traditionnelles que son éducation familiale a transformées, pour ainsi dire, en actes mécaniques. Voilà tout. Sa foi ne tentera pas de soulever les

dixièmes, vivent dans cette idée que les Japonais sont un peuple aimable, adorant les Européens, les blancs en général et en particulier les Français ! Vous vous trompez. Ce n'est que dans les campagnes que les étrangers rencontrent encore un accueil sympathique, mais la population des villes, celle qui possède une certaine instruction, qui écrit, pérore et s'occupe de politique, nous a été et nous est hostile.

On juge en Europe et en Amérique le Japon par les quelques Japonais qu'on y rencontre, et parce qu'on les voit vêtus comme nous, adoptant assez vite nos habitudes, nos manières et nos défauts encore plus que nos qualités, on les suppose arrivés au même degré de civilisation. C'est une erreur profonde. A Londres, à Paris, à Berlin, on les appelle couramment les Anglais, les Français ou les Allemands de l'Extrême-Orient, appellation que ne justifie pas la facilité avec laquelle ils se meuvent dans le milieu où le hasard les conduit. A peine rentrés chez eux, et si longtemps qu'ils aient vécu à l'étranger, ils redeviennent Japonais plus rapidement qu'ils avaient paru ne plus l'être. Et par là je ne veux pas seulement dire qu'ils reprennent leurs coutumes comme on reprend son chapeau au vestiaire, cela est au surplus de minime importance; mais ils discutent et agissent en Asiatiques invétérés.

Ce peuple est encore très primitif, guère plus équilibré qu'un enfant, obéissant à son instinct et non au raisonnement, aujourd'hui bon, demain mauvais, crédule, étonnamment *suggestionnable.* Dans tout Japonais, un fanatique sommeille. Sa passion dominante, c'est, contre l'étranger, un sentiment d'antipathie qu'attisent et surexcitent les chercheurs d'incidents et les faiseurs d'eau trouble. Le plus souvent, il le dissimule sous les dehors d'une politesse banale et compliquée, propre à tromper les gens de passage et les observateurs superficiels.

Traversez un village n'importe lequel. Les hommes vous saluent, les femmes ont un joli sourire et les enfants vous suivent en criant : *Ketodjin baka!* (Barbare stupide.)

Et vous dites, vous, qu'un paquebot amène et qu'un autre va remporter, vous qui ne comprenez pas leur langue : « Comme ces Japonais sont aimables ! »

*
* *

C'est surtout au Japon qu'entre ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas, il existe une grosse différence. Ce qu'on voit, c'est l'affabilité rieuse du commerçant, la mine gracieuse et douce de la *mousmé* bien habillée et bien propre, l'enfance joyeuse et choyée.

Ce qu'on ne voit pas, c'est la moquerie malveillante que, presque toujours, celui-là vous adresse, la position humiliante et servile de l'autre, et le sort misérable de celle-ci, vendue, à peine nubile, aux entrepreneurs de plaisirs publics.

De ravissants *kakemono*, d'exquis brimborions sur lesquels, pendant des années, s'est exercée la patience d'un artiste, c'est ce qu'on voit. L'absence totale de grand art, de conception vraiment large et forte, c'est ce qu'on ne voit pas.

Ce qu'on voit, c'est le jeune étudiant correct, tiré à quatre épingles, reçu dans nos Facultés ; c'est l'officier studieux admis dans nos écoles, qui, en six mois, ont pris nos habitudes, semblent se pénétrer de notre esprit et emporteront, sans doute, chez eux un peu de sympathie pour ce pays où ils ont trouvé une réception cordiale.

Ce qu'on ne voit pas, c'est l'Asiatique de retour dans son milieu, le petit homme jaune méfiant, dépité de rester sur ce qu'il a appris à l'étranger, sans pouvoir aller beaucoup au delà, et, chose inexplicable, souvent plein d'injustes rancunes contre ses maîtres.

Des ministres, un Parlement, des conseils de ceci, des cours de cela, le chapeau haut de forme, la redingote du fonctionnaire, le dolman, les déco-

que quelques-uns n'ont pas abandonnée d'ailleurs, — de se débarrasser des étrangers dès que leur éducation militaire leur permettrait d'accomplir ce tour de force.

A ce moment les Japonais se défiaient des Européens parce qu'ils ne les connaissaient pas et, maintenant qu'ils les connaissent, ils s'en défient davantage. Autrefois, ils se mettaient en garde contre cette civilisation occidentale, si différente de la leur, qui leur arrivait par bateaux à vapeur et leur apparaissait pleine de dangers ; comme aux rats de la fable, ce bloc enfariné ne leur disait « rien qui vaille ». Puis, leur esprit d'imitation et leur goût du nouveau reprenant le dessus, ils ont copié ces barbares qu'ils voulaient expulser.

Ils leur ont même demandé d'être non plus seulement leurs modèles, mais leurs professeurs. Maintenant, ils prétendent se substituer en tout à leurs maîtres et nous craignent comme des adversaires dont la rivalité leur semble menaçante et qu'en bien des circonstances ils ne pourront vaincre.

En somme, il convient de prendre les Japonais pour ce qu'ils sont réellement, et de garder vis-à-vis d'eux, surtout dans l'éloge, la mesure que les Européens ont eu le grand tort de ne pas toujours observer. Aussi il est arrivé que les

Japonais, naturellement enclins à se regarder avec complaisance dans ce fameux miroir qui, sous toutes les latitudes, ne reflète aux yeux des vaniteux que leurs propres qualités, se sont crus des êtres supérieurs. A peine sortis des langes, ils parlent, agissent en petits prodiges, et l'Europe indulgente sourit à leurs ébats enfantins. Puis, comme il est assez dans la nature humaine de manifester du côté du cœur une certaine indépendance, ils ont allégrement rejeté le fardeau trop lourd de la reconnaissance, et les voici qui, dans leurs journaux, insultent et menacent leurs éducateurs d'hier. Actuellement encore, des articles d'une incroyable violence sont dirigés contre les étrangers. On ne parle rien moins que de les expulser du Japon par la force, ce que, par parenthèse, il faudrait voir.

La revision des traités.
Historique de la question.

Il faut que le Japon soit ouvert ou fermé. Voilà la question qui, en décembre 1889, rompit la trêve que semblaient avoir conclue les partis politiques depuis que le Mikado avait admis le principe de la constitution d'une Assemblée nationale.

Un événement de cette importance pouvait seul raviver tout d'un coup les querelles momen-

tanément assoupies et dont l'esprit public, très préoccupé de la crise commerciale que le Japon traversait depuis plusieurs années, se désintéressait presque complètement.

S'il se fût agi seulement d'une discussion théorique sur la revision des traités, aucun incident, dénotant une agitation quelconque, ne se serait produit avant l'époque des élections législatives fixées au mois de novembre de l'année suivante.

Mais, lorsqu'on apprit que le gouvernement passait de la parole aux actes, que des traités particuliers venaient d'être signés avec les États-Unis, l'Allemagne et la Russie, et n'attendaient plus, pour être appliqués, que la sanction du souverain ; quand on sut que, par la brèche faite, la France et l'Angleterre allaient suivre, un mouvement très marqué se manifesta dans les cercles de l'opposition, et, un beau jour, le comte Okouma, ministre des Affaires étrangères, le défenseur de la revision des traités, reçut, dans sa voiture, une bombe qui, par miracle, ne lui broya qu'une jambe.

Sur place et dans la seconde même de l'attentat, l'assassin se tranchait l'artère carotide.

On est revisionniste ou on ne l'est pas.

Or, voyez les conséquences de cette explosion, plus efficace cent fois que les plus éloquents

hé-

ose

ège

dé-

ne

ra-

déjà

t la

s de

les

art

de a

bien

désir

sion

ot, si

o, la

cette

le

té à

s et

utre

Les projets relatifs aux conventions commerciales, aux règlements spéciaux, à l'ouverture des ports, à la création d'entrepôts, etc., soulevèrent d'autant moins d'objections que le gouvernement japonais, qui était à ce moment animé d'un excellent esprit, avait présenté comme sien le projet de tarif élaboré par les plénipotentiaires européens à la Conférence de 1882.

Il était plus difficile de résoudre la question ayant trait à la juridiction dont la suppression avait toujours été l'objectif du gouvernement japonais. C'est sur ce point que se concentrèrent les travaux de la Conférence, qui aboutirent à la rédaction du projet suivant :

Le pays serait ouvert à l'Europe et aux États-Unis sans aucune restriction.

Mais les membres des diverses nationalités européennes qui pénétreraient dans la partie du pays actuellement fermée seraient soumis à la juridiction japonaise.

Cependant, chaque fois qu'un Européen se trouverait en cause dans un procès, la majorité des juges appelés à siéger dans l'affaire en première instance ou en appel devrait être composée de magistrats européens. En ce qui concernait les concessions et les ports actuellement ouverts, le *statu quo* devait demeurer tel quel pendant une période de huit années, après

communication d'un nouveau projet de traité. Mais, cette fois, plus de conférence internationale ! Le gouvernement japonais, sans tenir aucun compte de la procédure suivie jusqu'alors, s'adressait à chaque représentant étranger en particulier et, par conséquent, repoussait formellement le principe de solidarité.

Les plénipotentiaires européens eurent le très grand tort de ne pas reprendre la question au point où on l'avait laissée en 1887 et d'admettre cette manière de procéder qui, en les divisant, les affaiblissait. Successivement les États-Unis, l'Allemagne et la Russie traitèrent.

Voici les dispositions principales de ces traités d'amitié et de commerce, qui ne pouvaient, comme on sait, recevoir leur exécution qu'après la sanction du Mikado.

Le pays est entièrement ouvert aux Européens, qui y jouissent des mêmes droits que les indigènes au point de vue du commerce, de l'établissement, de l'achat des propriétés immobilières, etc.

Mais les Européens ne conservent la juridiction consulaire dans les ports que pendant *cinq ans*. (Le projet de 1887 accordait *huit ans*.)

A cette date, tous les Européens tombent sous la juridiction japonaise, quel que soit le lieu de leur résidence.

le tarif et toutes les autres questions commerciales, le gouvernement Japonais accepte le tarif présenté par les plénipotentiaires européens en 1882 et les divers textes de règlements élaborés par la commission commerciale de la Conférence de 1886-1887.

On voit que les modifications au projet antérieur et dont le comte Okouma avait pris l'initiative sont très importantes et roulent en grande partie sur la question de politique générale (méconnaissance du principe de solidarité admis jusqu'alors) et sur la question capitale de juridiction.

Il est facile de constater que le terrain perdu par la politique européenne au Japon, depuis 1887, est considérable. Il fallait vraiment avoir bien envie de traiter pour accepter des conditions qui mettent l'Européen et le citoyen des États-Unis à la complète discrétion des Japonais et ne laissent plus aux agents diplomatiques et consulaires qu'une autorité morale, c'est-à-dire les deux yeux pour pleurer.

On conçoit que la France et l'Angleterre ne se soient pas hâtées de conclure.

*
* *

En effet, l'ouverture du Japon, dans les conditions où elle était projetée, donnait-t-elle de

dix fois prouvée, pour être convaincu que, sous la juridiction exclusivement japonaise, la position ne sera plus tenable. D'un bout de l'année à l'autre, la personne et les biens de l'étranger seront exposés à des vexations incessantes et bien pénibles, car il restera seulement aux agents accrédités une sorte de droit de remontrance que son inefficacité ne tardera pas à rendre ridicule.

Mais il serait possible, dit-on, de s'associer avec les Japonais et de créer, dans le pays même, des entreprises industrielles et commerciales fort lucratives. C'est encore là une illusion qui ne mettra pas plus de temps à s'envoler que les feuilles des bois au premier vent d'automne. Voit-on des Anglais s'associer à des Allemands, des Français à des Italiens ou à des Anglais? Et n'existe-t-il pas moins de dissemblances, moins d'incompatibilités entre les Européens qu'entre ceux-ci et les Japonais? Ces derniers, d'ailleurs, sont loin d'être sérieux en affaires (pas autant certes que les Chinois), et il n'est pas rare que, sans s'émouvoir autrement, ils manquent à la parole donnée et même aux engagements les plus formels, s'ils trouvent un avantage momentané à le faire. Sur ce point encore, leur éducation laisse beaucoup à désirer.

On m'objectera que les Américains, les Russes

leur dignité ne leur permet pas de supporter le nouvel état de choses, ils quitteront le Japon, justifiant ainsi les prévisions de l'Allemagne. Mais peu leur importe ! N'ont-ils pas Shanghaï, Hong-Kong, Singapore, les Indes, l'Égypte, le Canada, l'Australie, le monde en un mot ? Il leur est facile de faire la part du feu ; ils effaceront le Japon de leur carte et tout sera dit.

Nous ne pouvons en faire autant.

En acquiesçant à de pareilles conditions, on compromettrait en pure perte les intérêts de notre commerce, qui n'est pas encore suffisamment armé pour entrer au Japon en concurrence immédiate et sérieuse avec ses rivaux étrangers. Il faut donc le soutenir, loin de l'abandonner. J'ai la conviction qu'il peut facilement devenir plus important s'il veut bien s'en donner la peine et procéder autrement qu'il ne l'a fait jusqu'à ce jour. Notre colonie au Japon est composée d'éléments excellents à tous les points de vue et qui constitueraient, le moment venu, une véritable force au service de nos intérêts nationaux, si nos capitalistes de la métropole savaient les utiliser comme il convient.

*
* *

En bonne logique, ce traité, désastreux pour les Européens, aurait dû être accueilli avec joie

Suisses, Italiens, Hollandais, Danois, Portugais et Chinois) se sont réunis et ont déclaré, *à l'unanimité,* ceci :

« Le moment n'est pas encore venu pour soumettre, sans restriction aucune, aux tribunaux japonais, les procès concernant les droits personnels et de propriété qui pourraient surgir au Japon entre les sujets et citoyens de puissances étrangères. Il ne peut aussi préciser l'époque pour laquelle on pourrait promettre une renonciation sans conditions à la juridiction exterritoriale dans l'Empire du Japon.

« Ce serait commettre un acte de grave injustice à l'égard des étrangers qui ont acheté des terres au Japon par traités passés avec le gouvernement que de modifier, sans leur consentement, les conditions qui règlent leur jouissance. »

Il est certain, en effet, que les Japonais ne sont pas encore en mesure d'exercer les pouvoirs qu'ils réclament. Leurs magistrats sont, on l'a dit avec raison, ou trop vieux pour apprendre et appliquer en parfaite connaissance de cause des lois nouvelles, ou trop jeunes et trop inexpérimentés pour juger avec discernement les litiges qui leur seraient déférés.

En outre, leur prétention de remettre en question l'existence des contrats consentis sous

mer des négociations dont l'issue équivaut pour eux au *to be or not to be.*

Les Japonais des classes dirigeantes, ceux qui ont habité l'Europe où on les a choyés Dieu sait comme, journalistes, orateurs de réunions publiques, étudiants, furent particulièrement furieux, Ils apostrophèrent, avec une véhémence dépassant toute mesure, les étrangers et particulièrement les Anglais qui ont provoqué ce mouvement de protestation : « Vous êtes tous des voleurs, disaient-ils, et c'est pour cela que nous voulons reviser à notre avantage exclusif les traités de commerce ! »

Singulière façon de prouver leur sang-froid et leur impartialité.

Et la presse conseilla aux commerçants japonais de se concerter pour boycotter les étrangers dans leurs intérêts, en attendant le boycottage contre les personnes.

Il semblait qu'on allait bientôt entendre, dans les rues le fameux cri : « Mort aux étrangers ! » auquel s'est faite au Japon la révolution de 1867.

N'est-ce pas la meilleure démonstration que les Japonais puissent donner de leur insuffisance et de leur peu de maturité ? Ils ne discutent pas, ils injurient et menacent.

Voilà nos juges.

étrangers n'auront le droit ni de posséder, ni d'acquérir au Japon... à moins de se faire naturaliser Japonais.

*
* *

Je me résume.

Avant de reviser les traités, il serait intéressant de bien connaître ceux avec qui l'on revise.

Je n'ai certes pas le préjugé de couleur. Ce serait à notre époque une absurdité et la pire des injustices. La race jaune ne nous est pas inférieure. Ne donne-t-elle pas chaque jour, et au Japon plus qu'ailleurs, des preuves éclatantes de son intelligence et de sa perfectibilité? Je ne doute pas que, comme la race blanche et plus rapidement peut-être, puisqu'elle a notre exemple sous les yeux et profite de notre savoir si chèrement acquis, elle ne parvienne à franchir les étapes qui la séparent encore des améliorations sociales.

Mais, qu'on y prenne garde, il serait aussi déraisonnable de lui attribuer dans les choses qu'elle ne connaît et ne peut connaître que superficiellement une expérience que le temps seul lui donnera. Il est au moins prudent de ne pas s'en rapporter aveuglément et sans restriction d'aucune sorte au jugement encore incertain des Japonais. Il importe de ne point leur conférer,

au détriment de nos nationaux, des droits qu'une éducation imparfaite ne leur permet pas d'exercer avec discernement et impartialité.

En un mot, et pour ne pas trop généraliser, les Japonais, toutes proportions gardées, restant dans leur milieu et nous dans le nôtre, nous valent comparativement. En tant qu'Asiatiques européanisés, — et c'est ainsi qu'ils veulent être appréciés, — ils ne sont encore qu'au début de leur développement. Notre civilisation ne les a imprégnés qu'à la surface, et leur état social est transformé à peu près comme la scène d'un théâtre par la pose d'un décor qu'un coup de sifflet fait surgir.

Enfin, pour atteindre un résultat pratique sauvegardant avec équité les intérêts des parties en cause, il est à souhaiter qu'entre les divers agents diplomatiques accrédités auprès du gouvernement de S. M. le Mikado renaisse une solidarité que, malheureusement, les petites rivalités et la chasse aux commandes ont détruite.

Les Japonais ont su très habilement profiter de cette lacune en entretenant avec le plus grand soin les compétitions et les zizanies mesquines qui font que les Occidentaux luttent sourdement les uns contre les autres, plus préoccupés, comme on dit vulgairement, de se damer le pion que de gagner définitivement la partie. L'histoire des

pourparlers engagés pour la revision des traités ne démontre-t-elle pas l'exactitude de cette appréciation? Serait-il possible au gouvernement japonais, qui divise les Européens pour régner plus facilement, de soutenir longtemps cette politique de faux-fuyants et de chausse-trapes, s'il se trouvait en face, non plus d'un particularisme étroit prenant l'étiquette anglaise, américaine, allemande ou française, mais bien des intérêts européens, unis pour forcer la porte qu'on leur ferme, quitte, après ce premier résultat, à entrer en concurrence? Cette entente est encore réalisable.

LE JAPON ET LA CHINE.

Dans le monde entier, l'Empire du Milieu est, à l'heure actuelle, le seul dont le XIXe siècle n'ait pas modifié la constitution, le seul qui, dans cette transformation universelle déterminée par la science, soit resté impassible, immuable, réellement intangible, sphinx formidable dont aucun Œdipe n'a encore deviné le secret, étonnant exemple de la puissance d'une tradition. « Lorsqu'une pierre se détache du temple, a écrit Kong-Fou-Tzeu, l'édifice est bien près de sa chute. » — Et les graves censeurs, indifférents aux bruits du dehors, dédaigneux

d'une civilisation dont les prétentions de supériorité les font sourire, ont préservé l'édifice dont ils ont la garde de toute atteinte profane. Pour eux, plongés dans l'étude de l'infaillible rituel, la vie ce n'est pas le mouvement, la marche en avant vers un idéal imperturbable. L'état social parfait, n'est-ce pas le leur? N'ont-ils pas trouvé la pierre philosophale? De quoi leur servirait-il de chercher autre chose? Et pendant que notre vieille Europe se traîne, haletante, sous le poids des charges qu'on lui impose, et, les flancs épuisés, lutte péniblement pour l'existence, l'Empire chinois est là, à ses côtés, impénétrable avec ses quatre cents millions de sujets et ses incalculables richesses!

Les Japonais, que des ressentiments dix fois séculaires devraient tenir en éveil, ont quelque intérêt à se demander ce que sera ce colosse, encore inconscient de sa force, le jour où, comme ils le font eux-mêmes depuis vingt ans, il voudra, pour s'éclairer, d'autres lumières que les siennes, le jour où il remuera bras et jambes suivant les principes de la science moderne.

Je sais bien que, vers l'an 1200, dix mille Mongols, débarqués dans l'île de Kiou-Siou, furent jetés à la mer plus vite qu'ils n'étaient venus; qu'un peu plus tard, cent mille Tartares, qui ne devaient faire du Japon qu'une bouchée,

furent enlevés comme un fétu de paille par un typhon providentiel. Je sais aussi que jusqu'à nos jours la Chine a conservé le plus profond mépris pour le noble métier des armes. Le temps n'est pas loin, en effet, où le plus intelligent des ministres chinois expliquait ainsi la défaite de la flotte chinoise à Fou-Tchéou : « Il n'est pas étonnant que nous ayons été vaincus. L'amiral Courbet possède un bâtiment, le *Bayard*, qui est une grande machine de guerre beaucoup plus puissante que les nôtres. Quand nous aurons un vaisseau semblable, nous ne craindrons plus l'amiral français. »

Et, à ce moment, il fit proposer à l'amiral Courbet de lui acheter le *Bayard* au prix que lui-même fixerait. Il est difficile, n'est-ce pas, d'être moins au courant des choses de la guerre?

Mais écoutez l'anecdote suivante : On disait au même ministre, qui paraissait n'attacher aucune importance aux affaires du Tonkin : « Vous avez cependant perdu beaucoup de monde ? » Pour toute réponse, le ministre chinois, haussant les épaules, présenta à son interlocuteur une dépêche qu'il avait reçue la veille de l'un de ses généraux chargé de réprimer une insurrection dans le nord du Petchili. Cette dépêche annonçait brièvement que la population entière d'une ville (environ soixante mille habitants)

venait d'être passée par les armes : « Vous voyez, ajouta-t-il, comment nous traitons nos sujets lorsqu'ils ne sont pas sages. Au Yunnan, la révolte des Taïpings a été noyée dans le sang de deux millions d'individus. Que signifie pour nous la perte de quelques milliers d'hommes! »

*
* *

Supposez que la Chine, en place de mauvaises canonnières qu'un boulet de 24 crève et coule, possède, non seulement quelques bâtiments dans le genre du *Bayard*, mais des hommes capables de les conduire et d'en tirer parti ; qu'au lieu de vagabonds, pillards ramassés on ne sait où et armés à la diable, elle ait des troupes disciplinées et bien commandées, — je crois que les Japonais, si courageux qu'ils soient, seraient mal à l'aise en pareil voisinage, et qu'en cas de conflit leurs soixante mille petits soldats vivraient ce que vivent les chrysantèmes, l'espace de huit jours.

Et en admettant que l'Empire chinois ne soit qu'un colosse aux pieds d'argile, ils auront toujours à craindre qu'en tombant il ne les écrase. A défaut de la force brutale et organisée militairement, les Célestes ont les qualités qui assurent à ceux qui les possèdent la conquête du monde : l'activité que rien ne rebute, l'esprit

d'association, un savoir-faire commercial vraiment incomparable et surtout le nombre.

Qu'un jour ils aient liberté d'accès dans l'archipel, et c'est fait du Japon. Pour cinq cent mille Japonais qui se rendront en Chine, vingt millions de Chinois envahiront ce pays si fertile qu'il suffit d'en remuer la surface pour en faire surgir deux moissons chaque année. C'est incontestablement à eux que profiterait surtout l'ouverture du royaume, et cependant c'est moins contre eux que contre les Européens que la défiance japonaise s'éveille et agit.

Par une singulière aberration qui ne peut s'expliquer que par un sentiment de crainte secrète, les Japonais ne semblent pas remarquer que, partout où ils ont la facilité de résider, les Chinois se considèrent comme chez eux. A Yokohama notamment, leur quartier échappe presque complètement à la surveillance de la police locale. Sur dix vols qui se commettent au préjudice d'Européens, neuf le sont par des Chinois. Je ne vois pas que l'autorité japonaise soit jamais parvenue à se faire livrer un coupable.

Le plus souvent les choses se passent ainsi : un vol est constaté, le voleur est connu et signalé. On s'adresse au consul chinois, qui répond invariablement : « Je vais faire arrêter le

homme, vêtu comme un ouvrier, entre, applique contre le mur une échelle, décroche la pendule placée juste au-dessus de la tête du juge et sort d'un pas tranquille pour ne plus reparaître.

Si les Japonais n'y prennent garde, les Chinois décrocheront bientôt leurs pendules et, lorsqu'ils s'en apercevront, il sera trop tard.

Et cependant les Chinois sont relativement mieux traités au Japon que les Européens. Cela surprend, n'est-ce pas ? les Japonais considérant avec raison les premiers comme des ennemis héréditaires dont le voisinage risque de leur être, en somme, plutôt nuisible qu'utile.

Les Européens, au contraire, leur ont rendu d'incontestables services. Ce sont eux qui ont fait le Japon ce qu'il est actuellement ; ils l'ont instruit et enrichi, ils l'instruiront et l'enrichiront encore, donnant à un certain point de vue plus qu'ils ne reçoivent. Ce sont eux cependant que les Japonais tiennent en suspicion, qu'ils subissent plutôt qu'ils ne les acceptent et dont beaucoup rêvent de se débarrasser.

Les Japonais sont assurément très mal à l'aise en Chine, où ils se heurtent à mille tracasseries qui leur rendent le séjour sinon impossible, au moins très difficile. Il n'y a pas bien longtemps que, n'ayant pas chez eux une pro-

dans les limites étroites de la concession étrangère, et ils ne peuvent sortir sans passeport d'un rayon de dix lieues. Encore la police exerce-t-elle sur eux une surveillance qui, sans être discourtoise dans la forme, est au fond très malveillante.

Eh bien, j'ai la conviction que, si les nations européennes, plus soucieuses de leur dignité que de l'obtention de quelques facilités commerciales, piteusement mendiées et toujours refusées, traitaient les Japonais comme ceux-ci les traitent chez eux, leur position n'en serait ici que meilleure. Les Chinois (il est humiliant de les citer en exemple) l'ont compris ainsi, et ils jouissent au Japon d'une considération particulière qui est tout simplement le résultat de leur attitude.

Je vous prie de croire que le Japonais qui, en Europe, relève fièrement la tête et prend, dans sa vanité, pour un hommage personnel les attentions de l'hospitalité, se fait, en pays chinois, tout petit garçon.

Il respecte et craint ses congénères au teint olivâtre, qui lui témoignent de la hauteur. Il a moins que de la déférence pour l'Européen qui, par politesse, en fait son égal.

Un jour, un Chinois, raillé par un Japonais des nouvelles couches à propos de son costume,

Les sources, étangs, etc.....	22.667 fr.
Les forêts et landes.....	2.561.830 80
Le foncier dans le Hokkaïdo (partie nord du Japon)....	136.226 20

Dans l'avant-dernier budget présenté par le gouvernement et voté par la Diète :

Les recettes ordinaires s'élevaient à.....	288.800.000 fr.
Et les recettes extraordinaires à.....	3.366.800 »

Dans ce total général de 292,166,800 francs, le montant de l'impôt foncier atteignait la somme énorme de 159,600,000 francs.

En contribuant dans une proportion aussi large aux dépenses de l'Empire, l'agriculture supporte un fardeau trop lourd. D'autant que, dans ce pays très fertile, mais souvent éprouvé par des accidents climatériques désastreux (inondations, tremblements de terre, éruptions volcaniques, raz-de-marée), les années se suivent et ne se ressemblent pas. Aussi on a peine à concevoir l'indifférence du gouvernement relativement aux questions agricoles et aux intérêts des cultivateurs. On ne peut expliquer cette négligence des pouvoirs publics que par une survivance des pratiques féodales qui, au Japon comme ailleurs, écrasaient le paysan au profit des classes

amis, visité les temples, assisté aux processions et bu, avec force tasses de thé, du *saké* (eau-de-vie de riz), qui leur fait monter le sang aux joues et la chanson aux lèvres, il leur semble que la vie est bonne, et, dans leurs interminables propos de veillée, il ne s'élève ni plaintes, ni récriminations contre le sort. Le jour où le paysan japonais payera un peu moins d'impôts et aura un peu plus de crédit, il s'estimera parfaitement heureux.

LE COMMERCE.

Le Japon doit toute sa prospérité au développement extraordinairement rapide de son commerce extérieur. Or, cette progression date de l'arrivée des étrangers dans l'Empire du Soleil levant. Ce sont eux qui ont donné aux travaux publics et aux industries locales une poussée si active qu'en moins de vingt-cinq ans ce pays a pu créer et compléter son outillage économique et édifier sur l'ancien état de choses un monde nouveau, dont les éléments vivaces, amalgamés par les étonnantes facultés des indigènes, promettent une évolution ascendante à laquelle, jusqu'à présent, on ne pourrait assigner une limite.

Kobe, Yokohama, Nagasaki, Nagoya, Osaka,

de redevenir maître de ses tarifs douaniers que les puissances qui ont traité avec lui ont simplifiés de façon à ne rencontrer de ce côté aucune gêne. Le droit d'importation sur tous les produits étrangers est, en effet, fixé à 5 pour 100 *ad valorem*.

Après avoir fait aux Japonais une aussi large part, après leur avoir reconnu de puissantes facultés et de sérieuses chances de succès, il convient de ne pas leur dissimuler qu'il leur manque encore, pour être dignes de la victoire qu'ils poursuivent, sinon le savoir-faire, au moins l'éducation morale, sans laquelle le commerce, si étendu qu'il soit, n'est que de la piraterie vulgaire.

*
* *

« Les affaires, c'est l'argent des autres, » voilà l'aphorisme que le commerçant japonais a compris admirablement le jour où les événements l'ont mis en relations avec les étrangers. Sa moralité se ressent encore de son infériorité sociale d'il y a vingt ans. Il était, à cette époque, faible et méprisé, au dernier rang. Avec l'ouverture du pays au commerce extérieur, sa fortune est devenue tout d'un coup considérable. Son éducation n'a pas suivi une marche aussi rapide. Assez riche aujourd'hui pour être honnête, il n'a pas dépouillé le vieil homme. Il

c'est le banquier, l'industriel, le commerçant, le manieur d'argent, le capitaliste. Dans un pays où les principes ont à peu près la valeur d'un mot, on devine les conséquences d'un pareil mouvement. Ce ne sera pas l'un des moindres événements de ce siècle que la transformation de ce peuple guerrier en peuple de marchands. Le Japon n'y gagnera pas en moralité, mais l'argent n'a-t-il pas toujours un peu sali ce qu'il touche?

Après tout, le Daï Nippon n'est pas à plaindre. Carthage n'a pas été sans gloire et, malgré sa vulnérabilité, le géant britannique fait bonne figure dans le monde.

*
* *

Il n'est pas sans intérêt d'appuyer ces considérations générales de chiffres précis, qui permettront d'apprécier exactement toute l'importance du commerce japonais.

Les statistiques commerciales, portant à la fois sur les importations et les exportations dans les ports du Japon, donnent en yen, c'est-à-dire (la piastre valant environ 3 fr. 80) la moyenne suivante :

Yokohama.....	288.800.000	francs
Kobe.....	184.300.000	—
Osaka.....	9.500.000	—
Nagasaki.....	28.500.000	—
Hakodate.....	3.137.593	—

du matériel de chemins de fer, des machines industrielles ;

La Chine, surtout des cotons bruts, sucres, céréales, légumes, tourteaux, nattes ;

Les États-Unis d'Amérique, surtout des farines, coton brut et filé, pétrole, denrées alimentaires, machines, cuirs, horlogerie, tabac ;

Les Indes anglaises, indigo sec, cuirs, coton brut et filé, riz ;

L'Allemagne, draps et lainages, tissus soie et coton, machines, instruments et outils, papiers, cartons, rails, armes et munitions, steamers, produits chimiques et pharmaceutiques, quincaillerie ;

La Corée, surtout légumes, céréales, cuirs ;

La France, mousselines de laine, tissus soie et coton, cotonnades rouges, machines industrielles, vins, bijoux, ciments, savons, etc. ;

La Russie, pétrole ;

La Belgique, quincaillerie, machines, métaux bruts, verreries ;

La Suisse, horlogerie, denrées alimentaires (lait condensé, etc.), cotonnades, tissus soie et coton ;

L'Australie, laine brute, lards et suifs.

Notons que, depuis plusieurs années, les Japonais s'efforcent de supprimer tout intermédiaire

créées avant même qu'on eût apprécié les bénéfices certains qui pourraient résulter de leur fonctionnement; et, l'agiotage aidant, de nombreuses entreprises, dans lesquelles des capitaux assez considérables s'étaient imprudemment engagés, aboutirent à des désastres dont, pendant quelque temps, le pays a supporté le contre-coup. Mais il faut reconnaître que ce malaise ne fut que passager. Avec une rare sagacité, une persévérance qu'on n'aurait peut-être pas attendue d'esprits si portés à l'enthousiasme et, par suite, accessibles au découragement dès le premier échec, les Japonais se ressaisirent. Ils apportent, désormais, une méthode plus sûre dans chacune des opérations industrielles qu'ils tentent. La force tirée d'associations faciles à former, dans un pays où les capitaux abondent, leur permet, après avoir fait face aux pertes occasionnées par les insuccès du début, de recommencer, sur de nouvelles données, avec chance, cette fois, d'une meilleure réussite.

Leurs lignes ferrées, dont la longueur dépasse 2,500 kilomètres ont été tracées et construites avec une connaissance sérieuse des besoins des régions qu'elles traversent, donnant ainsi au commerce, à l'agriculture et à l'exploitation des terrains miniers, des facilités indispensables. Leurs ports ont été agrandis et aménagés de

[illegible] ncer avec
[illegible] en même
[illegible] olides et
[illegible] les con-
[illegible] r, il sait
[illegible] ent de ce
[illegible] ns l'exé-
[illegible] besoins, il
[illegible] rang fort
[illegible] certains
[illegible] ccèsfinal
[illegible] e indus-
[illegible] possède,
[illegible] une classe
[illegible] nelle est
[illegible] plus recu-
[illegible] dités, ainsi
[illegible] admirés.

[illegible] e habileté
[illegible] qu'on me
[illegible] l'ouvrier
[illegible] rieux dans
[illegible] que le fils
[illegible] apprentis-
[illegible] nts jouent
[illegible] x-huit ans,
[illegible] chez nous,

denrées de tout genre s'élève. Patience, patience, le Japon, lui aussi, aura sa petite crise sociale !

*
* *

En résumé, si l'on considère qu'avant l'ouverture du pays, le commerce et l'industrie japonais avaient un caractère purement local, on conviendra que l'essor qui leur a été donné depuis quelque vingt ans est vraiment prodigieux. Les Japonais ne sauraient, sans être en contradiction flagrante avec les faits, nier l'influence sur ce mouvement de l'intervention de ces étrangers à l'égard desquels ils se gênent si peu pour manifester leur antipathie.

Il serait assurément puéril de demander à nos élèves de la gratitude. Ils peuvent penser et dire qu'ils ne nous ont aucune obligation : ils seront dans le vrai. On ne fait pas de politique avec du sentiment ; à plus forte raison en est-il de même quand il s'agit d'opérations commerciales. Étrangers et Japonais ont trouvé leur compte à travailler ensemble, partant ils sont quittes.

Mais, cela bien établi, qu'il me soit permis de faire remarquer aux Japonais qu'ils ne se trouveront pas vis-à-vis de nous sur le pied d'égalité par le seul fait d'avoir imité et égalé

LE COMMERCE DE LA FRANCE EN EXTRÊME-ORIENT.

Je veux, pour terminer ce chapitre, préciser le rang qu'occupe la France dans le mouvement des échanges au Japon, et indiquer en même temps les causes générales de son infériorité relative.

Dans le commerce d'exportation, notre pays tient le second rang, grâce à ses achats de soies. Il prend près des deux tiers de la production locale, étant, comme on le voit, avec l'Amérique, le meilleur client du Japon. A l'importation, au contraire, il ne vient qu'en septième ligne.

Cet écart, qu'on remarque également ailleurs, s'explique par les raisons suivantes : nos compatriotes ont mis beaucoup de temps à comprendre la nécessité de s'expatrier, de fonder à l'étranger des maisons solides bien fournies de tous les articles demandés par la consommation. Le bien-être qu'ils trouvent chez eux les incitait plutôt à se défier, comme d'une fâcheuse aventure, de toute incursion commerciale dans les régions éloignées. Les quelques commerçants qui représentaient à l'extérieur les intérêts français ont été malheureusement, durant de longues années, des hommes poursuivis par la

d'Hercule (pardon pour cette métaphore que la géographie condamne), la réputation que méritaient à juste titre nos qualités de premier ordre et notre savoir-faire. Mais on n'alla pas jusqu'au bout dans cet effort reconnu nécessaire, et notre manière de procéder se ressentit encore des anciennes appréhensions. Au lieu de constituer, comme nos concurrents, des comptoirs munis d'un large crédit et englobant une série d'opérations et une région tout entière, on préféra n'avoir recours qu'à des intermédiaires. Et quels intermédiaires choisit-on? Des maisons étrangères, de préférence à nos nationaux, contre lesquels subsistaient encore, et bien à tort, les préjugés dont je viens de parler. Ce fut là la grosse faute initiale qui frappa de stérilité nos premières tentatives.

Un système qui semble avoir prévalu, bien qu'il donnât et qu'il donne encore les plus déplorables résultats, c'est d'envoyer à des correspondants étrangers des marchandises en consignation. Il va sans dire que ces denrées ne sont jamais vendues en concurrence avec les produits similaires des commerçants qui les prennent en charge. Et le plus souvent, pendant la période qui s'écoule entre leur entrée au magasin et leur sortie, leur valeur réelle est déjà dépassée par le montant des frais de magasinage, d'assu-

les
de
re,
est
ut
si-
es,
à
de
elle
ec-
io-
ter
La
nts
tu-
le,
am-
aux
oup
ont
ts ont

ssé
ment,

ont sollicité l'attention de notre commerce national.

Cette préoccupation de remédier au mal, et l'amélioration qui commence à en résulter, sont dues à l'énergie et à la ténacité de nos concitoyens d'outre-mer. Dans toutes nos colonies et notamment, pour ne pas trop m'écarter de mon sujet, en Cochinchine, au Cambodge, au Siam, en Annam, au Tonkin, en Chine et au Japon, la France possède maintenant des commerçants, des industriels dont les obstacles ont décuplé l'esprit d'entreprise et l'ingéniosité. Ils ne le cèdent en rien à leurs concurrents étrangers, et sont dignes du succès qui les attend. Je tiens à leur rendre ici, cet hommage mérité.

On paraît, à l'heure actuelle, disposé à abandonner les errements du début et à adopter les méthodes qui ont assuré à nos rivaux, et particulièment à l'Angleterre, la suprématie sur tous les marchés du monde. Nous assistons, en ce moment même, à la formation de syndicats commerciaux dont la création a été tant de fois préconisée par nos consuls; les efforts individuels disséminés, et par conséquent impuissants, se coalisent et constituent ainsi une force imposante, qui saura avoir raison des difficultés qu'une concentration moins grande n'aurait pas permis de vaincre; elle parviendra, si elle est

aux déserts de la Mongolie, à la Mandchourie et à la Corée. La difficulté des communications, le peu de densité de la population, sont autant de motifs pour que, dans ces contrées, d'ailleurs en grande partie désolées, le mouvement des échanges, effectué par des caravanes, ne soit pas susceptible d'un développement sérieux. De plus, la Russie ne possède, comme on le sait, dans les mers de Chine, que le port de Wladiwostock, avant tout militaire et obstrué par les glaces pendant les long mois de l'hiver. Elle n'a donc à débattre avec la Chine et le Japon que des intérêts politiques, du reste de premier ordre. Il n'est pas douteux qu'elle ne les satisfasse bientôt par l'acquisition d'un port accessible à toutes les époques de l'année. Elle le trouvera sans peine en Corée. Son ambition se bornera évidemment là. Pourquoi, en effet, désirerait-elle conquérir de nouveaux territoires, alors que sa population est absolument insuffisante à couvrir ceux qu'elle détient déjà? Et le moment est encore loin où elle songera à exercer sa domination sur les provinces chinoises limitrophes.

La place occupée par l'Angleterre, au nord du golfe du Bengale, dans les massifs orientaux de l'Himalaya et dans le Langtan, domaine des sources de l'Iraouaddy et du Salouen, est autre-

cherché, l'Angleterre est obligée de concentrer immédiatement tous ses moyens sur ce qui lui tient le plus au cœur, à savoir la préservation de la zone à travers laquelle doit passer la ligne ferrée aboutissant à la Chine. C'est là une question fort délicate dont l'examen complet n'entrerait pas dans le cadre de cette étude.

J'ai la conviction qu'on n'oubliera pas combien il importe à notre action politique et commerciale, non seulement dans la presqu'île indo-chinoise, mais encore dans tout l'Extrême-Orient, de ne pas nous laisser amoindrir.

En effet, nos deux grandes voies fluviales de pénétration en Chine, dont, jusqu'à ce jour, au prix de sacrifices qui sont présents à toutes les mémoires, la France s'est assuré la possession, sont, au Tonkin, le fleuve Rouge, et dans la région laotienne, le Mékong.

La nécessité de conserver de bons rapports avec nos voisins de Birmanie est certaine ; mais il faut bien réfléchir avant de mettre à la disposition de l'influence anglaise l'une de ces voies, la plus importante peut-être, si l'on considère que le Mékong traverse tout le royaume du Cambodge et se déverse sur toute la Cochinchine.

Tout gain de l'Angleterre est une perte pour la France, et il convient de ne pas fournir à nos rivaux des armes pour nous battre.

[illegible]

Et qu'on ne dise pas que le voisinage de la Chine est pour nous un danger permanent. Bien au contraire, il nous constitue une incontestable supériorité. C'est ainsi que l'a compris le gouvernement français en s'avançant par étapes successives de Cochinchine au Cambodge, puis en Annam et de là au Tonkin. Les Chinois sont d'excellents commerçants. Ils ne résistent pas à l'appât du lucre, et ils sauront trouver dans les transactions de tout genre un bénéfice dont la réalisation ne peut que les bien disposer en notre faveur.

Aussitôt que des habitudes commerciales se seront établies entre eux et nous, ils seront de bons alliés, notre entente reposant sur une base difficile à détruire : l'intérêt commun.

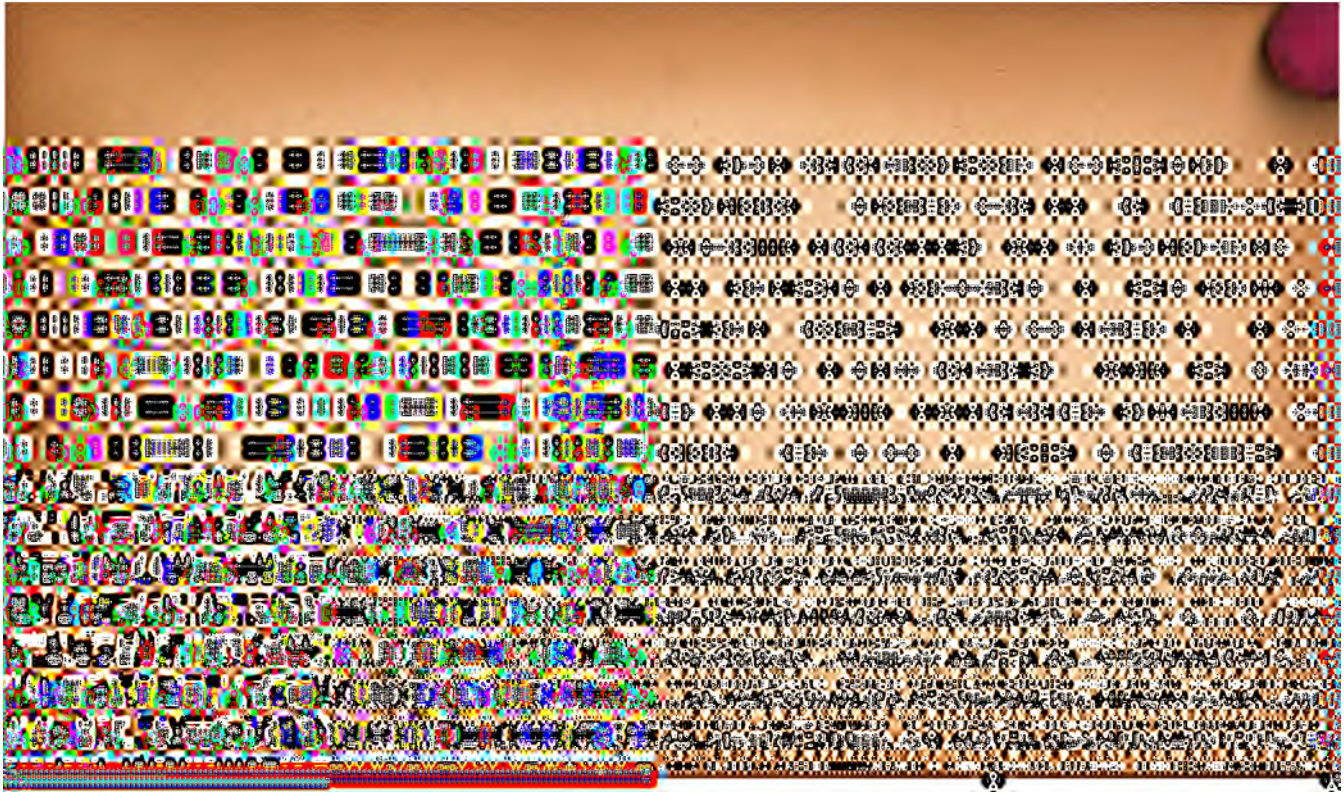
Comme il faut tout prévoir, j'admets qu'à certains moments des complications surgissent, que, de nouveau, des bandes de Célestes envahissent le Tonkin. Notre situation en serait-elle compromise? Je ne le pense pas. Les ressources militaires de l'Indo-Chine sont considérables et ne peuvent qu'augmenter. Notre division navale est en mesure d'exercer une action efficace sur des côtes très vulnérables du cap Paklong à la Corée. Il suffirait, ainsi que le proposait l'amiral Courbet, d'organiser le blocus du Pe-tchi-li, pour qu'immédiatement la Chine, affamée et aux abois, capitulât.

Pages.

La fête des cerisiers. — Le parc public d'Ouyeno. — Le parc impérial..... 163
Une représentation dramatique au nouveau théâtre de Tokio. — Le célèbre acteur Dandjouro. — Le mouvement littéraire..... 171
Les tremblements de terre au Japon. — La catastrophe du 28 octobre 1891..... 179
La fête des chrysanthèmes. — L'exposition de Dangozaka. — Le bal du ministère des Affaires étrangères. — Une réception dans le parc impérial d'Akasaka..... 185
L'Exposition de Tokio..... 195
La femme au Japon..... 208

DEUXIÈME PARTIE.

Le Japon politique..... 225
L'Administration..... 248
Les institutions juridiques..... 254
L'Université de Tokio. — L'enseignement. — Le professeur. — L'étudiant..... 258
Les grandes manœuvres de l'armée japonaise..... 265
La marine. — L'émigration. — Les Aïnos..... 271
Le Japon et les missions d'évangélisation..... 274
Le Japon et les nations étrangères..... 279
La revision des traités. — Historique de la question..... 285
Le Japon et la Chine..... 304
L'Agriculture..... 313
Le Commerce..... 316
L'Industrie..... 323
Le commerce de la France en Extrême-Orient..... 330
Conclusion..... 336



Paris. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît